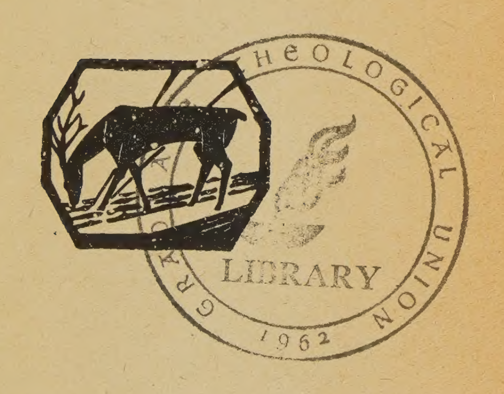
0e ANNEE NOUVELLE SÉRIE — T. LVIII

La Vie Intellectuelle



LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VIIe

A celle qui est infiniment au-dessus de nous,
Parce qu'aussi elle est infiniment parmi nous.

(CHARLES PÉGUY.)

France.....
Requier pardon, bien te vendra aidier
Nostre Dame, la trespuissant princesse,
Qui est ton cry et que tiens pour maistresse.

(CHARLES D'ORLÉANS.)

Présentation

En ouvrant ce numéro, certains ne cacheront pas leur
tonnement : La Vie Intellectuelle *serait-elle devenue une*
evue de spiritualité ? Leur surprise soulignera notre inten-
ion. Nous avons voulu marquer précisément que la Vierge
i'intéresse pas seulement notre vie de piété : elle doit ap-
rendre à tout l'homme, dans toutes ses activités, son mé-
ier d'enfant de Dieu. Nous apportons l'hommage des intel-
ectuels catholiques de France qui ont pris conscience des
xigences de l'Église du Christ.

En quelle heure tragique tombe ce centenaire : S. Ém.
e cardinal Pacelli ne le cachait pas, l'an dernier, le jour
ù il annonça à Notre-Dame ce jubilé : « Le temps n'est
lus, s'écriait-il, des dangereuses illusions »... *et il conju-*
ait les catholiques français de ne pas oublier, dans ce
ésarroi, leur mission : « Soyez fidèles à votre tradition-
elle vocation.... ne profanez pas les dons de Dieu au ser-
ice de quelque idéal trompeur ou moins digne de vous. »
'est la Vierge Marie qui nous rendra la conscience néces-
aire de notre vocation.

Notre tâche, dans une des rares terres d'Europe où la foi
hrétienne puisse être professée librement, est de continuer
'œuvre de l'Incarnation. Nous ne méconnaissons pas le té-
oignage rendu à l'heure actuelle par tant de martyrs, en
ant de pays. Nous croyons simplement que ce sang et ces
ouffrances rendent notre devoir plus pressant. L'arrogance
lle — et en apparence triomphante — d'un matérialisme
thée et des nationalismes païens ne nous cachera pas que
eaucoup d'âmes ont pris conscience de leur incapacité à
sauver seules par elles-mêmes. « La vive attente de la
ature appelle la manifestation des fils de Dieu... La nature
ntière gémit et souffre, en tous les êtres qui la composent,
s douleurs de l'enfantement. » *La liberté n'a été laissée à*

la France que pour lui permettre de répondre à ce cri dé chirant par un témoignage éclatant rendu au Christ tou jours vivant.

C'est alors que nous nous tournons vers la Vierge Mari Sans le savoir clairement sans doute, une fois de plus l'hu manité réclame Dieu. La Vierge Marie poussa jusqu'à l'ex trême, et dans une lumineuse conscience, ce désir fou d l'homme : désir pleinement assouvi, puisqu'elle reçut e sa chair le Fils même de Dieu, et qu'elle put ainsi le don ner au monde. Comment ne pas élever une fois de plus ve elle nos regards d'enfants malhabiles à trouver leur Père et témoigner pour Lui ? Comment ne pas lui confier nos tri tesses, nos misères pour trouver dans le cœur de notre Mè le courage d'être héroïque ? On verra que plusieurs de n plus grands écrivains l'ont ainsi compris.

Présence dans notre pays de la Mère des douleurs, qui e sa reine; présence de la Vierge à tout l'homme, à sa vie d pensée et à sa vie d'amour, à ses activités, à sa vie même d pécheur. Cette universelle présence commande tous ces t moignages, qu'encadrent la Consécration de Louis XIII celle que renouvelleront, le 20 juillet au Congrès de Boul gne, les pères des familles de France. Malgré la beauté d tant de pages, nous avons grande conscience d'avoir été fo incomplets : mais qui peut prétendre chanter toutes l louanges de la Vierge ? D'autres continueront ce que no avons commencé. Qu'il nous soit seulement permis de di notre joie d'avoir oublié, quelques jours, auprès de not Mère, les lourds soucis temporels auxquels sont consacré d'ordinaire les pages de cette revue, et d'avoir pu rappel fortement et librement, grâce à Elle, au nom de quel espr nous menons le combat dans lequel nous sommes engagé

M.-V. BERNADOT.

LA VIERGE ET LA FRANCE

Consécration de la France par Louis XIII
(10 février 1638).

. CLAUDEL. *La Mère des douleurs.*

. GUILLEMIN. *Le Vœu de Louis XIII.*

. VLOBERG. *La première procession du Vœu de Louis XIII à Notre-Dame de Paris.*

JAMMES. *Lourdes.*

FUMET. *Notre-Dame de la Salette.*

. BRILLANT. *La Vierge dans la musique française.*

Consécration de la France par Louis XIII

(10 FÉVRIER 1638)

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes Lettres verront, Salut.

Dieu, qui élève les rois au trône de leur grandeur, non content de nous avoir donné l'esprit qu'il départ à tous les princes de la terre pour la conduite de leurs peuples, a voulu prendre un soin si spécial et de notre personne et de notre État, que nous ne pouvons considérer le bonheur du cours de notre règne, sans y voir autant d'effets merveilleux de sa bonté, que d'accidents qui nous pouvaient perdre.

Lorsque nous sommes entré au gouvernement de cette Couronne, la faiblesse de notre âge donna sujet à quelques mauvais esprits d'en troubler la tranquillité; mais cette main divine soutint avec tant de force la justice de notre cause que l'on vit en même temps la naissance et la fin de ces pernicieux desseins.

En divers autres temps, l'artifice des hommes et la malice du diable ayant suscité et fomenté des divisions non moins dangereuses pour notre couronne, que préjudiciables au repos de notre maison, il Lui a plu en détourner le mal, avec autant de douceur que de justice; la rébellion de l'hérésie ayant aussi formé un parti dans

l'État, qui n'avait d'autre but que de partager notre autorité, Il s'est servi de nous pour en abattre l'orgueil, et a permis que nous ayons relevé ses autels en tous les lieux où la violence de cet injuste parti en avait ôté les marques. Si nous avons entrepris la protection de nos alliés, Il a donné des succès si heureux à nos armes, qu'à la vue de toute l'Europe, contre l'espérance de tout le monde, nous les avons rétablis en la possession de leurs États, dont ils avaient été dépouillés.

Si les plus grandes forces des ennemis de cette Couronne se sont ralliées pour en conspirer la ruine, Il a confondu leurs ambitieux desseins, pour faire voir à toutes les nations que, comme sa Providence a fondé cet État, sa bonté le conserve et sa puissance le défend.

Tant de grâces si évidentes font que, pour n'en différer pas la reconnaissance, sans attendre la paix, qui nous viendra sans doute de la même main dont nous les avons reçues, et que nous désirons avec ardeur pour en faire sentir les fruits aux peuples qui nous sont commis; nous avons cru être obligé, nous prosternant aux pieds de la Majesté divine que nous adorons en trois personnes, à ceux de la Sainte Vierge et de la Sacrée Croix, où nous révérons l'accomplissement des mystères de notre rédemption par la vie et la mort du Fils de Dieu en notre chair, nous consacrer à la grandeur de Dieu par son Fils rabaissé jusqu'à nous, et à ce Fils par sa Mère élevée jusques à Lui; en la protection de laquelle nous mettons particulièrement notre personne, notre État, notre Couronne et tous nos sujets, pour obtenir, par ce moyen, celle de la Sainte Trinité par son intercession, et de toute la Cour Céleste par son autorité et exemple; nos mains n'étant pas assez pures pour présenter nos offrandes à la pureté même, nous croyons que celles qui ont été dignes de la porter, les rendront

hosties agréables ; et c'est chose bien raisonnable, qu'ayant été Médiatrice de ses bienfaits, elle le soit de nos actions de grâces.

A ces causes, nous avons déclaré et déclarons que, prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre État, notre Couronne et nos sujets, la suppliant de nous vouloir inspirer si sainte conduite, et défendre, avec tant de soin, ce royaume contre l'effort de tous ses ennemis, que, soit qu'il souffre le fléau de la guerre, ou jouisse des douceurs de la paix, que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte point des voies de la grâce, qui conduisent à celles de la gloire. Et afin que la postérité ne puisse manquer à suivre nos volontés en ce sujet, pour monument et marque immortelle de la consécration présente que nous faisons, nous ferons construire de nouveau le grand autel de l'église cathédrale de Paris, avec une image de la Vierge qui tiendra entre ses bras, celle de son précieux Fils descendu de la croix; nous serons représenté aux pieds et du Fils et de la Mère, comme leur offrant notre couronne et notre sceptre.

Nous admonestons le sieur Archevêque de Paris, et néanmoins lui enjoignons que, tous les ans, le jour et fête de l'Assomption, il fasse faire commémoration de notre présente Déclaration à la grand'messe, qui se dira en son église cathédrale, et qu'après les vêpres dudit jour il soit fait une procession en ladite église, à laquelle assisteront toutes les compagnies souveraines et le corps de ville, avec pareilles cérémonies que celles qui s'observent aux processions générales plus solennelles. Ce que nous voulons aussi être fait en toutes les églises tant parochiales que celles des monastères de

ladite ville et faubourg, et en toutes les villes, bourgs et villages du diocèse de Paris. Exhortons pareillement tous les Archevêques et Évêques de notre royaume, et néanmoins leur enjoignons de faire célébrer la même solennité en leurs églises épiscopales et autres églises de leurs diocèses; entendant qu'à ladite cérémonie les Cours de Parlement et autres Compagnies souveraines, les principaux officiers des villes y soient présents.

Et d'autant qu'il y a plusieurs églises épiscopales, qui ne sont point dédiées à la Vierge, nous exhortons lesdits Archevêques et Évêques, en ce cas, de lui dédier la principale chapelle desdites églises pour y faire ladite cérémonie; et d'y élever un autel avec un ornement convenable à une action si célèbre ; et d'admonester tous nos peuples d'avoir une dévotion particulière à la Vierge, d'implorer en ce jour sa protection, afin que, sous une si puissante Patronne, notre royaume soit à couvert de toutes les entreprises de ses ennemis; qu'il jouisse longuement d'une bonne paix, que Dieu y soit servi et révéré si saintement que Nous et nos sujets puissions arriver heureusement à la dernière fin pour laquelle nous avons tous été créés. Car tel est notre plaisir.

Donné à Saint-Germain-en-Laye, le dixième jour de février, l'an de grâce mil six cent trente-huit, et de notre règne le vingt-huit.

Signé Louis.

Et sur le repli : *Par le Roi,* Sublet.
Et scellé sur double queue de cire jaune.

La Mère des douleurs

La cinquième Douleur :

Jésus meurt sur la croix

Les hommes de ma génération ont connu encore
n France quelque chose qui ressemblait au Moyen-
ge. Par-dessous l'art pompeux, déclamatoire et
aïen qui alimentait les classes riches, l'humble
oût populaire était resté obstinément attaché aux
mages de l'Histoire Sainte et de la Légende Dorée.
es feuilles d'Epinal à un sou me racontaient en
ers naturels l'histoire de saint Nicolas et de Gene-
iève de Brabant. Les spectacles religieux avaient
lace dans les baraques foraines. J'y ai vu repré-
enter la Tentation de saint Antoine et le Déluge.
Repens-toi, Macabour ! » s'écriait le Patriarche
'une voix enrichie par l'alcool, cependant qu'il
dministrait un bon coup de perche sur la tête d'un
'urc à la dérive : exemple qui n'a pas été sans
xercer une impression sur ma carrière apologéti-
ue. Et surtout j'étais fasciné par les scènes de la
'assion : je vois encore le Centurion procédant à
on coup de lance, cependant qu'un long ruban écar-
ate se déroulait du flanc transpercé. Mes parents
aillaient cet artifice. Moi pas.

Tout cela n'a pas cessé d'exister plus ou moins

obscurément, non seulement au fond de ma mémoire, mais de ma conscience. La Passion n'est pas un événement ou un tableau que j'avais à rechercher dans le passé. C'est un fait pour moi permanent et immédiat. Il n'a pas cessé, il était là et maintenant il y est encore, il est actuel, d'une actualité à quoi le temps sera impuissant à rien changer. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il apparaît, qu'il triomphe du brouillard avec plus ou moins de précision. Quand je vois au tournant d'un chemin sous la pluie apparaître un calvaire, quand là-bas dans notre France qui meurt je salue un clocher branlant au-dessus d'un village effondré, je n'ai pas le sentiment qu'il surgit quelque chose de nouveau, c'est plutôt moi qui constate que, par rapport à cette position indestructible, j'ai fait de l'inutilité. Il n'y a pas regard intermittent ou continu, il y a une lucidité plus ou moins grande de la contemplation.

Comment donc parlerai-je de cette soudaine apparition de Marie que vient de me révéler ce rideau de brume aussitôt refermé qu'ouvert ? On a l'impression d'un de ces spectacles qui ne sont pas faits pour nos yeux, d'une intervention à l'improviste si brutalement indiscrète de notre part qu'elle nous laisse dans la confusion et dans la crainte. Quand Moïse parlait à Dieu sur le Sinaï, il n'y avait personne pour étudier sa physionomie. Et moi, qu'est-ce que je viens faire ici ? qui est-ce qui me donne le droit d'assister à ce qui se passe pour l'éternité entre cette mère et ce fils ? Car ce qui m'a été montré est tellement inattendu ! On songe à ce vieux sacristain qui avait surpris le Curé d'Ars dans une de ses extases et quand, après beaucoup de difficultés, on obtenait de lui qu'il décrivît ce qu'il avait vu, c'était ces trois

rases gênées : « Il priait les bras en croix, il
gardait le crucifix, et il riait! »
Il riait! Et la Sainte Vierge sur le Calvaire, quoi,
-ce qu'elle rit aussi ? est-il possible ? On nous a
de la Femme forte qu'elle rira au dernier jour
rov., xxxi, 25) (1). Eh quoi! je vous le demande à
ix basse, est-ce bien là ce qui est arrivé ? est-ce
e j'en crois mes yeux ? est-ce que vous me croirez
je vous dis ce que j'ai vu ? je préfère que vous ne
croyiez pas. Et d'ailleurs impossible de vérifier.
rideau s'est refermé.
Pourtant je dois dire que je n'ai jamais accepté
is résistance ce pathétique vulgaire et facile des
emins de croix et des images de piété. La dévotion
l'attendrissement des primitifs, d'un Roger van
Weyden par exemple, me touchent. S'il s'agit de
citer en moi une compassion animale, rien de
eux que cette pauvre femme pâmée entre les bras
bon petit homme en robe rouge, qui sanglote, lui
ssi, de tout son cœur. J'ai une larme, j'ai un mou-
nent de l'âme à la disposition de ces yeux san-
nts, de ce visage décoloré, de ce corps qui s'aban-
ine. Mais la contemplation fortement attachée au
te sacré nous montre tout autre chose. De Marie
pied de la croix l'Evangile nous dit seulement
« elle se tenait debout ». *Stabat*! Elle se tenait de-
t, non pas physiquement seulement. C'est l'âme qui
enait debout, pleine de force, de puissance, d'in-
igence, d'amour, et toute droite, pleinement éveil-
et regardante! Eh quoi, la Femme forte, la Mère
Dieu, la forme de l'Eglise, était-ce le moment
r elle de s'abandonner et de fléchir ? Ces trois

Rira bien qui rira le dernier.

heures qu'elle avait à passer en face de son Fils, ce Fils qui maintenant, solidement attaché à la cr par les quatre membres, ne pouvait plus lui éch per, est-ce qu'elle allait Lui en dérober un seul ment ? est-ce que c'était l'occasion de s'affaisser de s'évanouir et de faire aucun retour sur e même ? est-ce qu'il y a à perdre aucun moment ce sacrifice où elle a sa place et sa fonction sti lées ? Elle en a à prendre pour mille ans, pour mille ans mystiques qui embrassent tout le règne l'Agneau. Quand elle entend ce fils, ce fils de chair et de son âme, s'écrier triomphalement, ép vantablement, que : « C'est fait » et que « tout consommé ! » c'est le moment pour elle de tress lir, de vibrer de la base au faîte, ce n'est pas c de pleurer ! Que la terre tremble, que le soleil voile, que le rideau du temple se déchire du hau bas, mais Marie reste debout, elle n'est pas éb lée ! Elle voit, elle sait, elle regarde, elle témoi elle donne, elle accepte, elle approuve. *Ecce anc Domini!* La voici cette fois pour de bon, une foi plus, la servante du Seigneur !

Notre Mère Marie sur le Calvaire, elle a a chose à faire que de pleurer, elle a à recevoir au de toute l'Eglise qui vient d'être en sa personne tituée, sa leçon de catéchisme. « O gens trop b et longs à croire », dira plus tard le Christ aux ciples d'Emmaüs (Luc, xxiv, 25), « à tout ce qu dit les prophètes, ne fallait-il pas que le Christ s frît tout cela afin d'entrer dans sa gloire ? » L'er gnement qu'Il a donné minutieusement et cor ligne à ligne à ces hommes épais, c'est à livre ou et tous les voiles déchirés qu'il l'administre

Femme forte. Elle qui depuis si longtemps conférait toutes choses dans son cœur : « Me voici, *ecce adsum!* » La fusion s'est opérée! Voici la page tournée qui éclaire tout, comme cette grande feuille illustrée sur le missel que connaissent les prêtres quand ils se préparent à lire le canon, car n'est-il pas dit qu' « à la tête de tout le Livre il est écrit de Moi » ? (Ps. XXXIX, 8.) La voici, éclatante et peinte en rouge, la grande page qui sépare les deux Testaments! Tout ce que la Vierge a appris sur les genoux d'Anne, tous les rouleaux de Moïse et des prophètes qui sont aménagés dans sa mémoire, toutes ces générations depuis Adam qu' « elle contient dans son sein » (Ps. LXXXVIII, 51), la promesse d'Abraham et de David, la sagesse de Salomon et de Daniel, le désir incandescent d'Elie et de Jean-Baptiste et de tous ces peuples en prières dans les limbes, tout cela sous le rayon vivificateur de la grâce dans son cœur s'est mis à respirer, à comprendre, à regarder et à savoir! Tout s'est mis en mouvement, on se réunit de toutes parts, « élevez-vous, portes éternelles! » Toutes les portes s'ouvrent à la fois, toutes les oppositions se dissipent, toutes les contradictions se résolvent! Elle se sert pour voir de tout ce que les générations avec elle ont de regard! Marie voit tout! Elle contemple! elle est en face de cette Elévation de trois heures! N'a-t-elle pas dit que « quand Il serait élevé, Il tirerait tout à Lui » ? et comment Sa Mère ne serait-elle pas la première qui serait attirée ? Quand c'est le Christ Lui-même non seulement qui dit la messe, mais qui la fait, ce n'est pas le moment pour elle de faire attention à elle-même, d'avoir des distractions. Elle est donc là, elle est complantée en face de la croix, elle est présente de tout

ce qui en elle est capable de comparution et de pré
sence. Et à toutes les messes qui seront dites jusqu'
la fin du monde, une seule messe en ce sacrifice du
Calvaire, puisque le Christ y est, Marie est là égale
ment pour regarder.

« Heureux, nous dit l'Evangile (Luc, XII, 37, 38)
ceux que le Seigneur trouvera veillants quand
viendra à la troisième veille. » La voici, la troisièm
veille! Le Christ est seul. Ses disciples L'ont trah
Son peuple L'a abandonné. L'Univers, jusqu'au
limites de la Création, dort et ronfle l'énorme som
meil de la bestialité païenne. Le soleil au ciel s'es
éteint. Il ne reste plus au pied de la croix que cett
lampe ardente, que ce regard de la foi, que ce cierg
inextinguible. Avec une immense dévotion, Mar
se rend compte que son Fils a besoin d'elle. Il n'e
a plus besoin comme le petit enfant jadis qu'ell
avait à nourrir de son lait et à porter dans ses bra
Maintenant c'est de son âme qu'Il a besoin, c'est d
la plénitude de son intelligence et de son adhésio
c'est de sa substance même, c'est cette Mère qu
travers tous les siècles Il s'est procurée que l'Homm
Dieu va essayer de tout son poids et elle sait qu
n'y a qu'une seule chose nécessaire pour elle, q
est de tenir bon! En ce moment terrible où Jésus
son Père lui-même demande si c'est vrai qu'Il l
abandonné, Il sait que là du moins, en bas, sa Mè
n'a pas lâché prise et qu'elle est là à ses pieds po
fournir ce qu'Il lui demande. N'a-t-Il pas dit q
« de faire la volonté de son Père, en cela c'est vra
ment être sa mère » (Matth., XII, 50), et aussi (Joa
IV, 34) que « sa nourriture est de faire la volonté d
Celui qui l'a envoyé » ? Cette nourriture, en ce m
ment, comment sa Mère pourrait-elle la lui refuser

Au moment où Il déclare qu' « Il a soif », et où le bourreau porte à ses lèvres ce lambeau tout ruisselant d'un vin immonde, il y a du moins à ses pieds « ce vase honorable, ce vase insigne de la vraie dévotion » qui s'ouvre comme un calice pour recueillir le double jet de sang et d'eau que le flanc rompu du crucifié se prépare à épancher et dont l'effusion va nourrir cette coupe à laquelle tous les prêtres jusqu'à la fin du monde ne cesseront pas de mettre une lèvre pénitente et enivrée! Entre la création et le Créateur il n'y a plus que ce chaînon qui tient, il n'y a plus que ce regard qui maintient la communication, il n'y a plus que ce viatique, il n'y a plus que Marie qui donne la communion à Jésus-Christ, ce premier des agonisants, comme elle le fera à tant d'autres plus tard, et à moi-même sans doute bientôt, n'est-ce pas, Vierge bénie ?

Ce n'est pas seulement la foi que la Vierge désormais constituée dans son rôle perpétuel a à fournir à son Fils, ce n'est pas seulement cette nourriture qui est son adhésion attentive et plénière, c'est la douleur. Ce glaive, depuis la chute inséparable de notre proscription, ce glaive dévorateur de la chair que Jésus lui-même a déclaré qu'Il venait porter aux hommes (Matth., x, 34) et que saint Jean (Apoc., I, 16) a vu s'échapper de sa bouche, de tous côtés offensif, ce glaive qui est une des formes de l'Esprit-Saint (Eph., VI, 17), Marie pour tous les siècles l'a accueilli et thésaurisé au travers de son cœur. Elle s'est apportée elle-même à dévorer, elle s'est amenée au nom de tout le peuple à la rencontre de la Justice. « Le glaive, poussé d'une main sûre, enfin, dit Jérémie (IV, 10), il s'assouvira de toi jusqu'à l'ivresse, il dévorera tout ce qui est dans ton circuit. » Le glaive

promis par Siméon, le voici donc désormais intro-nisé. On ne conçoit pas plus Marie sans le glaive que Jésus-Christ sans la croix. C'est Rachel en face de la croix pour tous les temps qui refuse d'être consolée. « Ta douleur est grande comme la mer, fille de Jéru-salem », dit Jérémie. Et Isaïe : « *Vastitas et contri-tio et fames et gladius.* » « Vous qui passez », reprend la liturgie, mais moi, Marie au pied de la croix et comme elle dans le *Stabat* enracinée, je ne passe pas ! « voyez s'il est une douleur comme la mienne ! » Ce coup que, depuis la chute, l'Humanité, ne sachant pas ce qu'elle fait, mais précisément pour essayer de le savoir, médite de porter à Dieu pour venger la défaite de Satan, c'est à travers son cœur qu'il passe pour atteindre celui de son Fils. Tout le mal que, depuis la création, les hommes ont fait à Dieu, tout le profit pour la vengeance qu'ils ont tiré de cette chair et de cet amour qui s'est mis à leur disposi-tion, tout ce qui se fera jusqu'à la fin du monde, tout ce qui sera monté et essayé, tous les relais de siècle en siècle que l'enfer a disposés, Marie en est le témoin inébranlable et dilacéré. Elle est là indéfini-ment pour tout voir, pour tout souffrir et pour tout expier.

Le brouillard d'où la Vierge, le temps d'un regard pour nous, s'est détachée, de nouveau s'est refermé sur elle, on ne voit plus rien, et de nouveau tout est englouti dans l'afflux ininterrompu de la matière première. Nous savons seulement que nous sommes seuls au milieu d'une terre menaçante sur une mon-tagne austère et sans sourire. Il fait froid et la région humaine là-bas derrière nous met à notre disposi-tion un approvisionnement inépuisable d'ouate res-pirable et de néant atmosphérique. Il y a juste asse

lumière pour se rendre compte que l'on n'est plus
ılle part. Moïse sur le Sinaï ne devait pas se sentir
us seul au sein de cette création rendue, comme
'e fut jadis au premier jour, à l'inanité et au vide,
Dieu qui l'avait appelé préludait à la manifesta-
on par le voile et tendait ces enveloppes successi-
s autour de lui que plus tard devait imiter le
ıbernacle. Mais il n'y a pas besoin de ce crâne
ırci que mon pied entre les ronces vient de heur-
r pour me rendre compte que le lieu où je suis est
Calvaire. Car une accentuation de ce souffle per-
stant entre mes épaules m'a permis de comprendre
quoi se compose la décoration de ce chaume
solé, à quoi l'on ne peut comparer que ce que
rtillerie faisait d'un bouquet d'arbres sur le front.
en ne se montre à la fois et d'un seul coup. Tantôt
est un gibet qui apparaît et puis un autre et l'at-
ntion que nous lui portons nous a fait manquer,
mme nous nous en apercevons trop tard, l'appa-
tion du juc essentiel. Le brouillard passe inlassa-
ement et tantôt il cache tout, tantôt il ne laisse
raître qu'une noire silhouette ou qu'un membre
uvieux et détérioré par le temps. Parmi les ins-
uments de la Passion, il y a l'éponge et c'est elle
'emploie l'exécuteur climatérique, moins dans le
ssein d'effacer Jésus-Christ que de procéder à une
nstatation ininterrompue de sa propre impuissance
e faire. La face auguste sous le lavage de la durée,
ntôt nous apparaît toute fraîche et grossière comme
and le pinceau du restaurateur local vient de s'y
pliquer, tantôt mordue et ravagée par l'âge et
ntempérie. Tantôt défigurée et tantôt encombrante.
quant à l'optique particulière de ce lieu à la fois
équenté et absent, tous les traités, toutes les réfé-

rences au spectre du Brocken, ne suffiraient pas
nous expliquer ce phénomène de multiplication p
quoi ce n'est plus une croix que nous voyons ou tr
croix, mais à perte de vue et de colline en col
un paysage à l'infini d'arbres secs comme ces cim
tières militaires qui entourent Verdun et Ypres.
songe à ce passage du livre de Flavius Josèphe
cet historien nous dépeint Jérusalem toute entour
par les Romains de croix consacrées aux déserteu
comme si de tous les coins du monde, du fond
tous les bagnes et de tous les grabats de pauvres
de malades, la croix montait à l'assaut du Calvai
Et de même ce ne sont plus les petits groupes co
ventionnels des bourreaux, des pharisiens et d
sympathisants qui occupent les commodités de
composition, mais une foule immense et confu
dans le brouillard, — non! plusieurs foules, de pl
en plus vagues l'une par-dessus l'autre, de corps
de visages sans traits, comme si elles se donnaie
l'une à l'autre naissance. Et de nouveau tout disp
raît et il n'y a plus que ce linge en mouvement d
vant nos yeux et ce monotone essuiement sans ces
qui reprend et qui recommence.

Ici combien j'envie mon lecteur qui n'a à la su
de ses yeux qu'à s'abandonner à un chemin to
tracé, tandis que moi, à tout prix et au-delà de m
forces, il me faut user de mon intelligence! A bi
des reprises depuis cinquante ans, depuis les pr
miers ans épineux et déserts de ma conversion, et
la suite chaque vendredi que j'ai pu jusque prése
tement, j'ai fait, comme on dit, *le Chemin de cro*
promenant d'une station à l'autre, comme une mè
qui ne se décide pas à consommer l'abandon de s
enfant, un affreux prie-Dieu dérobé quelques min

tes à l'inquiète surveillance de l'empereur des chaises. Tout ce que mon Sauveur, pas à pas, a accompli avec la souffrance, j'ai essayé de l'imiter avec l'ennui. Je me suis indéfiniment cardé sur les quatorze croix. Je parlais tout à l'heure de ces paquets de brouillard qu'au haut d'un chaume désolé j'ai vus passer sur les occupants d'un triple gibet. A quoi mieux comparer cet être maussade et inconsistant que j'ai obligé tant de fois à remesurer avec moi toutes les étapes de ce chemin ardu et repoussant et que j'ai si souvent en vain invité à consoler les filles de Jérusalem après avoir pris congé d'une Véronique, hélas! aussi connue de moi que le portier de mon ambassade! les lambeaux de prières, d'imaginations et de sentiments que je porte en marmottant d'un pilier à l'autre, cette étoupe de besognes et de souvenirs que je traîne à mes pieds, à quoi mieux les comparer qu'à ce résidu de combustion, qu'à cette brume jaunâtre et malpropre, qu'à ce torchon humide que je décrivais tout à l'heure en train de s'exercer sur le Crucifix ? Mais enfin il n'y a pas à protester. J'ai été *angarié* une fois pour toutes, n'étant bon à rien d'autre, comme le père d'Alexandre et de Rufus, pour soulever chaque vendredi de la moitié d'un demi-millimètre la pièce de bois sacrée, et, quand je vivrais mille ans, chaque vendredi à cinq heures, je sentirais la bricole à mon épaule, comme celle d'un brancardier de Lourdes, qui commence à se raidir. Et quand je ne pourrai plus du tout marcher, il me restera encore ce petit crucifix à serrer contre mes lèvres, comme un vieux chien presque mort qui lèche sa patte!

Ce que je voudrais faire toucher, c'est que ce complexe de personnages et de faits, appelé la Pas-

sion, n'est pas, disons comme la mort de Jules César ou tel épisode de la Guerre des Deux Roses, quelque chose de localisé une fois pour toutes dans le passé, quelque chose dont notre regard quand il l'atteint ne fait qu'accompagner la dissolution et la fuite, c'est une matérialité actuelle, résistante, immédiate, que nous pouvons reprendre indéfiniment sans qu'elle bouge, c'est nous par rapport à elle qui passons et qui avons bougé, mais elle, tout cela fait bloc, c'est là, ça reste là, ça nous confronte d'une réalité *sui generis* qui n'a rien à voir avec le temps. Je pourrais comparer ce phénomène à la fois d'extériorité et de présence à un corps de lois écrites, à un axiome scientifique, à une recommandation publique. Mais il ne s'agit pas ici de formules et d'abstractions, il s'agit d'une démonstration typique qui s'est une fois développée dans le concret et qui cependant ne cesse pas d'exister simultanément avec notre propre comparution dans le moment. Il ne s'agit pas non plus d'un symbole ni d'un de ces événements avec quoi nous remarquons au cours de notre propre cours des analogies et des contacts. Pas plus d'une parabole que d'un paramètre. Il s'agit d'une efficience massive, en fonctionnement à la fois immobile et ininterrompu, sans intention apparemment particulière à notre endroit, et cependant solidaire de tout ce qui en nous relève de la vocation et du salut, non point d'un mémorial, mais de l'incorporation d'une propriété inépuisable à une application tangentielle.

Le glaive annoncé par Siméon a accompli son œuvre. La Vierge de par lui est fixée, *transfixa*. On lui administre à regarder, et en elle à toute l'Humanité, quelque chose qui est et qui la rend elle-même inca-

able de passer. Toute la création, toute la rédemp-
ion, la raison d'être et l'explication de tout ce qui
xiste, on lui donne tout cela à contempler et à pos-
éder d'un seul coup dans cette composition immo-
ile. Tout cela est *en abrégé*, comme dit Isaïe, devant
lle sur la croix. Elle sait que si son regard venait à
e détourner ou à fléchir, elle le retrouverait indéfi-
iment à la même place. Mais le temps à travers elle
uand elle relève le front participe à cette éternité
ésormais *dans le milieu de la terre* instituée, cons-
ituée. Il n'y a pas trop de tous les moyens que l'U-
ivers a de passer pour vérifier l'implantation du
ait inexpugnable. Entre ce passager et cet éternel
insi ancré au milieu de ces volutes mouvantes et
vanescentes, je ne dis pas qu'il y ait une opposition,
nais plutôt de l'un à l'autre une espèce d'attrait et
e contagion. Le soleil de l'être en se manifestant
rée autour de lui une aire d'attention et d'extase
ù le temps a cessé de pénétrer. Ou plutôt je m'ex-
rime mal! Que je regarde le motif central ou ces
roupes que constituent la Vierge et les saintes
emmes, les Juifs, les bourreaux, il s'agit moins
'un suspens du geste qu'une fixation dans un sen-
ment et dans une attitude, obtenue par une espèce
e simultanéité de tous les instants de la durée. Ils
nt tous cessé de passer, ils émanent. Les mots qui
succédaient l'un à l'autre sont comme rejoints et
oudés dans une phrase qui, toute complexe qu'elle
oit, ne comporte plus qu'une seule syllabe. Peut-
tre est-ce là cet étrange *gelu* dont parle Zacharie
IV, 6) (1). Au sommet du Calvaire, il existe autour

(1) *Et gelu de cœlo quis genuit?* (Job, XXXVIII, 29). — *Gelu sicut*
lem effundet super terram (Eccle., XLIII, 21).

de la croix une espèce de zone, une espèce de congé-
lation du temps, une espèce de milieu nécessaire
la contemplation, qui n'est plus celui de nos occupa-
tions quotidiennes. Tout ce qui au monde s'est suc-
cédé de faits est incorporé dans l'acte qui en es
d'eux tous le terme et la fin, tout ce qu'il y a en nou
de mémoire est solidifié dans la constatation. *Mors
stupebit et natura.* Tout se coagule dans un certain
état exorbitant à la fois de vigilance et de stupeur.

Saint Jean (Apoc., XIII, 8) nous parle de « l'A-
gneau qui a été immolé depuis », c'est-à-dire à par-
tir de « *l'origine du monde* ». C'est donc que cett
immolation n'a pas cessé, qu'elle ne constitue pa
un événement dans le temps limité à un nombr
donné de minutes, mais un acte permanent, un
réalisation continuelle. Au cours de tous les siècle
l'Agneau ne cesse pas d'être immolé, comme le sole
d'irradier. Dans la présence de l'éternel et coégal
cette éternité, Il interpelle, Il postule et Il expie. E
nous, quand, pareils à Jacob qui pour concilier
Père se couvre les épaules et les mains de la toiso
d'un animal sacrifié, nous empruntons pour parle
à Dieu la voix, la forme et le mérite de Jésus-Chris
nous nous ingérons non point dans du passé, ma
dans du présent, nous pratiquons cette ligne où
continu s'insère dans l'éternel. Par l'intermédiair
de ce feu allumé (1), nous raccordons à cette Fin qu
est notre cause notre cours temporel et tout notr
apport personnel d'actes, de gestes et de péchés (2

(1) *Ignis est iste perpetuus : numquam deficiet in altare* (Levi
VI, 13). — *Quia Dominus Deus tuus ignis consumens est* (Deute
IV, 24).

(2) *Qui est in dextera Dei, deglutiens mortem, ut vitae aetern
haeredes efficiamur* (I Petr., III, 22).

Tout ce qu'il y a de vie en nous est appréhendé par cette flamme qui nous aspire et nous purifie, qui nous réduit à l'esprit.

« Tout est consommé. » Tout est consommé, non pas pour Jésus-Christ seulement intronisé sur la croix dans sa fonction plénière, tout est de même en train de se consommer également pour le contemplateur qui comprend que ce n'est pas pour rien qu'il a été évoqué jusqu'à cette cime suprême. Il voit le bois, il voit le feu, et il comprend que lui-même n'est pas étranger à l'opération que comporte ce double matériel. Tout au long de sa route n'a-t-il pas entendu avec persistance cette voix qui promettait de le refaire ? Ne lui a-t-on pas répété sur tous les tons qu' « il lui faut naître de nouveau » ? Et maintenant le moment est venu. Cette mère est là présente qui a reçu l'ordre complémentaire du sien et dont il a à s'arranger bon gré mal gré pour devenir le fils, comme elle pour faire place, parmi les autres, à cet étrange gibier qui doit apprendre à recevoir d'elle souffle et forme. Car « tout ce qui naît en elle est de l'Esprit-Saint » (Matth., I, 20). Voici le laboratoire de transformation organique où de tous les chrétiens est fait un seul Christ, afin que « nous vivions, non pas nous, mais le Christ en nous » (Gal., II, 20). C'est ici, sur le Calvaire où le raccord s'opère avec notre chef, et où nous contractons homogénéité et solidarité avec ce cœur qui bat, avec ces poumons qui respirent et avec cette bouche qui parle notre être à Dieu. Le moment est venu de nous adapter et de ne plus faire qu'un avec cet Agneau qui est occupé ici à mourir notre mort, à vivre notre vie et à pécher notre péché, je veux dire à traduire en lettres de lumière le texte immonde et contrefait que nous ne nous lassons pas de lui fournir.

Et maintenant nous comprenons mieux, n'est-c pas, cette expression de ravissement, d'approbati de triomphe et de transport, qu'à notre immens surprise cette légère interruption dans le brouilla nous a permis de distinguer sur le visage auguste c notre Mère. La joie qui se mêle à la douleur, il no est arrivé de l'épeler quelquefois sur un visage d'e fant ou de malade à qui l'on apporte la nouvell qu'il attend, nous avons vu la fureur sur le visag d'un ennemi céder au regard affectueux d'u sainte. Mais quel langage est à notre dispositio pour dépeindre ces deux sentiments qui ont cess de se combattre et de s'exclure, et dont l'un trou source et aliment dans l'insondable jaillissement c l'autre ? Quand Dieu préparait le monde, notre Mè était là qui se jouait et chantait en sa présence, maitenant qu'Il a tout consommé, n'est-il pas jus qu'elle soit là encore et qu'au cri de son cœur d chiré se mêle l'accent du *Magnificat* ? Comme el se jouait au premier jour, il convient qu'elle rie a dernier.

Car le jour de la consommation de Jésus-Chri est celui de la plénitude de Marie.

PAUL CLAUDEL.

Le Vœu de Louis XIII

... A ces causes, nous avons déclaré et déclarons que, prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre État, notre couronne et nos sujets...

Cette déclaration solennelle par laquelle le roi de France consacrait son pays à la Vierge Marie, Louis XIII la signa et la rendit publique, sous forme de Lettres patentes, le 10 février 1638, il y a juste trois cents ans. La France, par le Vœu de son souverain, appartenait dès lors, en vertu d'une destination particulière et d'un acte de confiance et d'amour, à la Mère de Jésus-Christ.

La commémoration de cette offrande, en même temps qu'elle nous en rappellera la grandeur et la permanence, peut nous être licitement l'occasion d'en étudier les circonstances historiques. Et ce ne sera point seulement une vaine et gratuite curiosité d'érudit qui commandera notre enquête, mais l'ardent désir du chrétien qui voudrait tout savoir de ce qui prépara, dans une âme chrétienne et royale, l'éclosion de ce grand dessein.

⁂

Dissipons tout de suite une légende; elle remonte au XVIIIe siècle; le XIXe la perfectionna : on a longtemps

prétendu que le Vœu de Louis XIII n'était qu'une imploration adressée à la Vierge pour qu'enfin la Reine du ciel prît en pitié le tourment d'un roi qui voyait s'écouler les années sans qu'un fils vînt dans sa maison recueillir l'héritage du royaume. En février 1638, en effet, Louis XIII était depuis vingt-deux ans le mari d'Anne d'Autriche, et le fils tant attendu leur avait toujours été refusé. Cependant, à la fin de cette année même, allait naître, pour leur immense joie, l'enfant qui serait Louis XIV. Mais l'historien Henri Martin, qui paraît bien être le responsable de cette interprétation fantaisiste du Vœu royal, n'a tenu aucun compte des dates qui suffisent, à elles seules, pour réfuter son opinion; il n'a même pas su lire l'unique texte qui constituait sa référence. D'une part, la naissance de Louis XIV ayant eu lieu le 5 septembre 1638, Anne d'Autriche, le 10 février, était déjà enceinte; et l'orateur ecclésiastique Bertrand de la Tour qui, sous Louis XV, le 15 août 1738, prononça devant son souverain le discours commémoratif du Vœu de Louis XIII à l'occasion de son premier centenaire, avait eu soin de représenter cette Consécration à la Vierge non comme une prière pleine d'espoir, mais comme un acte de reconnaissance; — reconnaissance prématurée d'ailleurs, car l'enfant que portait la reine pouvait bien n'être, hélas! qu'une fille, inapte à recevoir la couronne.

Bertrand de la Tour et Henri Martin — le second se bornant à répéter, de travers, le premier — doivent être récusés l'un et l'autre. Le Vœu de Louis XIII est sans rapports avec la naissance de Louis XIV. La preuve décisive en est dans le double fait que le texte même des Lettres patentes ne dit mot, ni directement ni allusivement, de cet espoir d'un héritier; et que, par surcroît, le Vœu, s'il ne fut rendu officiel qu'au mois de

évrier 1638, les documents nous prouvent qu'il était éjà secrètement accompli, déjà même rédigé sous sa orme définitive, un an plus tôt, au début de 1637.

*
* *

Il nous faut jeter un regard sur les événements qui 'étaient déroulés dans la politique française depuis 630 environ. Richelieu était arrivé aux affaires au mois 'avril 1624 après avoir évincé La Vieuville auquel il evait son élévation. Dès 1630, il s'était tout entier onsacré à la politique extérieure, et déployait dans ce omaine une volonté brutale de succès, d'expansion et e force.

Le cardinal de Richelieu avait noué contre l'Autriche atholique et l'Espagne catholique un réseau d'allian-es protestantes; la mort de Gustave-Adolphe à Lutzen, 16 novembre 1632, avait contrarié ses desseins; mais s'appliquait à soulever contre l'Empereur les luthé-ens d'Allemagne, afin de faire peser sans cesse sur on ennemi cette inquiétude et cette menace. Il avait ntrepris d'acheter Wallenstein pour obtenir de lui qu'il ahît son souverain, mais celui dont il voulait faire son omplice avait été assassiné à Egra en février 1634. Le février 1635, Richelieu transformait en ligue offensive on entente avec la Hollande, et le 28 avril, à Com-iègne, il renouvelait l'alliance militaire de la France et la Suède. Le 19 mai, par une agression brusquée, il nçait les troupes françaises en Belgique.

La guerre tourna d'abord à notre avantage. « Nos mées, rapporte Bassompierre, prirent Diest et Tirle-ont, en laquelle ville, prise d'assaut, furent commises s cruautés et méchancetés effroyables. » Le massacre

de Tirlemont, en effet, fut atroce. Tout le pays se s
leva. Les francs-tireurs jaillirent de partout, résol
défendre, par la *guerilla,* leurs biens et leurs fam
contre les fureurs de ces reîtres que leur envoyait R
lieu. L'armée d'invasion, forte au début de 20.000 h
mes, s'était vue bientôt dans une situation critiq
L'indifférence des chefs et leur impéritie, les prévar
tions des fournisseurs militaires, le sursaut des op
més, la résistance et les attaques des troupes adve
réduisirent en peu de mois le corps expéditionnaire
famine et au désordre. L'opération prenait figure
catastrophe. Dès le mois d'août, notre armée, « ex
mement diminuée et dépérie », avait perdu près
deux tiers de son effectif et tout son matériel. Les H
landais rapatrièrent, par mer, les 6.000 survivants.

L'Empereur, de son côté, luttait avec énergie
avait, par le traité de Prague, regagné la Saxe pui
Brandebourg; les forces françaises ne connaissaient
Italie que des revers; sur le Rhin, il avait fallu rec
de Mayence jusqu'à Metz. La partie dans laquelle
chelieu avait engagé la France s'avérait lourdem
compromise.

C'est alors que nous apparaît un premier docum
précieux pour notre enquête, une note écrite
Louis XIII par Richelieu et datée de cette résid
princière de Rueil où le cardinal s'était établi. Ce
texte est du 19 mai 1636 — un an, jour pour jour, a
l'agression sur la Belgique — et s'exprime comme s

On estime que, si Votre Majesté trouvait bon de faire un
à la Vierge avant que ses armées commencent à travailler, il s
bien à propos. On ne prétend pas que ce vœu soit de difficile
cution. Les dévotions qui se font maintenant à Notre-Dam
Paris sont très grandes. S'il plaît à Votre Majesté d'y donner
belle lampe et la faire entretenir à perpétuité, ce sera assez,

ne charge du soin de faire exécuter sa volonté en ce sujet, un re-
loublement de dévotion envers la Mère de Dieu ne peut que pro-
luire de bons effets.

Ajoutons encore cette ligne provenant d'une lettre du
:ardinal au roi, en date du 25 mai 1636 :

Je crois assurément que plus Votre Majesté s'attachera à Dieu,
›lus ses affaires prospéreront-elles.

« *On* estime... »; « *on* ne prétend pas... ». Richelieu
semble donc transmettre seulement une idée qui ne lui
ıppartiendrait point en propre. Cette idée (issue de
juelle pieuse société ou de quels couvents ?), le cardinal
ıe la repousse point; il l'a pesée, examinée; elle lui a
›aru opportune : « il serait bien à propos »; mais on a
'impression qu'il la minimise, l'écorne un peu, la re-
ouche, la réduit à des proportions raisonnables : une
ampe, « ce sera assez ». Il ne s'agit aucunement, on le
'oit, sous la plume du cardinal-ministre, de rien qui
essemble à une consécration du royaume à la Vierge,
nais de ceci seulement : qu'à l'heure où nous sommes,
t dans les périls qui menacent la France, ses informa-
eurs lui signalent une notable recrudescence des dé-
otions populaires, et particulièrement des dévotions à
ı Vierge. Notre-Dame de Paris voit se multiplier les
émoignages de foi et d'espérance; le mois de mai est
elui de Marie, et les prières, cette année, sont arden-
es. Que le roi sache s'y associer ; qu'il donne à son
euple une marque signalée de la confiance qu'il place
n la Mère de Dieu dans les difficiles conjonctures du
résent ; « un redoublement de dévotion [...] ne peut
ue produire de bons effets »; la lutte va recommencer;
n'est pas mauvais non plus que le roi prenne des
ssurances du côté du ciel. Richelieu sait, ou croit sa-

voir, à qui il s'adresse : Louis XIII est d'une gran
piété, attentif aux gestes de la foi, méticuleux mêm
sur ce point; qu'il n'hésite donc pas à offrir « une be
lampe » dont on entretiendra la flamme; ses affair
assurément, n'en « prospéreront » que mieux.

***

Or, Louis XIII hésite, et le fait mérite d'être rete
nous le voyons plein de « scrupules » et d'incertitud
Sur la nature de ces scrupules, les lettres que nous p
sédons ne nous donnent point d'éclaircissements; el
n'en sont pas moins éloquentes : Richelieu insiste et
roi résiste. L'offrande de ce feu, dans une lampe p
cieuse, que peut-il y avoir dans une telle démarche
arrête le roi ou seulement le retienne? Il s'inquiète
pendant, et nous le voyons, à la fin de mai, entrepr
dre une retraite pour demander conseil à Dieu.

Entre Richelieu et Louis XIII, l'histoire a-t-elle s
fisamment marqué les dissemblances capitales? Surt
a-t-elle bien rendu justice à ce roi longtemps éclipsé
la gloire dont on a revêtu son ministre? Parce
Louis XIII était pieux, on a convenu qu'il était un s
et j'ai peur qu'on n'ait accordé d'estime et d'admi
tion officielle au cardinal de Richelieu qu'à proport
précisément du mépris où cet homme d'Église tenait
commandements de Dieu dans le maniement des af
res terrestres. Ce que l'on prétend nous faire hon
en lui est sans doute, aux yeux du chrétien, ce qui
tement le déshonore; et ce n'est pas tout qu'il
agrandi le royaume et conquis des provinces pour ét
dre la France jusqu'à ces fleuves et ces montagnes q
nous a plu d'appeler « nos limites naturelles », s'il

ans cette entreprise, changé de maître, lui prêtre du
hrist, et préféré à l'Évangile les enseignements de
Iachiavel. Car enfin, ce qu'on nous apprend à haïr
1ez les meneurs de guerres étrangers ne devient pas
out soudain digne d'éloges pour avoir profité à nos in-
rêts; ou qu'on ait alors le courage d'exprimer à voix
aute cette idée, si souvent latente et trop bien percep-
ble, qu'en matière de politique la terminologie morale
st aussi hors de mise qu'en physique, par exemple.

Richelieu n'était point, par surcroît, un ministre tout
omme un autre, comme Louvois ou comme Metter-
ich; avant d'être le ministre du roi, il était celui d'un
en plus haut maître. Et ce qui révolte chez d'autres,
1ez lui scandalise. La France avait changé depuis saint
ouis...

Énigmatique, d'ailleurs, ce Richelieu; et pour nous
icore tout chargé de secrets; dans le temps même où
poursuit, avec une ténacité implacable, cette politique
grand félin, il entreprend d'écrire — non pour l'os-
ntation, mais dans la vérité profonde de son cœur —
Traité de la perfection du chrétien, qui ne verra le
ur que dix ans plus tard, en 1646, et dont rien ne
ous étonne autant que la signature. Divorce étrange;
signation, peut-être, mais trop bien acceptée, aux in-
rmités de ce monde. Deux domaines étroitement clos,
ıpénétrables l'un à l'autre : les affaires, la vie inté-
eure. Pour agir dans ce grand jeu des compétitions de
terre, les lois divines ne comptent plus; cette rude
êlée exige qu'on y porte une autre âme que celle qu'on
ferme, qu'on retrouve dans le secret de l'oratoire.
nsi le chrétien qui, dans l'ordre des choses humaines
du comportement social, abdique, démissionne, trahit.

Louis XIII tenait son métier de roi pour une fonction
crée qu'il voulait remplir sous l'œil de Dieu et de

toute son âme. Et si nous le voyons réticent, mal ras suré, au mois de mai 1636, lorsque Richelieu le press de faire à la Vierge l'offrande officielle de cette lamp est-ce bien, comme on nous le dit, qu'il s'afflige de médiocrité d'un tel vœu et qu'il le voudrait bien plu grand, ou ne pouvons-nous discerner, dans sa rési tance et dans ses « scrupules », le malaise d'une con science chrétienne qui s'effraye à l'idée d'associer Vierge aux convoitises de la politique, à toutes les hor reurs de la guerre ? Louis XIII n'a pas ignoré ce q s'est passé, l'année précédente, à Tirlemont. Si Rich lieu reste impassible, il ne parvient pas, quant à lui, ce calme prodigieux. Richelieu lui dit que « ses a mées », précisément, « vont commencer à travailler sous ces mots si majestueux, il sait trop bien ce qui cache, ce qui s'annonce. Est-ce possible qu'on suppl la Vierge de bénir des massacres ?

***

La guerre, cependant, se rallume. Quinze mille cav liers, treize mille fantassins, trente pièces d'artiller de siège s'avancent sur les provinces du Nord; La C pelle se rend le 10 juillet; Le Catelet cède de mêm Devant Saverne, nos troupes se replient, laissant sur terrain quinze cents morts. La misère est telle France que les « croquants » se soulèvent en plus d'i endroit; les paysans mutinés de Saintonge, d'Ango mois, du Poitou, forment des colonnes furieuses et d sespérées qui montent vers Paris; on les arrête dans Berry, et Richelieu veille à ce que les répressions soie menées de telle sorte que les manants ne bougero plus. Mais la menace des étrangers se précise sur capitale. La cavalerie ennemie se montre à Pontois

le n'est plus qu'à cinq lieues de Paris. Dans la ville, 'est l'affolement ; les riches s'enfuient ; des files de ırrosses encombrent les routes qui vont vers Chartres : vers Orléans. Louis XIII, le 4 août, convoque son arlement, qui vote d'urgence des secours; l'élan popuıire est encore plus vif; il faut trouver des soldats, de argent, tout de suite; les jurés des savetiers souscrient, au nom de la corporation, pour cinq mille livres, resque autant, à eux seuls, que le corps des notaires. ,e 16 août, les Espagnols entrent à Corbie. Une armée rançaise toute neuve et puissante a été mise sur pied n un éclair; dès la fin d'août nous avions, sur l'Oise, rente mille hommes. La victoire semble certaine; Paris era dégagé, l'ennemi refoulé, Corbie reprise... Mais s mêmes fautes, les mêmes crimes qui ruinèrent, un n plus tôt, l'expédition de Belgique, reparaissent : oncussions et pirateries des fournisseurs militaires, inapacité des généraux. Les troupes meurent de faim; s armes qu'on attend ne viennent pas ; les chefs se aïssent; le comte de Soissons médite de faire assassier Richelieu. Louis XIII en personne vient devant orbie, parcourt les tranchées dans la boue, tente de éconforter les hommes, s'irrite de les voir si honteuseıent nourris. La peste apparaît. Le 20 octobre, le lieunant général des armées abandonne son poste et se etire dans son château de Blois. Il faut reprendre Core, pourtant! Richelieu décide qu'on emportera la ville oûte que coûte; il ordonne, il s'impose; le 11 novembre 536, enfin, c'est la victoire. Corbie est française de ouveau.

Terrible année 1636! Louis XIII, un instant, avait u la France perdue. La victoire de Corbie le jette ans un bouleversement de joie. Signe dans le ciel! L'aitié de Dieu, sa miséricorde sont toujours sur lui et

sur son royaume ; tout semblait en péril de mort, voici venus cette évidence, ce salut! Le 24 novemb le roi confie à Richelieu qu'il ne cesse de remerci Dieu. Noël approche; la lampe du roi brillera à Notr Dame; non plus requête, mais action de grâces.

Action de grâces... Dès ce moment, Louis XIII m dite d'en élargir infiniment l'ampleur. Une lampe, et c sera assez, avait dit Richelieu. Non. Louis XIII, cett fois, passe outre; ce qu'il envisage d'accomplir au une bien autre portée. S'est-il déterminé seul ? La chos est possible, non certaine. Ce qui est sûr, c'est que c vœu de consécration à la Vierge est arrêté en lui dès printemps de 1637, et peut-être même dès les dernière semaines de 1636.

Deux êtres ont pu agir sur l'âme du roi pour l'en courager dans son intention : son nouveau confesseu le P. Nicolas Caussin, et cette enfant, Louise de La fayette, dont l'histoire est si pleine de noblesse. Le r avait donné au P. Caussin toute sa confiance. Richelie du reste, en prenait ombrage, et lorsqu'il savait le sou verain en conversation avec son confesseur, il lui arr vait de pousser la porte à l'improviste pour surprend un mot qui l'eût édifié sur ce qu'il tenait à savoir Caussin se mêlait-il, ou non, des affaires du royaume Un confesseur est si dangereux auprès d'un roi tr chrétien! Quant à Louise de Lafayette, elle était entr très jeune au service de la reine en qualité de dam d'honneur, Louis XIII l'avait remarquée en 1635; el avait alors dix-sept ans. Le cardinal s'était félicité c cet attrait si vif qui portait le roi vers la jeune fille; coup sûr une enfant si novice serait aisément maniabl Mais Louise de Lafayette était pure, très droite, pr fondément chrétienne; elle ne consentit point à l'avili sant honneur dont on lui faisait déjà mille louange

Tout son désir était d'entrer en religion; elle demanda au roi, pour toute grâce, de bien vouloir le lui permettre. « Il est vrai que je la tiens pour bien chère, écrivait Louis XIII à son confesseur; mais si Dieu l'appelle en religion, je n'y mettrai point d'empêchement, et si je savais même que ma présence y mît obstacle, je m'en irais à cette heure et ne la reverrais plus. » Le 19 mai 1637, à dix-neuf ans, elle entrait à la Visitation. Louis XIII se fit lui-même recevoir, la même année, parmi les membres de la Congrégation de l'Annonciation; il avait avoué au P. Caussin qu'il eût « embrassé volontiers l'état religieux s'il n'était point attaché au gouvernement du royaume » par un décret de la Providence auquel il fallait premièrement obéir.

Ce fut Louise, semble-t-il, qui conjura le roi de ne plus délaisser la reine; en juin 1637, il s'était rendu au couvent pour la revoir. La Supérieure lui avait offert de lui ouvrir le monastère, « les rois ayant ce privilège »; il ne voulut point profiter de cette prérogative qui lui semblait presque coupable; trois heures durant, debout devant la grille du parloir, il s'entretint avec Louise, la visitandine. Anne d'Autriche ne doutera point de n'avoir dû le fils qui lui naquit enfin qu'aux exhortations de celle même en qui elle avait cru voir une rivale. Elle lui adressa l'émouvant témoignage que l'on sait : « O Dieu! vous l'avez rendue forte au-dessus de son sexe et prudente au-dessus de son âge... »

Louis XIII, assurément, avait parlé à Louise de son dessein d'un vœu solennel. Qui sait même, puisqu'il l'aimait depuis 1635, si la jeune fille, la première, n'avait point guidé son esprit vers cette grande résolution? Le texte, en tous cas, est rédigé dès les premiers mois de 1637; en novembre, le Parlement est saisi du projet de déclaration publique.

Richelieu ne s'y montrait point hostile; il est même à peu près certain qu'il prit part à la rédaction du document définitif, tout au moins pour en vérifier les termes afin que rien n'y figurât qui ne reçût son approbation. Il ne lui déplaisait pas de laisser passer pour sienne l'idée d'une manifestation aussi éclatante des sentiments très catholiques du roi de France, alors que sa politique d'alliance avec les princes protestants soulevait dans le royaume des appréhensions, des étonnements, des résistances. Richelieu comptait sur cette déclaration solennelle pour fermer la bouche à ses adversaires; mais si même il a contribué de sa main au choix des expressions dans le document du 10 février (et particulièrement sans doute en ce qui concerne les allusions précises à l'œuvre accomplie depuis le début du règne)), le ton général du texte est peu dans sa manière, et il y a là un accent, un mouvement chaleureux du cœur où l'on reconnaît le roi et non pas son ministre.

***

Louis, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, à tous ceux qui les présentes lettres liront, salut. Toute la pensée de Louis XIII est de bien montrer comment la Providence a seule conduit ces événements qu'il veut rappeler d'abord, comme on énumère des bienfaits, sans en omettre aucun pour mieux glorifier le bienfaiteur : troubles apaisés, intrigues éteintes, et dont il a plu au Seigneur *de détourner le mal avec autant de douceur que de justice*; l'orgueil des grands abattu; la France enfin tirée du péril; et Dieu *a fait voir à toutes les nations que, comme sa Providence a fondé cet État sa bonté le conserve et sa puissance le défend.*

Vient maintenant l'acte de reconnaissance : en cons-

dération de tant de grâces, *nous avons cru être obligé, nous prosternant aux pieds de la Majesté divine que nous adorons en trois personnes, à ceux de la Sainte Vierge et de la Sacrée Croix où nous révérons l'accomplissement des mystères de notre Rédemption par la vie et la mort du Fils de Dieu en notre chair, nous consacrer à la grandeur de Dieu par son Fils, rabaissé jusques à nous, et à ce Fils par sa mère, élevé jusques à lui* [...]. *Nos mains n'étant pas assez pures pour présenter nos offrandes à la pureté même, nous croyons que celles qui ont été dignes de la porter les rendront hosties agréables, et c'est chose très raisonnable qu'ayant été Médiatrice des bienfaits, elle le soit de nos actions de grâces. A ces causes, nous avons déclaré et déclarons que, prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre État, notre couronne et nos sujets...* Que chaque année, *le jour et fête de l'Assomption,* commémoration soit faite de ce vœu à la grand'messe, qu'une procession ait lieu après les vêpres, et que tous les prêtres *admonestent nos peuples d'avoir une dévotion particulière à la Vierge, d'implorer en ce jour sa protection afin que, sous une si puissante patronne, notre royaume soit à couvert de toutes les entreprises de nos ennemis, qu'il jouisse longtemps d'une bonne paix, et que Dieu y soit servi et révéré si saintement que nous et nos sujets puissions arriver heureusement à la dernière fin pour laquelle nous avons tous été créés.*

⁂

La procession prescrite eut lieu le 15 août 1638 à Notre-Dame. Elle fut marquée par un incident à la

fois amusant et pénible; les représentants du Parlement et de la Chambre des Comptes se querellèrent, en pleine église, sur une question de préséance. Grands bourgeois, hommes d'argent en vinrent aux mains; « les deux corps, rapporte Bassompierre, se mirent à se frapper, de sorte qu'il y eut un très grand désordre dans l'église; le gouverneur de Paris tira son épée... » Louis XIII était à Abbeville. La cérémonie fut très simple, et d'une grandeur d'autant plus saisissante; elle fut célébrée à Notre-Dame de la Chapelle, sanctuaire très vénéré; Richelieu en avait réclamé la destruction pour des raisons de convenance militaire; le roi s'y était fermement opposé. Louis XIII s'avança vers l'officiant: « la main gauche posée sur le cœur, la droite élevée à la hauteur du Saint-Sacrement », il voua son royaume à la Vierge.

Dès 1638, se conformant à l'intention formelle du souverain, Philippe de Champaigne peignit cette grande toile que conserve aujourd'hui le musée de Caen et qu'on vit longtemps à Notre-Dame de Paris; Louis XIII est à genoux, en grand costume royal; il a la cape d'hermine et le manteau fleurdelysé; il tend sa couronne vers un Christ descendu de sa croix, la tête morte et renversée; la Vierge est là, près de ce cadavre; elle tourne le visage vers cette couronne offerte à son Fils crucifié; son regard brouillé, sous les paupières gonflées de larmes, est plein de douceur, avec un peu d'étonnement; ses lèvres semblent vouloir sourire; le ciel noir s'est fendu; des anges enfants descendent, ravis, vers ce prince pareil à quelque lent roi mage arrivé trop tard pour la Crèche, mais juste à temps pour le Calvaire; et ce roi-là ne se contente point d'apporter l'or, ou l'encens, ou la myrrhe; il a pris sa couronne, il s'en dépossède, il l'offre à deux mains; celui-là a voulu tout donner...

*
* *

Sous l'Empire, le 15 août fut surtout, par ordre, la fête de l'Empereur, la « Saint-Napoléon »; Louis-Philippe, le 15 août 1838, omit de commémorer le Vœu deux fois centenaire. Mais dès le lendemain de son avènement, le 2 mars 1922, Pie XI expressément confirmait la foi de l'Église en cet ancien Vœu. Ce passé-là, en effet, est toujours présent; la France, sans doute, n'est immortelle qu'autant que le furent la Grèce ou Rome; mais tant qu'elle dure, le Vœu de Louis XIII est sur elle, qui la concerne et qui l'engage, qu'elle soit monarchie comme hier ou république comme aujourd'hui et comme demain. Certes, elle appartient à Dieu comme tout est son bien dans l'univers créé; mais cette appartenance a pris, depuis Louis XIII, un autre aspect, un sens tout neuf. Toutes les créatures sont à Dieu, mais toutes ne veulent pas être à Lui; il leur est donné, dans le mystère de leur liberté, l'effrayant pouvoir d'accueillir ou de refuser cette dépendance essentielle; en la refusant, elles n'y échappent point, car on ne s'évade pas, dit Joseph de Maistre, de cet empire du Seigneur qui ne connaît pas de frontières; mais tout être a été créé libre de consentir et d'aimer, ou de résister et de haïr; tout être, quand même il ne se l'exprime point, opte dans le secret de son cœur. Cette option pour Dieu, pour la cause de Dieu, cet engagement, cette promesse — la Mère du Seigneur étant Médiatrice — c'est cela qu'au nom de la France le roi Louis XIII a consenti, c'est cela qu'il a prononcé.

Promesse qui nous lie, dans la communauté d'âmes que nous sommes; car ce qui fait la France, plus peut-être qu'aucune autre nation, c'est bien moins l'unité de

race ou de langue, bien moins l'exaltation collective d'une volonté de puissance que la profonde adhésion à une certaine idée missionnaire, que le sentiment d'une vocation. La France est « une personne »; voilà déjà longtemps que cette parole a été dite, et par un homme qui, sans doute, se croyait fort peu engagé, fort peu compromis par ce Vœu royal où il ne voyait, je pense, qu'une touchante crédulité; Michelet cependant continuait, sans le savoir, et peut-être en s'imaginant la renier, l'accomplissement de la promesse.

Le Vœu de Louis XIII, cette action de grâces qui s'achève en oblation, c'est la France donnée à Dieu, au Maître de toute justice et de tout amour; c'est le commandement, pour chacun de nous, de faire, comme l'écrivait il y a peu de jours François Mauriac, qu'on puisse toujours, à travers le monde, « dire d'une certaine façon et sur un certain ton : la France »...

Henri Guillemin.

La première procession du vœu de Louis XIII à Notre-Dame de Paris

(15 AOÛT 1638)

Le jour était venu où l'on allait, pour la première fois, célébrer la fête du Vœu royal et lui donner tout l'éclat possible, « en la paroisse même des Rois », en cette cathédrale où la France avait marqué ses glorieuses étapes à travers les siècles.

L'on appréhende de décrire tout le solennel appareil de cet après-midi du 15 août 1638. Il a fort bien dit et compris la règle nécessaire de brièveté en pareil sujet, ce chroniqueur du temps de Charles IX, qui écrivait lors d'une cérémonie analogue à Notre-Dame de Paris (dimanche 7 juin 1573) : « Je crains, amy lecteur, de vous ennuyer, ce qui cause que ne vous ay mis l'ordre entier d'icelle procession, m'asseurant que tel ordre s'est veu tenir de longtemps, mesmement du vostre. »

Passant donc sous silence les autres choses meilleures de cette cérémonie, nous nous arrêterons à un incident, une de ces tragi-comédies à décor liturgique dont le XVII[e] siècle offre trop d'exemples. La nôtre s'intercale, pour la date et le genre, entre la scène qui eut lieu, cinq ans auparavant, à Bordeaux, où l'archevêque de Sourdis fut bâtonné en pleine procession par l'intraitable duc d'Épernon, et les épisodes moins violents que burlesques du *Lutrin*. Les actes en furent assez tumultueux pour que les mémorialistes du temps, notamment le maréchal de Bassompierre, aient cru bon de

les consigner, avec moins de longueur et de pittoresque toutefois que le *Plumitif* de la Chambre des Comptes.

Aux termes de la Déclaration de Saint-Germain, les Cours souveraines et les Corps d'État devaient, toutes affaires cessantes, participer au cortège. Les officiers du Châtelet et les corps de ville acceptèrent docilement de marcher en dernier, escortés des archers urbains et des gens d'armes du Chevalier du guet. Pour messeigneurs de la grande Cour de Parlement et des Aides et messeigneurs de la Chambre des Comptes — la seconde Cour du royaume — l'ordre de marche était plus compliqué. Quand ils devaient cheminer de compagnie en solennelle circonstance, le cérémonial d'usage était que le Parlement prît rang à droite et la Chambre des Comptes à gauche, les deux premiers présidents s'avançant ainsi de front; si un passage étroit obligeait à défiler un à un, alors on se croisait, le premier président du Parlement prenant la tête suivi du premier président de la Chambre, puis alternativement un membre du Parlement et un membre des Comptes.

***

Les questions de préséance et d'étiquette, nul ne l'ignore, provoquaient de fréquents conflits, autant que les abus de juridiction : elles dressaient, notamment les uns contre les autres les officiers des deux premières magistratures. Pour ces hommes d'une époque de fer la robe rouge n'était souvent qu'une cotte d'armes un peu longue, dissimulant bottes et cuirasse : sous le mortier de justice, autant que sous le morion d'acier bouillonnait le même sang chaud, le même goût des risques et du combat. Au moindre choc, leurs hérauts embouchaient la trompette martiale et, pour chanter leurs exploits, aèdes et rimailleurs s'accrochaient au trépied d'Apollon. Un ton de malice, à la manière de Despréaux, sera ici bien assorti à l'aventure : « Dis-moi

nc, ô Muse, comment ces bilieux enfants de Thémis, nt la toge écarlate dénonçait un sang facile à échauf-, choisirent comme champ clos un lieu sacro-saint et combattirent en bas valets et en vulgaire piétaille ur l'honneur, qui de la main gauche, qui de la main oite. »

Le dimanche 15, à quatre heures de relevée, la Cham-e des Comptes entrait au chœur de Notre-Dame de ris, où elle prenait place sur les bancs des chanoines, gauche, tandis que les magistrats du Parlement, en es de soie rouge, tenant à la main leur chaperon à urte cornette bordé d'hermine, s'installaient à droite.

Un observateur aurait surpris, à ce moment, le défi s regards adverses, l'escamotage nerveux des gestes uels, et il aurait compris, aux visages crispés et pres-e grimaçants comme mâchonneurs de pommes aigres, e tous ces chats-fourrés aux barbiches en pointe et x moustaches en croc aiguisaient en dessous leurs ffes.

Le clergé se mettait en bel ordre de procession. Mes-urs du Parlement et de la Chambre se levèrent sur d de guerre.

Le premier président de la Chambre des Comptes, toine II de Nicolay, se préparait à prendre rang à in gauche du premier président du Parlement, lors-e le président à mortier, André Potier, seigneur de vion, l'arrêta d'un geste haut de la main :

— N'avancez pas, lui dit-il, il faut que tous les prési-its du Parlement marchent devant vous.

Le président de Nicolay répondit, lui aussi la main ite :

— Je tiendrai mon rang comme mes prédécesseurs it tenu.

Et il veut descendre de sa stalle. Mais devant lui se sse le personnage le plus considérable de l'assem-e, Nicolas Le Jay, qui a charge de premier président Parlement depuis 1630. Ses portraits nous le mon-

trent avec une face ronde et le double menton d'un bitué de bonne table; à le regarder de plus près, on reconnaît vite pour l'un de ces congestifs qui éclat comme ils digèrent et qui étouffent dans une colère.

Il a saisi au collet le président de Nicolay et lu time à son tour :

— Il faut que vous laissiez passer devant tous présidents à mortier.

Près de là, un noble seigneur, son gant à crispin la garde de l'épée, semblait attendre, guetter cette tercation. Il s'approche.

Mgr Hercule de Rohan, duc de Montbazon, — c'est lui, — va sans doute, d'un mot, avec l'autorité lui confère sa charge de gouverneur et lieutenant-gé ral de Paris et de l'Ile-de-France, rétablir le calme e concorde.

Mais l'honnête gouverneur se fait une singulière i de son devoir d'impartialité.

— Vous ne passerez pas! — dit-il d'une voix rê au président Nicolay. — J'ai commandement du Roi ne vous laisser passer qu'après MM. les présidents Parlement.

Le premier président de la Chambre riposte avec meté :

— Je ne reçois de commandement, pour ce qui garde ma charge, que du Roi et de M. le Chanceli

Le sieur de Montbazon prend à peine le temps d tendre. Il a vu le président Aubery se ranger à m gauche du président parlementaire de Novion. Il court sus, le secoue rudement et crie :

— Vous ne passerez, Monsieur, qu'après MM. présidents du Parlement !

Aubery essaie de se dépêtrer des poignes du gueux gouverneur et du non moins irascible No qui lui prête main-forte. Montbazon, rouge de fur tire l'épée, la brandit et hurle à ses archers :

— Tuez ! tuez ! je vous avoue !

Cette incroyable provocation fait bondir hors des talles le gros de la troupe des Comptes, maîtres, correcteurs, auditeurs. On ne peut mieux comparer, en cet nstant, le chœur de la cathédrale qu'à l'hémicycle du 'alais-Bourbon un jour d'orage démocratique ! Mesieurs des Comptes arrachent à leurs ennemis le prenier président Nicolay et leur collègue Aubery, puis, royant en avoir imposé par cet acte de force, veulent ranchir tous ensemble la porte du chœur.

Six archers piquent vers eux leurs hallebardes et les rrêtent. Plusieurs, cependant, réussissent à se faufiler lans la nef, mêlés à des conseillers du Parlement à qui eur obstination ne plaît guère. Le conseiller-clerc Yvon du Parlement) veut s'emparer de la hallebarde d'un arde; le soldat résiste, Yvon lui applique un soufflet nagistral — le mot s'impose — et saisit l'arme de vive orce. Mais un maître des Comptes, aussi bouillant et ombattif, empoigne la haste à son tour et dit à l'énerumène :

— Monsieur, que pensez-vous faire ? Vous ne songez as où vous êtes et que, s'il vous était arrivé de fraper quelqu'un, vous eussiez été cause de grands maleurs !

Et comme l'un et l'autre redoublaient de muscle sur a hallebarde, le bois s'en rompit net...

Rarement pareil tumulte, si scandaleux désordre vait ému la vieille cathédrale. Les femmes criaient, les nfants pleuraient. C'était un sauve-qui-peut, comme evant une irruption de huguenots. Plusieurs officiers e la Chambre des Comptes — sans doute des vieilrds émotifs et fragiles — s'enfuyaient par la porte itérale nord et se réfugiaient dans le cloître près du uits : il y faisait certainement plus frais.

Les plus jeunes et les plus braves rejoignirent la tête e leur compagnie, qui avait accompli l'exploit d'arrier jusqu'en bas de la nef. Là, près du grand portail, et oujours du côté gauche, ce qui était leur droit, s'é-

taient rangés à la file Nicolay et ses présidents Auber, de Fiecelles, Tambonneau et les autres.

S'ils ont l'illusion d'y rester en paix, elle sera courte. Le défilé rouge des parlementaires s'approche, président en tête, suivi du gouverneur de Paris et environ de ses domestiques et des archers du guet. Le président Le Jay, qui a décidément perdu tout contrôle, fait un signe à son escorte. Elle bouscule avec ensemble la ligne des membres de la Chambre des Comptes dont le groupe reflue vers les bas-côtés.

— Laissez la place ! leur crie Le Jay. Je me mettrai là où il me plaira et sans avoir cure de nulle contestation.

Montbazon, de son côté, commande aux archers :

— Allons, enfants, conduisez seulement le Parlement.

A quoi bon résister ? Messieurs des Comptes du Roi avaient manifestement le dessous. Ils laissent passer la troupe impérieuse et goguenarde des gens de loi, sans pourtant se résigner à subir jusqu'au bout leur arrogance. Plusieurs, sur le parvis, en expriment très vertement leur indignation, et leurs trop justes plaintes jettent de l'eau sur la braise.

Le Jay les avait entendus; il se précipite vers eux.

— J'empêcherai bien, hurle-t-il, que vous alliez à la procession. Vous n'irez point du tout !

— Je vous en donne le démenti le plus méprisant, réplique un officier de la Chambre; nous marcherons suivant les règles de notre droit.

Pris de délire, Le Jay allait transpercer d'une hallebarde l'audacieux protestataire, quand plusieurs maîtres le désarmèrent. Il n'en continua pas moins à faire écho, à sa façon, aux lointains répons liturgiques, les scandant d'une voix éraillée par la fureur.

— Tuez! tuez! — criait-il aux exempts et archers, vous êtes bien avoués !

Un individu, vêtu de gris, parut tout disposé à

béir. Jurant et blasphémant, il menace de son épée le résident Nicolay :

— Si quelqu'un de vous passe, lui dit-il, je le tuerai!

On se débarrasse encore de ce furieux.

Mais le plus forcené, le terrible président écarlate, ociférait toujours : « Tue ! tue ! »

Les cris, les injures, la manœuvre des poings et des ieds continuèrent par la rue Neuve-Notre-Dame jus-u'à la petite église de Sainte-Geneviève-des-Ardents. à, les derniers braves de la Chambre des Comptes élibérèrent : ils avaient tenu jusqu'à l'extrême limite on seulement pour le maintien d'une prérogative, mais our un motif plus noble encore, pour obtempérer, en ons sujets du Roi, aux ordres contenus dans sa Décla-ation du Vœu : pousser plus loin la résistance c'était effusion de sang. Ils décidèrent de quitter la partie. ous les yeux ironiques de leurs ennemis, sous la risée e la valetaille et des archers, ils allèrent droit devant ux jusqu'à leur cour du Palais. Il était environ six eures et demie du soir. Des troubles et de la confu-ion, qui avaient duré deux heures, ces messieurs dres-èrent sur-le-champ un procès-verbal très circonstancié, u'ils destinèrent au Roi, « le lui certifiant véritable et uppliant Sa Majesté de leur rendre justice ».

MAURICE VLOBERG.

LOURDES

M. Francis Jammes, à qui nous avions demandé u
poème inédit, nous a répondu par la lettre suivante :

Hasparren, 29 décembre 1937

Mon Vénéré Père,

J'ai tellement écrit sur la Sainte Vierge en vers et en pro qu'une moniale canadienne dont la thèse a été imprimée par l'É déclare que nul écrivain poète n'a battu mon record.

Je vous conseille donc de puiser ce que bon vous semblera da un livre que vous ne connaissez certainement pas : *La Vierge et Sonnets*, et que vos lecteurs ignorent. Je risque de rabâcher en vo donnant un « inédit ». Cependant que vous trouverez dans le recueil de beaux poèmes. Je vous le fais adresser gracieusement p le *Mercure de France*.

Mes sentiments les plus respectueux.

C'est pourquoi, manquant pour une seule fois à la règ que nous nous étions fixée de ne publier dans ce numé d'hommage que des textes inédits, et tenant à y assoc cependant le grand poète béarnais, nous avons choisi da son ouvrage les très beaux vers qui introduisent au cantiq de Lourdes :

Mes amis, venez entendre
L'histoire pieuse et tendre
Arrivée en mon pays
Où les eaux vives bruissent.
Elles tombent et puis glissent
Le long des champs de maïs
Et sur les prés qu'elles lissent
Comme ceux du paradis
La montagne est suspendue

Au-dessus de l'étendue;
On dirait que dans ses mains
C'est un ange qui la tient
Comme une longue guirlande
Faite de fleurs de lavande,
De rose blanche et de lys.
C'est dans ce pays béni
Où chantent autant de feuilles
Que l'on peut compter de nids,
Si les cœurs qui se recueillent
Sont les nids de l'infini,
C'est dans ma claire Bigorre
Que l'Étoile de l'Aurore
S'est montrée à une enfant.
La Sainte Vierge Marie
Aime les belles prairies
Qui sont au bord des torrents,
Ou bien les rochers penchants
Sur le miroir des eaux vives.
A Bétharram elle vient,
Un laurier dans une main,
Sur l'anfractueuse rive.
A Sarrance, un peu plus loin,
Une source la retient.
Notre-Dame de Fourvières
Est sur la colline altière
Et c'est d'un rocher marin
Que la Dame de la Garde
Commande d'un œil serein
A la tempête hagarde.
Elle vient parmi les fleurs,
Aux vertes feuilles amères
Des écumes éphémères,
Sur la falaise d'Honfleur.
Au penchant d'une vallée
Sa maison s'est envolée
Vous voyez, c'est le rocher
Qu'elle semble rechercher.
N'est-il dit, dans le Cantique,
Que la Colombe mystique
Y vole pour y nicher?
Lourdes a été choisie,

Et sa douce mélodie
Sort encore du rocher.
Ce flot qui coule et roucoule
J'ai appris ce qu'il contient :
Les pleurs âcres d'une foule,
Mais aussi l'unique bien :
Celui que me donna Lourdes
Un jour que, l'âme trop lourde,
Croyant n'espérer plus rien,
J'allai m'y laver les mains
Et que, les sortant soudain,
Je vis dans leur pauvre argile
Briller comme en un écrin
Les perles de l'Évangile.

Francis Jammes.

Notre-Dame de la Salette

(Le récit de l'Apparition, 19 septembre 1846)

Mélanie Calvat et Maximin Giraud, celui-ci berger d'occasion et qui ne connaissait pas la jeune fille l'avant-veille, sont à garder leurs vaches respectives sur une montagne de la commune de la Salette. Mélanie a quinze ans, mais à cause de sa taille et de son aspect chétif, elle n'en paraît que douze. Le garçon en a onze : c'est un enfant étourdi et turbulent. Rien de semblable en Mélanie. Elle, silencieuse, a toujours passé pour maussade. On la surnomme la Muette, la Louve. Elle a raconté qu'elle ne voulait pas jouer avec Maximin, mais que l'espièglerie et le bon cœur du jeune garçon avaient eu raison de son caractère farouche. Parvenus dans le vallon de la Sézia, sous les Baisses, ils mènent boire leurs vaches à une fontaine, puis, à midi, les surveillant de l'œil, ils se rendent eux-mêmes auprès d'une autre fontaine pour y boire, et c'est là qu'ils vont manger leur pain.

C'était un jour très bleu, sans nuages. Mélanie avait arrangé un « paradis » : une longue pierre d'un mètre environ que les bergers avaient posée sur deux autres pierres et que la petite fille s'était amusée à couvrir de fleurs. Après avoir pris leur repas de midi, qui consistait en un morceau de pain, et bu sans doute un peu d'eau à la source, ils s'endormirent. Puis, une heure après environ, Mélanie s'éveilla. Elle s'inquiéta de ses bestiaux. Elle appela son compagnon et ils montèrent au Collet, d'où ils s'assurèrent que leurs bêtes étaient couchées tranquillement à cinquante mètres d'eux. La petite fille laissa son compagnon et redescendit au fond du ravin. On a ainsi tous les détails de leur emploi du temps, car les paysans, même enfants, sont exacts dans leurs descriptions.

Il était donc près de trois heures. Et, tout à coup, Mélanie

aperçoit, du côté de la petite fontaine, quelque chose qui brille intensément, comme un globe de feu. Effrayée, elle crie au garçon : « Oh ! mon Dieu, *Mémin*, viens voir ! Vois-tu cette lumière là-bas ? » Maximin la rejoint promptement et se tiendra à sa gauche. Il voit à son tour l'éclatante lu-mière.

Alors on sait que le globe de feu s'entr'ouvrit pour laissa apparaître de haut en bas une « Belle Dame », un peu plus grande que nature, assise sur le banc de pierre, le « paradis » de Mélanie, et cette Belle Dame, les coudes appuyés sur les genoux, le visage dans les mains, semblait en proie à une peine cruelle. A la vue de cette personne éplorée, Maximin dit à sa compagne : « Garde ton bâton; moi, je garde le mien. Si ÇA nous fait du mal, je lui en donnerai un bon coup. » Puis il se met à penser que *c'est peut-être une mère malheureuse que ses enfants auront battue et qui se sera ensauvée dans la montagne pour y pleurer*. Et Maximin se sent déjà le cœur de la défendre.

Mais voilà que la Belle Dame se lève, se tourne légère-ment vers eux, fait deux ou trois pas de leur côté et, d'une voix très douce, leur dit : « *Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur; je suis ici pour vous conter une grande nouvelle.* » Elle se retourne alors un peu sur sa droite et fait lentemen quelques pas vers le midi. Sans doute est-il bon de rappe-ler au lecteur son discours public en entier. Le voici :

« *Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcé de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pe-sant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que j souffre pour vous autres! Si je veux que mon Fils ne vou abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse; et pour vous autres, vous n'en faites pas cas! Vous aurez bea prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser l peine que j'ai prise pour vous!*

« *Je vous ai donné six jours pour travailler, je me sui réservé le septième, et on ne veut pas me l'accorder. C'es ça qui appesantit tant le bras de mon Fils. Ceux qui con-duisent les charrettes ne savent pas jurer sans mettre l nom de mon Fils au milieu : ce sont les deux choses qu appesantissent tant le bras de mon Fils. Si la récolte s gâte, ce n'est rien qu'à cause de vous autres; je vous l'ai fa voir, l'année dernière, par les pommes de terre, vous n'e*

ivez pas fait cas; c'est, au contraire, quand vous en trouviez le gâtées, vous juriez, vous mettiez le nom de mon Fils. Elles vont continuer à pourrir, et à Noël il n'y en aura plus (1). »

A cet endroit du discours, Mélanie regarde Maximin comme pour lui demander ce que signifient ces mots : « pommes de terre ». Alors, la Belle Dame leur dit : « *Ah! mes enfants, vous ne comprenez pas le français; eh bien! je vais vous le dire autrement.* » Elle reprend donc non pas tout ce qu'Elle vient de dire, mais la dernière phrase, la répétant en patois : « *Si la récolte se gâte,* etc. » La suite de son discours est en ce même patois. Un prêtre, bientôt, en traduira les termes :

« *Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer. Tout ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront; et ce qui viendra tombera en poussière quand vous le sèmerez. Il va venir une grande famine; avant que la famine vienne, les enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les bras des personnes qui les tiendront; les autres feront pénitence par la famine. Les noix deviendront mauvaises et les raisins pourriront.* »

Après ces mots, la Sainte Vierge continue de parler; mais, tout en voyant le mouvement de ses lèvres, Mélanie cesse de l'entendre : Maximin reçoit son « secret ». Bientôt après, c'est le tour de Mélanie de recevoir le sien, et Maximin n'entend plus. Quand la Belle Dame eut révélé en français à la petite bergère ce qu'elle avait à lui dire en particulier, elle continua, toujours en patois, pour les deux enfants :

« *S'ils se convertissent, les pierres et les rochers eux-mêmes se changeront en monceaux de blé, et les pommes de terre se trouveront ensemencées par les terres.* » Puis : « *Faites-vous bien votre prière, mes enfants?* » A quoi ils répondent : « Pas guère, Madame. » Et Elle : « *Ah! mes enfants, il faut bien la faire, soir et matin; quand vous ne pourrez pas mieux faire, dites seulement un* Pater *et un*

(1) Est-il besoin de faire remarquer combien ces étonnantes paroles contiennent de sens symbolique et profond pour qui veut chercher à les entendre? La Sainte Vierge parle à des enfants qui répéteront par cœur son message à des montagnards. Elle se sert d'images qui frapperont ces derniers. Mais quel enseignement spirituel elles renferment! « *Si la récolte se gâte, ce n'est rien qu'à cause de vous autres...* »

Ave Maria; *mais, quand vous aurez le temps et que vou pourrez mieux faire, il faut en dire davantage.*

« Il ne va que quelques femmes un peu âgées à la mess les autres travaillent, tout l'été, le dimanche; et l'hive quand ils ne savent que faire, ils ne vont à la messe qu pour se moquer de la religion; le carême, ils vont à la bou cherie comme des chiens.

« N'avez-vous jamais vu du blé gâté, mes enfants? » – « Oh! non, Madame, nous n'en avons pas vu. » Alors, s'a dressant à Maximin : « *Mais toi, mon enfant, tu dois bie en avoir vu une fois, vers le Coin, avec ton père : « Ven « voir comme mon blé se gâte. » Vous y allâtes tous le deux. Ton père prit deux ou trois épis dans sa main, il froissa, et tout tomba en poussière; puis, quand vous reve niez et n'étiez plus qu'à une demi-heure de Corps, ton pè te donna un morceau de pain en te disant : « Tiens, mo « enfant, mange encore du pain cette année, car je n « sais qui en mangera l'année prochaine si le blé contin « encore comme ça. »* Et Maximin répondit : « C'est bie vrai, Madame, je ne me le rappelais pas tout à l'heure. »

La Sainte Vierge termina son discours par ces paroles pro noncées en français : « *Eh bien! mes enfants, vous le fer passer à tout mon peuple.* »

Ici, Maximin s'écarte et la Belle Dame s'avance lente ment, franchit le lit à sec du petit ruisseau et, sans se re tourner, Elle redit une seconde fois, à haute voix : « *Eh bien! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peu ple* (1). » Puis elle suit un itinéraire en S, en montant ve le plateau, sans toucher la terre de ses pieds; les enfants rejoignent pour assister à son ascension, que l'on a appel l'Assomption : en effet, la Belle Dame s'élèvera devant eu

(1) « Prêtres ou laïques », écrit S. Exc. Mgr Richaud, « ils peuve tous recevoir une mission. Préludant aux impulsions officielles do nées par la Papauté à l'Action catholique, Marie ne craint pas charger d'une véritable ambassade les deux petits bergers qu'E a sous les yeux : « Faites-le passer à tout mon peuple... L'ord intimé ne comporte pas plus de limites que l'apostolat. C'est à l' niversalité des âmes qu'il faut communiquer les lumières et ordres reçus sur la sainte montagne » (*Méditations à l'usage pèlerins de la Salette*, Desclée De Brouwer, édit.).

e visage tourné vers Rome et après avoir jeté un dernier egard sur Mélanie. Elle monta dans les airs, disparut graduellement aux yeux des enfants. Ils ne virent plus sa tête, uis ses épaules, puis son corps. Maximin voulut attraper ne des roses qui bordaient ses souliers blancs, mais elle se ondit dans la lumière.

*
* *

Quand l'Apparition les eut quittés, Mélanie eut ce mot trange auquel on n'a pas accordé une attention bien sé-ieuse : « Ce doit être le bon Dieu de mon père. » On devine ue le bon Dieu de son père, celui qui a place dans sa mai-on de Corps, c'est Jésus-Christ. Que la Belle Dame ait été onfondue un instant avec Jésus-Christ, ai-je remarqué (1), oilà qui fait sourire les pèlerins de la Salette, mais qui cor-espond à une des vues les plus hautes de saint Thomas orsqu'il affirme que Marie est si étroitement associée au Íessie qu'elle ne forme avec son Fils qu'une seule « per-onne mystique ».

Et je ne peux que répéter ce que j'écrivais alors : « Les noindres mots des deux enfants sur la montagne de la alette méritent d'ailleurs une exégèse, car ils sont presque ussi étonnants que l'Apparition et que le Discours de la elle Dame. Ce 19 septembre 1846, l'Esprit-Saint était sur montagne, où il a laissé depuis un sillage de grâce et de iséricorde. Il était dans le ravin de la Sézia, il était dans s yeux et le cœur des enfants, il passait dans leurs oreilles sortait par leur bouche. Comment ne s'aperçoit-on pas ue le récit qu'ils ont fait est tout entier surnaturel ? »

Quand Mélanie sera instruite, qu'elle aura lu des livres de été, qu'elle aura voyagé et enregistré des images, qu'elle ura toutes sortes d'éléments de comparaison pour s'exprier avec abondance, elle écrira :

« La vue de la Très Sainte Vierge était elle-même un Padis accompli. Elle avait en Elle tout ce qui pouvait satisire, car la terre était oubliée.

(1) Préface à *Ce qu'Elle dit sur la montagne*, par Henri Perrin udin, Lyon, imprimeur).

« La Sainte Vierge était entourée de deux lumières. L
première lumière, plus près de la Très Sainte Vierge, arri
vait jusqu'à nous; elle brillait d'un éclat très beau et scin
tillant. La seconde lumière s'étendait un peu plus autou
de la Belle Dame et nous nous trouvions dans celle-là; el
était immobile (c'est-à-dire qu'elle ne scintillait pas), mai
bien plus brillante que notre pauvre soleil de la terre. To
tes ces lumières ne faisaient pas mal aux yeux et ne fati
guaient nullement la vue.

« ... La voix de la Belle Dame était douce, elle enchan
tait, ravissait, faisait du bien au cœur; elle rassasiait, apla
nissait tous les obstacles, calmait, adoucissait... Les yeux d
la Belle Immaculée étaient comme la porte de Dieu d'o
l'on voyait tout ce qui peut enivrer l'âme... La Saint
Vierge pleurait presque tout le temps qu'Elle me parla. Se
larmes coulaient une à une, lentement, jusque vers ses ge
noux, puis, comme des étincelles de lumière, elles disparais
saient... »

Et Maximin, à qui il ne fut pas accordé de discerner l
visage de la Sainte Vierge, nous l'avons dit, exprima e
1871 les mêmes sentiments que sa compagne d'un jour :

« Comment des enfants ignorants, appelés à s'explique
sur des choses si extraordinaires, auraient-ils rencontré un
justesse d'expression que des esprits d'élite ne rencontrer
pas toujours pour peindre des objets vulgaires ? Qu'on n
s'étonne donc pas si nous avons appelé *bonnet*, *couronn*
fichu, *chaînes*, *roses*, *tablier*, *robe*, *bas*, *boucles* et *soulie*
ce qui en avait à peine la forme. Dans ce beau costume,
n'y avait rien de terrestre; les rayons seuls et de nuanc
différentes, s'entrecroisant, produisaient un magnifique en
semble que nous avons amoindri et matérialisé.

« ... C'était une lumière, mais lumière bien différente d
toutes les autres; son éclat, plus resplendissant que
soleil, n'éblouissait pas nos yeux, et nous la regardions san
fatigue. C'était une parole, mais parole bien différente d
toutes les autres; elle allait directement à mon cœur san
passer par mes organes et cependant avec une harmon
que les plus beaux concerts ne sauraient reproduire, qu
dis-je ? avec une saveur que les plus douces liqueurs n
sauraient avoir... »

***

Notre-Dame qui pleure, c'est tout le ciel de miséricorde qui s'incline pour nous avertir du danger que nous courons, et, dans la vision de Mélanie et de Maximin, les larmes et la lumière étaient si mêlées qu'on se demande si elles ne sont pas, quelque part, consubstantiellement unies. Il y a une phrase bien profonde, dans les écrits de la voyante, qui répond à une objection inévitable. On dit que Marie est dans la gloire, qu'elle n'est plus susceptible de souffrir. Et, théologiquement, on a raison. Mais la Belle Dame a dit ceci, que les contemplatifs ne renieront aucunement : « *Depuis le temps que je souffre pour vous autres.* » Et cela s'accompagnait des larmes de la Belle Dame, qui ne cessaient de tomber ; Mélanie les voyait couler, comme sainte Marguerite-Marie voyait les gouttes de sang frais couler du Cœur de Jésus. Or Mélanie explique ainsi la contradiction : « L'Épouse, écrit-elle, qui ne peut pas pleurer dans la maison de son Époux (qui est le Ciel), trouva dans les champs de ses misérables enfants des larmes abondantes. » C'est-à-dire qu'elle semble descendre en fraude sur les hauteurs dénudées de la terre pour y reprendre, afin d'attendrir nos cœurs endurcis, ses yeux humains capables de pleurer des larmes de co-rédemptrice, des larmes surérogatoires, — les larmes d'une Mère trop bonne qui a pitié de nous jusqu'à la suprême faiblesse. Les mystiques ont parlé de la « faiblesse de l'extase ». Il doit y avoir, dans la béatitude, une faiblesse analogue. Mais avec cette extase on sort du ciel sans en sortir. C'est ce que Dieu fait tous les jours. Marie sort elle aussi pour revenir sur la terre. Elle y rencontre son Fils, le Sacré-Cœur. Elle y rencontre son Époux, le Saint-Esprit. Elle y rencontre son Père, Dieu. C'est Dieu le premier qui a toujours eu, qui aura toujours cette faiblesse de l'Extase.

Stanislas Fumet.

La Vierge dans la musique française

Notre-Dame — que la France aime tant, à qui elle a vouée tant de cathédrales, à qui plus tard elle-même s'est vouée. . Sans doute avons-nous à ses pieds, en gerbe adorante et diaprée, déposé quelques purs et nobles poèmes (on en a composé, pour l'âge moderne du moins, deux anthologies : Grolleau, puis, ces jours-ci, Mabille de Poncheville); surtout l'art français l'a chantée en une floraison exquise de reliefs et de statues qui comptent parmi les plus précieux trésors de beauté française et chrétienne (d'abord ces fines et tendres vierges du XIV[e] siècle : existe-t-il au monde rien de plus foncièrement *marial* ?), et notre peinture l'a louée, au cours des siècles, avec une abondance, un amour et un charme presque semblables — jusqu'à cette cadence délicieuse, mais non pas « finale », que forment les prestigieuses *Annonciations* de Maurice Denis.

Notre musique — par accident — ne semble pas avoir dépensé pour Elle, pour la *Pulcherrima mulierum*, pour sa Mère et sa Dame, les mêmes soins filiaux et amoureux.

La musique — cette création tout aérienne, infiniment pure et diaphane — n'est-elle destinée pour voltiger, joyeuse et bourdonnante, vers ses suaves images, pour l'envelopper, encens et myrrhe choisis, de ses impalpables et glissants enchantements, pour lui porter notre prière sur les ailes les plus légères du monde et les plus subtilement colorées, pour chanter la *Panagia* et l'Immaculée ?

Certes, on trouverait en notre musique ancienne plus d'une belle et noble louange virginale. Mais dans cet opulent et divers jardin, merveilleusement épanoui au soleil de France, qu'est notre polyphonie (à textes latins ou français) de la Renaissance, nous ne pouvons cueillir assez de fleurs mariales, nous n'en cueillons pas autant que l'exigerait notre amour de la Mère délicieuse. L'Italie, l'Espagne sur-

ıut nous devancent... Aux âges suivants, au XVIIe et même
ergine *addolorata*, ou enfin des admirables motets de
ouveau chez nous, la cueillette, non pas vaine, est peut-
re diminuée encore... Nous n'avons pas l'équivalent, par
emple, du *Stabat* de Pergolèse ou, pour citer presque au
asard, de cette grande cantate d'Alessandro Scarlatti, *la*
irgine addolorata, ou enfin des admirables motets de
ozart...

Je crois qu'il faut atteindre l'âge moderne et même con-
mporain, non pas pour que l'abondance des gerbes pré-
ntées à Notre-Dame satisfasse enfin ses amis (abondance
écessaire : cette parcimonie nous choquait), mais pour
ı'une négligence, sans doute involontaire, peu à peu se
pare, qu'une musique mariale, qu'un répertoire d'har-
onieuse beauté se forme page par page et qu'on puisse
pérer, dans l'avenir, l'épanouissement de cet hymne aux
ille voix, aux mille styles et aux mille couleurs. *De Maria*
ımquam satis, dit-on. Il n'y aura jamais assez de musi-
ıe à sa louange. Ce renouveau est un honneur pour notre
mps. Il va de pair avec la nouvelle et puissante floraison
la piété mariale (jointe au développement des études
ariologiques). Et il est naturel que ces actions de grâces
usicales fleurissent, après les grandes apparitions, sur
ıe terre que la Vierge semble avoir visitée avec quelque
édilection.

Dans la seconde moitié ou le dernier tiers du XIXe siè-
, le renouveau progressif de la musique d'église et, plus
ıéralement, de la musique religieuse, entraîne — lente-
ent — une remontée de la musique mariale. Je ne suis
s de ceux qui dédaignent *la Vierge* de Massenet (1880) et
lui sais gré d'avoir, sans lésiner, dédié à Notre-Dame
te œuvre aux vastes dimensions, cet oratorio ou cette
égende sacrée ». Massenet est un grand musicien : son
arme, ses dons extraordinaires d'invention mélodique et,
l'oublions pas..., ses trouvailles harmoniques (cela vous
prend ?) ne suffisent pas à lui enlever ce titre... Un cer-
n jansénisme artistique ou un certain snobisme d'austé-
é, qui, sans être mort, est passé de mode, peut bien le

contester : craignons, en ravalant Massenet, de pren
place parmi ceux que Strawinsky appelle si joliment «
pompiers de la vieille avant-garde ». Massenet est « inéga
et je ne prétends pas que *la Vierge* soit un chef-d'œu
absolu. Je consens qu'on l'accuse d'être écrite en « s
de théâtre », ou plutôt, car ce mot désigne plus d'u
variété, dans le style de son théâtre. Mais enfin, sans p
tentions à entrer dans l'église, et surtout à l'heure de l
fice, c'est une œuvre de concert et qui a été en effet cr
aux Concerts historiques de l'Opéra. Non, je ne suis
fâché de cet hommage à Marie... Je ne suis pas fâché n
plus, je suis même enchanté que Massenet, homme
théâtre, lui ait rendu, comme il se devait, hommage
théâtre. Son *Jongleur de Notre-Dame* (1902) est une ch
exquise et qui, loin de pouvoir choquer le dévot de
Vierge, est du ton le plus juste et de la meilleure tradit
française. En dehors de son charme musical, ajoutez
la pièce nous donne une belle leçon de franchise, de s
plicité souriante et d'humilité.

Mais à cette époque la musique d'église, le « mote
pour tout dire, a recommencé de fleurir, assez abond
ment, à la louange de Notre-Dame. Évidemment, et sur
quand on considère le motet proprement dit, à texte la
tout n'est pas du premier rayon... Plaidant pour l'al
dance, j'entends l'abondance dans la qualité (car s'il
gissait de cataloguer simplement tout ce qui a été pu
de musique mariale la liste serait fort longue, trop
gue...). Nous ne voudrions pour Notre-Dame que des
ses exquises, au parfum savoureux, plaisamment et su
lement colorées. Vincent d'Indy a eu des paroles sév
pour ce qu'il nomme « la musique de maître de chapel
On l'entend bien, et nous connaissons des maîtres de
pelle, en nombre assez respectable, qui ne sont pas se
ment d'excellents musiciens, mais des compositeurs o
naux. Pour ma part, j'étendrais d'ailleurs le sens du
employé par Vincent d'Indy, et je lui ferais englober t
cette musique grise, sans trouvailles mélodiques ou
moniques, ennemie du plaisir sonore, semble-t-il (c'
dire de la musique même...), austère sans grandeur,
fois revêche (avec un air de vieille institutrice); quelc
uns, sans doute, pensent que ce ton-là est plus digne
sanctuaire... On oublie, — sans évoquer même Mozar

ach, — le modèle même de la musique liturgique, ce grégo-
en (quand il est bien compris et chanté), rayonnant, ju-
lant et ondoyant, lieu élu « des parfums, des couleurs et
es sons ».

Ce musicien ardent et délicieux, qui a si bien travaillé
our la rénovation de la musique d'église et qui n'a guère
rit que des choses de qualité, mais que son apostolat
ême, son action incessante a empêché d'écrire autant que
otre plaisir et la louange divine l'eussent voulu, Charles
ordes († 1909) n'a pas manqué d'œuvrer pour la Vierge;
eux office à quoi le destinait un talent si fin et si poéti-
ue. On connaît de lui, à cet égard, quatre antiennes, trois
itres motets (*Beata viscera*, *Ave Maria*, *Ave Regina*) et,
ant tout, ce recueil de cantiques, ce *Mariale* où les thè-
es grégoriens de l'office virginal sont employés à vêtir
ibtilement des textes français. On a pu leur reprocher de
'être point cantiques de grand usage et « populaires ».
onsidérons-les donc comme des pages raffinées, simple-
ent..., et réjouissons-nous de cette gerbe choisie. (Bien
ant lui, vers 1860, Saint-Saëns, jeune, avait publié deux
ntiques à la Vierge; beaucoup plus tard, écrivant sous
influence du célèbre *Motu proprio* de Pie X, 1903, un *Ave
aria*.)

A la suite de Bordes, un certain nombre de « musiciens
ligieux » ont conçu le dessein de « réformer le canti-
ie ». Mais il n'était qu'à demi à réformer; la campagne,
rt chaude, a été un peu inconsidérée; quelque snobisme
austérité a joué là son rôle, et souvenez-vous du mot,
us haut cité, de Strawinsky; le regretté chanoine Clément
esse, qui était un musicien de race, a très bien mené la
ntre-attaque et fait voir qu'une partie au moins de ces
ntiques « traditionnels » sont charmants et ne méritent
s le dédain des artistes. Certains compositeurs ont donc
is le parti d'écrire — non sur des textes latins qui con-
ennent mieux à ce langage, mais sur des textes français,
lontiers sucrés — des cantiques dits « grégoriens », libres
« sans mesures », où l'on essaie d'adapter, en en respec-
nt malaisément l'esprit, la grammaire et le style, la

cantilène ancienne. Bien que quelques pièces agréabl (notamment quelques cantiques mariaux) en soient n on ne peut dire que l'ensemble marque un succès. En genre facile, l'originalité, l'invention et la musique m font trop souvent défaut. L'abbé Besse encore et un m cien comme J. Samson l'ont dit avec plus de vigueur q je ne veux faire.

Ce compagnon et ce successeur de Bordes, le maître la *Schola Cantorum* (fondée avec lui), Vincent d'Indy pouvait, dans ses œuvres religieuses, ne nous offrir q ques motets à la Vierge; je puis citer, en particulier, noble *Ave Regina* et, plus ancien (1898), un *Sancta M succurre miseris*. Le sensible, charmant et pittoresque D dat de Séverac (en vérité un peu trop oublié, son origi *Cœur du Moulin* a trop tôt quitté l'affiche du théâtre et devrait, certes, reparaître) appartenait lui aussi, avec qu que indépendance, à la *Schola*; il a écrit, comme d'ailleu Vincent d'Indy, plus de musique profane que de musiq religieuse; mais celle-ci est excellente et nous y cueillero un *Souvenez-vous* français et un *Salve Regina* parfaitem remarquables.

Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est la musiq religieuse, la musique *mariale* écrite par des musici non « spécialisés » (oserai-je dire que les maîtres de c pelle, après tout, c'est leur métier), des musiciens s épithète, et de préférence les plus connus et les plus ori naux de leur temps. La musique de tous les siècles d porter son hommage à Dieu et à notre Mère, et nous rions fâchés que celle d'aujourd'hui, celle que nous mons, oubliât ce joli devoir.

Pour ne pas remonter plus haut et sans revenir à Mas net..., un de ses contemporains, ou de ses aînés, Lalo, n a donné ce plaisir; car l'illustre auteur du *Roi d'Ys* a la des *Litanies à la Vierge* où se ranime une belle tradit que vient de reprendre à son tour un de nos plus aima contemporains.

Mais surtout notre grand Fauré, parmi ses douze mot d'époques diverses, célèbres, sinon assez souvent chant en a voué quatre à la Vierge (*Maria, Mater gratiae; S Regina;* deux *Ave Maria*). Fauré, — à qui nous devons, parenthèse, l'un des plus hauts chefs-d'œuvre de la m que religieuse, et je ne dis pas seulement de notre tem

ette lumineuse *Messe de Requiem* baignée d'espérance chré-
ienne, — Fauré ne cesse jamais d'être Fauré ; leur pure
eauté, leur inspiration et leur style apparentent les mo-
ets à ses prestigieuses mélodies : c'est bien *sa musique*
u'il offre à la Vierge.

Plusieurs musiciens connus ont suivi cet exemple, tels
es deux élèves de Fauré, Roger-Ducasse, dans un très re-
iarquable *Regina caeli*, et Paul Ladmirault, en deux beaux
iotets (*Ave Maria, Tota pulchra es*).

Je regrette que, parmi les oratorios de concert et drames
acrés qui se sont épanouis assez nombreux (ceux de
ierné, par exemple), aucun n'ait pris le chemin, le chemin
iarial, tracé — retracé — par Massenet, si ce n'est l'a-
réable et pieuse *Annonciation* de l'abbé Brun (1924), où se
ente une forme neuve et dont je n'oublie point qu'elle a
té chantée par la célèbre Ninon Vallin.

Mais voici les purs chefs-d'œuvre dont nous sommes fiers
: qui forment véritablement l'hommage de notre temps,
hommage de notre musique à la Vierge.

Debussy, l'honneur de la musique française et sans doute
: plus grand musicien de France et le plus français, ne se
eut compter proprement parmi les musiciens religieux.
outefois, sans parler de *la Damoiselle élue*, cette œuvre de
ı jeunesse et toujours fraîche, les dernières pages du *Mar-
yre de saint Sébastien* (quel que soit le texte fâcheux à
uoi la partition a été malheureusement liée), ces chœurs
rodigieux, d'une noblesse, d'un envol, d'une pureté
iouïs, quel musicien et quel auditeur sensible ne les re-
ardera comme la musique religieuse la plus émouvante et
: plus parfaite qui ait fleuri en notre temps ? La musique
e Debussy, la plus spiritualisée qui soit à mon gré, si
olorée, si parfumée, si *concrète*, d'un tel enchantement
our l'oreille, et en même temps si pure, si diaphane,
omme vide de matière, angélique (l'équilibre thomiste, dit
olontiers Roland-Manuel qui en parle mieux que per-
onne), cette musique sied merveilleusement à la louange
ivine — comme on regrette qu'elle ne s'y soit employée

davantage — et singulièrement à chanter la Vierge. Elle n'l'a fait qu'une fois, mais avec quel succès, dans cette *Ballade* de Villon à Notre-Dame, que tout ami de la musique pense, sait par cœur. Il est impossible de dépasser pareil simplicité unie à tant de subtilité, tant de raffinement duisant tant de fraîcheur ingénue, d'observer un équilibre plus sûr et plus délicat, de mieux louer la Vierge, et comme elle doit être louée, comme nous voulons qu'elle soit louée.

C'est une inspiration, un art de même famille que nous trouvons chez André Caplet, le cher et regretté Caplet. Ma n'appartient-il à la famille spirituelle de Debussy et à plus intime, n'est-il son véritable et parfait héritier, héritier que le maître avouait ? Non point l'un de ces pas cheurs vains, de ces « debussystes » qui, selon la paro même de l'auteur de *Pelléas*, « tuaient » Debussy. Mais authentique artiste qui, tout accordé à l'esprit de Debuss n'en restait pas moins lui-même. On sait que ce grand mu sicien et ce noble chrétien a consacré les dernières anné de sa vie à la musique religieuse. Ses motets d'une infin séduction et d'une égale simplicité, sa messe à trois vo dite « des Petits de Saint-Eustache-la-Forêt », limpide, l mineuse, diaprée, aérienne, exquise, passent légitimemen auprès des artistes avertis, pour la plus belle et pure mu que d'église qui ait éclos depuis le commencement de siècle. Et comme il a chanté la Vierge ! D'abord dans seconde de ces trois pièces en français (*Oraison dominica Salutation angélique, Symbole des Apôtres*), si émouvant si pieuses et d'ailleurs si célèbres (il faut entendre Clai Croiza...). Mais principalement dans cette œuvre aux mensions considérables, dans cette œuvre étonnante, d'u originalité absolue, qui « ne ressemble à rien », *Le Mir de Jésus* (1924). Caplet, avec un rare bonheur, a élu comm texte la suite délicieuse de quinze petits poèmes, eux-mêm si émouvants, raffinés, ornés d'une sorte de préciosité fili (celle qui convient à un trouvère pour célébrer sa Dam par quoi Henri Ghéon chante, de manière si neuve, quinze mystères du Rosaire (Marie étant le *miroir* de la de son Fils : *miroir de joie* pour le premier groupe, p *miroir de peine, miroir de gloire*). Accord charmant l'âme du musicien et de l'âme du poète... L'œuvre écrite pour une voix principale (c'était, à la création, l'a mirable, l'inoubliable Croiza), trois voix féminines anno

nt les mystères et les entourant de leurs vocalises enso-
lées, un orchestre à cordes avec deux harpes séraphiques
s préludes instrumentaux des trois groupes de mystères
nt importants et d'ailleurs des plus remarquables). Ja-
ais science plus achevée, plus rare habileté technique
elle de Caplet, magicien de l'orchestre et des voix, était
comparable), jamais art plus raffiné ne se sont soumis
ec plus de fidélité, d'humilité, sans recherche d'effets
térieurs, à son religieux objet. Cette musique, d'un
arme prestigieux, « dissimule sous l'émotion son ingé-
osité », comme dit très bien André Cœuroy, et il ajoute :
Jamais peut-être on n'avait su ainsi, depuis Mozart, être
la fois si simple et si subtil tout ensemble; ferveur reli-
euse et perfection d'art se soutiennent l'une l'autre jus-
ı'au point d'équilibre qui fait les grandes œuvres. » Mo-
rt... A propos de Caplet, Florent Schmitt avait déjà parlé
un « Bach moderne ».

Ah ! oui, voilà une gerbe de fête pour la Vierge, et nous
ffrons, avec Caplet, d'un cœur filial...

Debussy, Caplet... Leurs pages mariales suffiraient à la
oire de notre temps et à composer l'oraison de notre mu-
que montant vers l'autel de la Vierge.

Mais, je le répète, nous voulons aussi la quantité...

Je crois que nous sommes en chemin et que l'hommage
rmonieux va continuer... Les musiciens les plus origi-
ux et les plus vivants de l'heure présente se mettent à
rire pour l'église ou pour le concert spirituel. Je l'ai trop
uhaité pour ne m'en réjouir extrêmement; j'ai cru trop
rmement que la musique religieuse ne se renouvellerait,
s'épanouirait véritablement, ne serait digne de ce que
ous devons au Maître qu'en lui vouant, comme aux âges
ssés, l'art le plus choisi et le plus authentiquement
contemporain », celui qui répond à notre sensibilité ac-
elle et charme les meilleurs esprits... Sinon ce serait une
adition reniée, un petit scandale...

Dans cette musique nouvelle, la Vierge a sa part, doit
avoir de plus en plus.

Ainsi Francis Poulenc (qui, depuis, vient de nous fai entendre une messe des plus neuves et des plus remarqu bles) a rapporté d'un voyage à Rocamadour, vieux san taire de France, des *Litanies de la Vierge Noire*, qui so une petite merveille. Elles ont été chantées pour la pr mière fois à Paris pendant une messe de l'Union catholiq du théâtre; c'est à cette tribune aussi, chez les Dominicai du faubourg Saint-Honoré, qu'a été donnée en première au dition la messe que je viens de citer. Précédemment, savant et charmant Jacques Larmanjat y avait fait chant par Yvonne Brothier un *Ave Maria* de la plus rare qualit composé spécialement pour les messes de l'Union, et on avait entendu pareillement un autre *Ave Maria*, excellen de Fred Barlow. Les *Litanies* sont écrites pour voix fém nines et orgue (il faut voir quelle jonchée de fleurs harm niques précieuses l'instrument sème sous l'envol de c simples et fines mélodies, de ces arabesques ténues et fo tes, de ces lianes déroulées). Toujours cette émouvante sim plicité, unie à ce raffinement discret, que d'instinct o élue Debussy et Caplet, et si proprement mariale qu'il sem ble qu'on ne puisse chanter d'une autre voix la Mère to exquise. Délicieux musicien de France, oui, l'un des plu français qui existent aujourd'hui, Poulenc lui porte, e notre nom, le pur hommage d'une musique qui nous e chère.

Puisse l'aimable exemple être suivi... Puisse ce jubi marial, ce mémorial de la France vouée à Marie, persuad nos musiciens de jeter à mains pleines leurs plus riches frais pétales sous les pieds immaculés de Notre-Dame.

MAURICE BRILLANT.

LA VIERGE ET L'HOMME

F. MAURIAC. *Refuge des pécheurs.*

J. MALÈGUE. *Marie dans notre vie humaine.*

M. BLONDEL. *Les harmonies mariales.*

J. GUITTON. *La vierge et la vie de la pensée.*

E. BORNE. *Prière à Notre-Dame pour connaître l'amour.*

. MADAULE. *La Vierge et le père de famille.*

P. DE LA TOUR DU PIN. *La Vierge et le poète.*

R. PRIGENT, J.O.C. *La Vierge et les ouvriers.*

Le renouvellement du Vœu de Louis XIII par les pères de famille de France.

Refuge des pécheurs

Lorsqu'un « frère séparé » lit le *Magnificat* et qu'il arrive au verset : « *Et toutes les générations me proclameront bienheureuse* », ne se sent-il pas séparé, en effet, de ces générations dont la jeune fille, bénie entre toutes les femmes, entendait monter la marée ?

Comment un pécheur se passe-t-il de la Vierge ? « Mais justement, disent-ils, elle est l'ouvrage de votre faiblesse. Vous l'avez créée à la mesure de votre lâcheté. Vous avez peu à peu construit ce mythe indispensable. Comme votre mère selon la chair vous quitte bien avant que vous ayez cessé d'avoir besoin de son amour, vous lui substituez celle dont l'Église vous propose la dévotion... »

Il est vrai... Mais ce n'est pas parce que l'objet de la foi correspond à une exigence de notre misère qu'il doit nous devenir suspect. Cette place suréminente de la Vierge, ce n'est pas nous qui la lui donnons, ni même l'Église seule, mais l'Esprit-Saint. Il suffit de méditer chacun des versets qui dans saint Matthieu, saint Luc et saint Jean la concernent.

Cette petite fille de Nazareth se tient au centre d'un tel abîme de grandeur que j'entre dans les sentiments de M. de Saint-Cyran, tout hérétique qu'il soit sur d'autres points, quand il écrit de la Vierge : « Sa grandeur est terrible. Pour la révérer, il ne faut que savoir

qu'elle est le chef de l'Ange; en montant des créatu res à Dieu, au-dessus d'elles toutes, vous trouvez l Vierge; et en descendant de Dieu aux créatures, aprè le Saint-Esprit, vous la rencontrez... »

Cette *grandeur terrible* ajoute du mystère à ce lie particulier qui unit Marie aux pécheurs. Non qu'ell n'appartienne d'abord aux purs, comme on le voit pa le don que fait d'elle le Christ mourant au discipl bien-aimé. Mais enfin, d'un mouvement irrésistible les pécheurs se sont emparés d'elle. Sans doute rai sonnent-ils par analogie : aussi loin qu'un homm avance dans le mal, sa mère lui demeure fidèle; auss bas qu'il descende, elle ne le renie pas. De même, au heures où nous nous dérobons devant la face de Dieu nous osons nous tourner encore vers l'Immaculé comme s'il existait une correspondance, comme s'i s'établissait un équilibre entre cette pureté san ombre et cette souillure. Ce n'est pas un hasard s'i n'est presque aucune des prières à la Vierge qui n puisse être encore récitée sans mensonge par un chré tien coupable.

Alors qu'il ne lui est plus possible de dire le *Pater* dans ces heures atroces où il est résolu à ne pardonne aucune offense, où il ne se lasse pas de succomber à l tentation, où pour rien au monde il ne voudrait êtr délivré du mal, de son mal, même à ces heures-là lui reste de répéter : « Priez pour nous pauvre pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort...

Certains hommes n'ont jamais cessé, dans les pire orages, de réciter avant de s'endormir le *Souvenez vous* : cri jeté dans la tempête, main tendue au-dessu des vagues, dernier signe donné à la miséricorde...

Que la Vierge corresponde à ces sentiments d pécheur, elle en a témoigné dans tous les lieux de l

terre qu'elle a élus. A Lourdes, il existe une grâce particulière : cet étroit espace (qui n'est pas une prairie comme le prétend Barrès) entre la Grotte et le Gave, cet asphalte si dur aux genoux, recueille les intarissables eaux de tendresse et de pardon qui ruissellent invisiblement de la sainte montagne : voilà l'endroit du monde où l'homme le plus orgueilleux, dépouillé de sa fausse grandeur, mêlé au troupeau, ne s'en distingue plus que par le nombre et la malice particulière de ses péchés. Et pourtant il déborde de confiance, comme lorsque, enfant, à un léger mouvement des lèvres de notre mère nous comprenions que son regard allait s'adoucir, ses bras s'ouvrir, que c'était le moment de s'y précipiter.

Ce n'est pas que Marie n'ait en exécration le péché, ni que son exigence à notre égard ne soit celle même du Père : que nous demeurions unis à son Fils comme les pampres au cep; — et son maternel amour pour nous se mesure, si j'ose dire, au resserrement de cette union. Mais sans faiblesse pour nos crimes, la Vierge se dresse, aux heures mauvaises, entre le désespoir et nous. Elle empêche le tremblement de tourner au désespoir. Sa tendresse arrête sur nos lèvres le refus irréparable. Son nom prononcé interrompt le cri qui consent aux ténèbres. C'est par sa grâce que nous avons l'espérance chevillée au cœur, et plus que l'espérance, la certitude que nous ne serons pas voués à la réprobation sans fin. Notre dévotion pour elle s'enracine en nous dans cette part préservée de l'enfance, dans ce qui subsiste en tout homme de son vrai cœur :

Mon vrai cœur, celui qui s'attache
et souffre depuis qu'il est né...
Mon cœur d'enfant, le cœur sans tache
que ma mère m'avait donné...

La Vierge voit dans l'homme vieillissant et souillé, l'écolier avec son chapelet et son brassard qui pour l'amour d'elle renonçait au mal encore inconnu. Quand nous faisons le compte de nos vies, peut-être oublions-nous que les années innocentes influent sur le résultat. La Vierge le sait, qui remonte le cours de ces pauvres vies tourmentées et en retrouve la source toute pure. Elle nous y ramène par la main; elle nous dit : « penche-toi... » et nous voyons le reflet de son visage bien-aimé à côté du nôtre, et nous comprenons que pour elle, nous avons toujours été cet enfant.

François Mauriac.

Marie dans notre vie humaine

« Mater admirabilis »

I

Nous autres, catholiques, une grande chance nous est accordée entre toutes nos chances : nous ne pouvons lever nos cœurs en haut, les maintenir au Seigneur, qu'ils n'y trouvent l'accueil d'une présence étrange : deux yeux maternels rencontrent les nôtres au fond de l'Infini et tout près de nous à la fois, l'Éternité prend lentement visage et nous regarde en souriant.

Nous le savons bien et même mieux que tous les autres, nous à qui Marie se laisse connaître et aimer : une distance à jamais infranchissable sépare de toute créature l'Esprit qui peut dire : « Je suis Celui qui suis. » Et cependant vus par nous, par nos yeux de chrétiens contemplateurs enfoncés dans les réalités célestes, le cœur de Jésus, le cœur de Marie nous semblent aussi intimement, aussi familialement unis que pouvaient l'être sur terre cette Mère et ce Fils aux temps qui précédèrent Bethléem. Ou, si l'on veut, qu'ils le furent encore en cette rencontre de regards dont l'un descendait de la Croix tandis que l'autre y montait.

La bonté de Jésus a désiré de se pencher sur nous précisément de cette manière-là, et nous n'y pouvons rien qu'admirer et remercier. Jésus l'a souhaité afin que l'effort de la vie en Dieu nous fût doux, délicat, facile,

aidé et comme riant. Afin que nous y fussions supportés par une intervention que nous connaissions déjà d'expérience, dont nous savions le nom humain, qui fût comme dans le prolongement éternel des plus pures vertus de la terre. Afin que même dans l'amour de Dieu nous retrouvions, douce surprise, quelque amour de chez nous.

C'est là notre chance. On n'est pas pleinement dans l'adoration catholique ni dans l'immense tradition des saints si l'on n'y rencontre, liées, cette apothéose de l'amour maternel et la confiance candide de l'enfance. On ne monte pas au ciel sans ce pont entre le ciel et la terre.

Certaines âmes, victimes d'une sorte de dureté dans la prière, sont peut-être longues à comprendre cette douce loi de la vie spirituelle. Mais d'autres s'avancent tout droit sur ce chemin, en cette confiance paisible et pathétique avec laquelle un petit enfant vous laisse prendre sa main.

II

Il est devenu presque banal de constater que les âmes désireuses de diriger vers Marie leur contemplation et les recherches de leur piété se trouvent devant un grand vide textuel.

Pour tous les saints contemporains et aussi beaucoup d'autres, nous sommes, grâce à Dieu, comblés d'analyses intérieures autant que de renseignements historiques sur le détail de leur âme et le déroulement de leur vie. Nous nous promenons comme à notre gré dans ces cœurs aux puretés fermées; nous avons leurs confidences, et leurs livres, et leurs lettres, et les récits de ceux qui les ont connus. Nous suivons parfois minutieusement les rencontres entre Dieu et ses serviteurs héroïques. La dépossession de la mort nous ouvre enfin ces jardins cloîtrés.

Mais c'est l'inverse pour la Sainte suprême. Quelques xtes capitaux, qui vont se raréfiant à mesure qu'on ance, construisent une sorte de gué sur ces profon- urs. Les récits cristallins de l'Annonciation, de la Vi- :ation, de la Nativité et des premiers jours de l'en- nce, le tragique caché d'une prémonition de peu de inutes, et puis trente ans dont rien ou presque ne perce ›mbre, rien qu'une petite histoire d'enfant perdu. ıis, sur ce qu'on ne peut guère appeler la vie publique Marie, trois ou quatre textes monochromes, mais de ıelle couleur ! et deux phrases enfin qui s'y joignent Calvaire. En dernier lieu, le petit mot qui, dans les *:tes,* se cache plutôt qu'il ne se montre, quelque chose mme une mince attestation de présence, une garantie témoignage, une sorte de post-scriptum humain ant le silence définitif. Et c'est tout. Quelle étrange sette! Celle de qui relèvent ces miettes d'histoire était cependant pour parler devant les historiens. Il faut ›nc nous dire que ce grand vide, cet effacement silen- :ux fut voulu par son humilité.

Mais ce silence lui-même est une leçon. Une vue plus taillée et comme directe de Marie, pareille à celle que ›us recueillons ailleurs des hagiographies bien faites, e nous est impossible sur terre. L'absolue perfection cette sainte échappe aux moyens d'exploration tels ı'ils nous sont alloués ici-bas. Devant les profondeurs irituelles de Marie, le respect voile vraisemblablement ; anges, et Dieu se réserve l'âme de la Reine des ıints.

Ces minces données se révèlent toutefois suffisantes ›ur nos besoins spirituels. Dans la continuité des mps chrétiens, la Sainte Église a suffisamment éclairé ır incognito. Une irrésistible attraction de la con- ience chrétienne, de tendres piétés contemplatrices, s méditations continues, fécondes, appuyées d'une erveilleuse intimité avec les saints : tel est ce qu'on :ut appeler le côté psychologique de cette exploration.

Une inspiration divine non moins continue, une per-
tuelle assistance de l'Esprit, tel est son côté théolo-
que : magnifique étoffe d'un envers, d'un endroit éga-
ment somptueux.

III

Les anciens commentateurs, les vieux écrivains s-
rituels qui ont fait de la sainteté de Marie leur étu-
incessante, il semble qu'ils l'aient entrevue au cen-
d'une gloire secrète sans doute, mais immense dès
premières années, comme achevée presque à sa n-
sance. Présentée au Temple, cachée en cette encei-
parmi les enfants qui s'y trouvaient admis, méditant
Écritures comme elle seule le pouvait dans le secret
l'assistance divine et de son cœur, mystérieusement
formée des perspectives célestes et des profondeurs
la future Incarnation, à la fois perdue en son amour
Dieu et souverainement éclairée par lui, elle n'ignor-
disent-ils, rien que son rôle à elle, dans la vaste fres-
du salut du monde.

Cette méthode de reconstruction contemplative fa-
lière aux anciens commentateurs repose principalem-
sur des convenances d'admiration et de grandeur.
se refuse au silence. Elle est comme tous les amou-
elle ne consent point d'ignorer. Elle exprime avec
sorte de naïveté l'effet que produit sur une pensée c-
tienne l'immense et spéciale sainteté de Marie.

Mais notre piété contemporaine à couleur histori-
préfère peut-être à cette méthode une autre, plus
des textes, plus près sans doute aussi des anal-
psychologiques par lesquelles nous avons coutume d-
procher ce que nous pouvons ici-bas discerner d-
sainteté.

Là comme ailleurs, cet admirable instrument
n'est pas seulement contemporain) : la modeste, la
nutieuse, la prudente et positive étude des textes et

âmes, voici qu'elle décrit, qu'elle éclaire, qu'elle explique presque, à sa manière, ces très hautes créations de Dieu, par cela même que tout en les décrivant fidèlement elle sait bien qu'elle ne les explique pas. Une méthode n'est pas moins efficace par le sentiment de ses limites, par ses silences forcés, par son humble, attentive et précise ignorance.

Toutes ces clartés ultérieures allumées et alimentées pendant toute l'histoire de l'Église, le long de cette magnifique suite de saints, nous sommes légitimement sollicités de les retourner sur le mystère de Marie leur Reine, et de l'en éclairer. Dans la mesure où il nous est donné de l'apercevoir ici-bas, c'est certainement par les saints que nous l'apercevons, parce qu'ils avaient au préalable façonné leur âme sur la sienne.

IV

Or, il faut cependant, dès les premiers pas, dépasser le psychologique : unique sur terre, cette Sainte des Saintes est sans péché.

L'Immaculée Conception sépare à jamais Marie, même des plus hautes âmes terrestres. Cachée sous la banalité humble de la vie commune : des besognes, des vêtements et du logis, circulait dans le terre-à-terre quotidien une sainte du type édénique. Marie existe essentiellement pour Dieu, pour fournir à ce grand amant des âmes, à ce créateur de saintetés, un mode particulier et privilégié d'adoration réceptrice. Dieu vu par nous est peut-être essentiellement une expansion de bonté. En face de cette expansion et préparée pour la recevoir, Marie fut le *vas insignae devotionis*. C'est à peu près tout ce que nous pouvons dire de cette immensité.

Et cependant, cette face à jamais tournée vers Dieu et inexplorable, ce côté où rien n'est pour nous, pour no-

tre investigation, pour notre modèle, voici qu'il nous es
le motif d'une reconnaissance toute spéciale envers no
tre Mère.

Grâce à ce prodigieux bienfait, nous ne sommes pa
entièrement privés de ce spectacle de gloire qu'eussen
pu nous donner les saints édéniques si la faute initia
n'y avait coupé court. Les intentions de Dieu su
l'homme ne sont point définitivement bafouées pa
l'homme. Créature ultérieure et née aux temps déchu
Marie reste néanmoins le recommencement isolé du de
sein de l'Éden. Désormais réservée à une personnali
unique, la mère de son Fils incarné, l'Immunité initia
n'est plus prodiguement éparpillée dans le droit com
mun d'une espèce humaine qui n'en a point voulu. Ma
à travers les vapeurs de la faute, persiste pour nous un
certaine entrevision du moment créateur, l'éclat ca
dide des premières joies, quelque rayon resté viva
d'un astre mort.

Ainsi, nous sommes moins séparés de cette riches
qui n'est plus nôtre. Rejetés à l'extérieur de ces haut
murailles, nous pouvons contempler du dehors cet
grande seigneurie spirituelle, plongés en une gratitu
humble, une sorte de poésie de l'impossible.

Mais les circonstances où nous voyons maintena
Marie sont bien différentes de ce qu'elles eussent p
être à l'origine pour des saints immaculés : ce sont d
sormais des circonstances de Rédemption.

L'absence de douleur, l'exemption de la mort, u
ascension vers Dieu aidée par les complicités de la n
ture et se présentant comme l'achèvement spontané d
concordances de la vie; l'exercice d'une activité d'ha
monie et de joie pareille à quelque splendeur sporti
de l'âme, il nous faut renoncer à ce tableau deve
utopique. Mais, du même coup, nous sentons que no
ne devons peut-être pas chercher là, en cet état de chos
après lequel courent nos suppositions et nos images,
véritable essence du Paradis perdu et le cœur inretro

vable d'un saint édénique. Sa substance dernière, telle que nous l'apercevons en une Marie qui a tant souffert, était que l'autonomie humaine pût docilement refléter a suprême perfection sans qu'aucun refus montât de sa nature, sans résistance interne de ses poussées propres. Il fallait qu'elle s'offrît en une offrande toujours égale à la douce exigence, dans la soumission intégrale, méticuleuse et comme liquide de l'absolu amour.

C'est aussi par ce côté-là que, cette fois, les saints s'en approchent, qu'ils peuvent, d'un certain gauche rythme inférieur et touchant, imiter de souverains battements d'ailes. Nous pourrons désormais, selon notre désir, commencer de comprendre Marie par les saints et comparer à chaque instant les différences et les similitudes.

V

C'est à Nazareth que nous faisons vraiment connaissance avec Marie. C'est d'abord cette première rencontre qu'il convient d'approfondir.

Le rachat éternel est d'une structure telle qu'outre 'inconcevable bonté du Rédempteur, il a dû relever d'une liberté humaine capable d'y consentir. Il est une collaboration du sauvé et du Sauveur.

L'événement capital de l'histoire, ce drame de l'Incarnation rédemptrice, eût-il été possible sans le consentement de celle qui n'est pour tout regard au monde qu'une petite fille de quinze ans ? Question vaine. Nous n'avons pas à tenter d'incursion dans l'immensité des possibles divins. En fait, Jésus nous est donné par Marie. L'Incarnation a dépendu, à un moment daté du temps, d'une volonté humaine de perfection et d'une discrétion de la Toute-Puissance.

Dieu, en effet, n'impose pas son amour. L'amour est libre; l'amour est autonome; l'amour est une ascension spontanée des cœurs. Notre cœur n'est pas serf quand

il est soumis. La Rédemption commence à Nazareth pa
un acte de libre et total amour, d'une telle force qu'i
emporte avec lui le rachat de l'homme.

Nul doute que cet amour n'ait dû être conquis lu
aussi, dans l'enfance de cette sainteté, aux moments où
le vœu se présenta à l'âme de la Vierge. Cette vast
capacité d'aimer Dieu, si le *Fiat* la remplit tout entiè
lors de l'Annonciation, nul doute que Marie n'ait e
auparavant la tâche d'apprendre à la remplir.

Les saints de la terre, si grands qu'ils soient, ceu
mêmes dont l'héroïsme nous stupéfie ont d'abord à con
quérir cette possibilité de leur totale offrande. Jusqu'à
ce que cette tâche soit achevée, ce qu'elle n'est san
doute qu'à la mort, le don absolu ne fait véritablemen
que luire et sourire et attendre dans le pur jardin d
leurs désirs. Il n'est qu'une limite, qu'un projet loin
tain, terrible et radieux. Proféré par d'autres que Marie
cet acte de radical abandon cache inévitablement en lu
quelque résidu d'impuissance, quelque minuscule rest
de biologie terrestre et peut-être même je ne sais que
risque de verbalisme et d'illusion. Quelque élément ré
fractaire, toujours attaqué, toujours renaissant, se dis
simule ainsi dans les soubassements de leur offre héroï
que. Les saints le savent bien, et qui le sait mieu
qu'eux ? Qui les délivrera, disent-ils, de ce corps d
mort ? Une partie de leur grandeur, c'est la simplicit
qui les fait s'accepter tels qu'ils sont.

Le *Fiat* est peut-être la seule offrande réellement e
immédiatement intégrale qu'il y ait jamais eu sur cett
terre. Sous la couverture d'abstractions logiques don
il revêtait ce qu'il appelait « l'acte purement moral »
Kant a eu le sentiment de cette impossibilité terrestre

Ne craignons pas d'étendre nos analyses à ce
royaumes qui dépassent l'actuelle humanité, l'humanit
englobée dans la terre. D'ailleurs, nous y sommes bie
forcés dès que nous entreprenons de parler de Marie.

Et maintenant, dans nos efforts pour contempler l

:tail de son âme et la totalité de son amour, nous ne
›yons plus que ce que nous laissent apercevoir les si-
ilitudes avec les saints. Il en est ainsi, en particulier,
rs de ces moments qui précèdent ou suivent la Nati-
té, ces jours posés en couronne autour d'elle sous des
eux d'hiver pleins d'hosannahs, et dans les circons-
nces mêmes où les textes nous la montrent en une
oximité descriptive que nous ne retrouverons plus.

Ce que permettent d'apercevoir ces similitudes avec
s saints, c'est d'abord l'obscurité où se laisse con-
iire cet amour. « Si vous voulez que je sois dans les
nèbres, soyez béni ; si vous voulez que je sois dans
lumière, soyez aussi béni. » Qu'ils sont nombreux les
ots de l'*Imitation* qui semblent une dictée de Marie !
ù est-elle menée ? vers quel extraordinaire et dange-
ux destin ? Nul indice ne nous éclaire, et nous ne sa-
ons que son acceptation. En cette plongée vers l'in-
onnu, pas la moindre trace en elle d'une recherche
ielconque, encore moins d'une inquiétude. Pure et
anquille enfant, reine des attentes dociles, « servante
ı Seigneur », tout son cœur lui est jeté en holocauste,
omme un vêtement étendu sous ses pas.

C'est ensuite, commencée dès le *Magnificat,* cette
ie sacrée qui marque les premiers moments de la prise
: Dieu, la loi des printemps spirituels, les paradis in-
rieurs, mais à des hauteurs dont il n'est pas d'autre
emple sur terre, en une humilité capable de supporter
ns fléchir la maternité de Dieu.

Cependant cette adoration n'est pas naïve, ni irréflé-
ie et comme juvénile, marquée de cette légèreté qui
che trop souvent au creux des enthousiasmes. Elle naît
une claire volonté décidée, d'un profond amour calme
candide qui dépasse l'extase et s'intègre en une an-
lique possession de soi. Pas de sentiments gonflés ni
ême exaltés, pas d'héroïsmes tendus, même s'ils sont
ais, dans celle qui n'est pour tout le monde qu'une
ıne mère absorbée en son petit enfant.

Comme elle avait traversé l'étonnement de Josepl les compliments de la Visitation, ainsi accepte-t-elle moments moins paisibles, les inquiétantes heures commençaient dès ces temps de se montrer tout le lo de sa route : la détresse de Bethléem, les menaces l'enfant, l'évasion en Égypte et la fuite par les ca vanes...

Et comme elle était sensible, délicate, ouverte à to tes les tendresses bénies, perméable à tous les sen ments qui composeraient pour d'autres l'angoisse h maine, elle sentit en pleine chair le coup de couteau Siméon. Ainsi put-elle expérimenter cet état étrange un cœur exproprié pour Dieu, un cœur où rien n'est elle, dont il semble qu'elle soit docilement désintére sée, ce cœur reste cependant ouvert aux tortures terre tres. Il peut palpiter et saigner comme les autres cœu Les saints sont des âmes tendres... Tous les coups menacent l'enfant transpercent sa mère sans résistan juste une subite ouverture des lèvres, un petit arrêt souffle, un peu de pâleur sur ce très pur et lumine visage.

Nous vous quittons là, pour le moment, ô jeune M de seize ans, sainte et douce mère-enfant, poésie, dél de la terre, nous nous écartons en silence pour vo regarder vieillir...

VI

Car vous vieillissiez, selon la règle humaine, pend les trente ans que dura votre existence dans ce terre village, votre maternité obscure, votre veuvage i perçu. Cependant, cet apprenti menuisier grandis sous votre regard avant que, toutes ses commandes e cutées et tous ses comptes en ordre, il pliât pour jam son tablier de cuir sur ce coin d'établi qui sentait copeaux et la colle forte.

Étiez-vous prévenue de ce moment-là ? est-ce q

vous l'avait dit, au cours de ces entretiens dont nous ne pouvons rien soupçonner au monde, pendant ces années où il vous était soumis ? Ou bien offrîtes-vous votre ignorance, comme au jour où Il se fit chercher à Jérusalem ? A quelle étape étiez-vous de votre richesse spirituelle ? A quel approfondissement de votre vie intérieure et de vos détachements obéissants ? Quoi que nous fassions, ô Mère, c'est surtout sous cette forme d'humble silence que nous apparaissent les enfoncements de votre sainteté.

De cet océan de nuages qui cachent vos chemins, seules émergent quatre cimes. Quatre textes durs, coupants, glacés, vous refoulant dans votre obscurité, comme s'Il eût craint de vous voir sortir de votre situation de servante, de votre rôle d'auxiliaire silencieuse et ininformée (Ses parents ne comprirent pas). Ou bien éconduisant votre sollicitude (Pourquoi me cherchiez-vous ?). Ou repoussant votre collaboration (Femme, qu'y a-t-il de commun... ?), et presque votre maternité (Qui est ma mère ?).

Vous-même, vous les avez tirés de leur ombre, ces terribles textes célèbres, puisque tous les éléments de Sa biographie et de la vôtre, tous les récits qui seront plus tard l'Évangile ont bien dû commencer d'être rassemblés sous vos yeux en un petit tas fidèle. Tout ce que nous savons sur vous pendant ces trente ans de vie cachée tient en ces étranges mots, d'une pierreuse dureté inintelligible. De ce néant d'histoire, c'est cela, uniquement cela que vous nous laissez récupérer.

Oui, nous le savons bien : de ces grands textes tragiques on émousse le coupant et la pénétration filante. On met en avant leur stylistique orientale, leur rigueur qui n'est qu'apparente et leur bonté essentielle. Assurément, venant du Christ, ils sont essentiellement bons. Mais cette distinction de l'essentiel et de l'apparent, c'est celle même de toute épreuve. Et c'est donc leur valeur de très dure épreuve que Marie a voulu placer

là, au premier plan de nos vues sur son horizon infini et comme à la fenêtre de sa sainte et douloureuse vie.

De cette chère confidence intentionnelle, nous sommes ainsi conviés à méditer particulièrement le sens, ce que nous ne pouvons qu'à la lumière reflétée par les saints. C'est par ces paroles mêmes qu'ils furent avertis. L'amour du saint pour Dieu est un détachement radical de toute contrepartie personnelle et de tout paiement sentimental; il est une coulée à sens unique, un sacrifice sans réciprocité, une offrande sans retour. Dans l'immensité sans rive de la grandeur divine, il est une perte docile.

Cette grande leçon, la plus impressionnante peut-être de toutes celles qui montent des hagiographies, elle prend clairement naissance en ces pages évangéliques. Cette parole de l'*Imitation* : « Qui n'est pas prêt à tout souffrir et à s'abandonner entièrement à la volonté de Celui qu'il aime ne sait pas ce que c'est que d'aimer », le saint anonyme a dû l'écrire là aussi en un agenouillement devant Marie, sous la douce dictée de ses lèvres. Elle nous vient donc par Marie, à travers les confidences de son cœur et de son exemple. Non que Marie, Reine des saints, ait eu le besoin de la recevoir pour elle-même, mais parce que Marie notre Mère avait le désir de nous la donner.

Pour comprendre le véritable bienfait de ces coups de bâton sur notre âme de chrétiens ordinaires, d'hommes d'œuvres de type courant, qu'atteint une ingratitude, il suffit d'observer en chacun de nous l'irrésistible réaction de la première seconde, la déception, l'étonnement, l'amertume, le soupçon d'injustice, le pincement intérieur, le sentiment d'être au total supérieur au traitement subi, et même cette tentation d'une offrande au Seigneur sarcastique et détachée. Et peut-être, en même temps, un découragement affaissé, vaguement ironique, un air de se laver les mains, de se désintéresser de qui ne veut pas de nous... Que de timbres ré-

rélateurs sur le médiocre registre de notre âme lors de cette précieuse première seconde, de cette fenêtre sans rideau ouverte sur une conscience nue avant notre reprise en mains par l'effort spirituel !

L'apparente faillite de leur œuvre qu'un moment ou l'autre connurent presque tous les saints, à combien d'œuvres et de cœurs plus modestes ne fut-elle pas, sur leur exemple, imposée! Que de fondateurs expulsés de leur propre fondation! Que de Curés d'Ars débarqués de leur petite Providence! Combien apprirent là le détachement personnel d'avec la réussite non de l'ouvrage, mais de l'ouvrier, non du bienfait, mais du bienfaiteur! L'absence du désir que le succès vînt d'eux, précisément d'eux, de leurs efforts, de leurs méthodes, de leurs joies et souvent même de leurs holocaustes ! Combien eurent à se retirer de leur œuvre, portant sur leurs mains leur précieux échec, leur affront humblement accepté! Combien ont dû dire : « Qu'importe qui fait le bien, pourvu que le bien se fasse ? » L'insuccès de nos forces personnelles est précieusement thésaurisé par Celui qui seul a pouvoir de fixer le jour et la forme !

A des âmes ainsi disciplinées, ainsi rabotées par l'abnégation, le dépouillement et la pureté de l'offrande, Dieu peut tout demander comme il demanda tout à Marie. Pour l'énormité du Calvaire, elle était prête, comme elle le fut toujours. C'est cette leçon qui monte, solitaire, dans l'impressionnant silence de ces trente ans.

VII

Et maintenant, ô Mère, c'est au Calvaire que vous nous donnez rendez-vous, haut gibet éclairé dès le temps de la Nativité par ces flammèches de sombre lumière qui luisaient derrière lui au bas du ciel des hosannahs.

Nous sommes enfin devant le véritable, l'atroce *Fin* que l'autre recélait dans ses flancs.

Marie semble presque au bout de sa route terrestre. Quarante-cinq ans de préparation, tant de conquêtes intérieures et d'approfondissements de sainteté, ce n'est pas trop pour gravir cette suprême cime... Laissons notre cœur explorer ce rôle de Marie corédemptrice dans le sacrifice du Rédempteur.

Nous étions conviés par Dieu à lui offrir une nature intacte, une âme sans blessure. Il n'y en a plus. L'Éden est fini. Tous ces jours de l'innocence édénique, nous ne les comprenons plus. Nous sommes même incapables de dire quelle fut au juste la matière de l'épreuve. L'aveuglement et la culpabilité nous oppriment ensemble.

Cette offrande de notre âme ne laisse pas néanmoins d'être le but de nos destinées. Mais elle doit nécessairement comporter désormais, si elle nous est encore accordée, une compensation des vieilles fautes, une couleur de rédemption. Or de nous-mêmes nous ne le pouvons plus. Nous sommes emprisonnés en une culpabilité dont nous n'avons pas tout seuls les moyens de sortir.

Par une condescendance prodigieuse, nous étions admis à une communion dont Dieu seul possède la possibilité véritable, car, en soi, ce qui est seul digne de s'épancher en Dieu, c'est Dieu, et la Trinité est cela même. Une *restitutio in integrum* de nos possibilités d'union céleste, une réparation de notre substance morale, elle ne peut être l'œuvre que de Dieu, et cette fois c'est le Calvaire qui est cela même. Si nous avions pu impossible la pensée d'offrir de notre chef une expiation de notre vie polluée, nous n'y serions plus admis.

Car Dieu ne se diminue pas, du fait qu'Il nous aime et Il reste le Saint des saints.

Nous ne pouvons rentrer en Dieu que portés par Lui, conduits par Lui, repris par Lui à la terre, replacés face au salut en une grande ligne droite, rendus de nouveau

capables du bonheur éternel, rétablis libres artisans de notre destin. C'est presque refaire une création.

Toutes ces choses sont assez simples dès qu'on a compris de qui on parle et quelle distance nous sépare de Son Infinitude. Refaire une création de l'homme? Ce ne serait, de la part de Dieu, que simplicité, que facilité suprêmes.

Et cependant, en cette reconstitution de nos âmes à laquelle Jésus au Calvaire voulut donner la forme de son propre sacrifice, quelque chose déborde cette simplicité d'un terrible dépassement, hors de toute imagination humaine. C'est un sacrifice aux dimensions éperdues, impliquant une abnégation d'une prodigalité tragique, une souveraine annexion des régions excessives de la générosité et de la vie, joignant à sa grandeur un mépris des limites, une effrayante outrance, une « folie », pour répéter ce mot qui brûle les lèvres, que nul, bien entendu, n'eût jamais osé, sans l'intrépidité apostolique qui le jeta dans le vocabulaire chrétien.

Seigneur, la sagesse était de ne pas donner « tout » quand une partie suffisait. On n'immole pas le « tout » d'une vie terrestre. On reste sur le versant raisonnable du bienfait. On n'impose ce prodigieux volume de renoncement ni à sa mère ni à l'immense cortège de saints que votre amour va entraîner à votre suite à Vous et aussi à la sienne, sur la trace sanglante de vos deux pas mêlés. En cet illimité du sacrifice, en cette dédaigneuse démesure, vous laissez voir, comme tout à l'heure, quelque chose de votre Infinitude, et Dieu perce terriblement sous la torture de l'homme.

Marie est là, entre les croix du monticule, assistante, corédemptrice, immaculée, seul être humain que son essence spirituelle ne rende pas impropre à cette collaboration pour le rachat humain. Elle est là, dans son effacement habituel, si inaperçue des assistants, si perdue en ses voiles et en son silence, que trois Évangélistes ne la voient pas, ou bien ne s'en souviennent plus.

Nous ne saurions pas, sans le quatrième, celui qui serr fait son Fils. Elle est là, devant la grande Croix gross sière, sous les gouttes rouges, sous les pieds bomb et tordus, dans cet inintelligible désastre où dispa pour tous, sauf elle, l'espérance de la résurrection sans doute un grand morceau de toutes les autres espé rances.

Nous connaissons certainement bien des mères qu eussent préféré le renversement des rôles et choisi d souffrir à la place d'un fils. La torture directe leur eû été moins dure que le tourment connexe, cette pénétra tion du poignard en biais dans une âme témoin, cett répercussion des souffrances contagieuse et amplifica trice.

Marie subit au pied de la Croix ce martyre associé Elle le subit dans sa plénitude, sans les habituelles atté nuations humaines : l'évasion dans l'évanouissement les temps morts de l'inconscience et la chute sur le so Les douces héroïcités d'une âme de cette trempe ex traient intégralement d'une situation donnée tous se éléments de mérite et de douleur.

Ces étonnants états de l'âme forment comme un substance sentimentale double, aux deux parties dis tinctes et conjointes à la fois en une sorte d'espace in térieur : une torture traversée d'espérance, mais don l'espérance n'émousse pas le fil. Cette énormité de souf france que Dieu demandait d'elle, Marie savait bie qu'elle passerait. Épreuve transitoire, elle s'anéantira en une radieuse remise en ordre, dans l'immense hym qui suit la mort. Elle gardait cependant le tranchant le broiement, l'aspect de martyre que prend l'extrêm offrande, ce prix dont il faut payer son utilité. Et ains tout en le subissant, elle dominait son destin terrestr de toute la puissance de sa sainteté.

IX

Quelle résonance a pu prendre en son cœur le terrifiant *Lamma Sabachtani?* Déréliction, atroce désert, solitude sur une terre gelée, rejet de Dieu, toute cette nuit morale que Dieu accumula sur son Christ, tout cet océan d'amertume, quelles vagues en déferlèrent sur Marie? Copies de ce pur et doux modèle, plus tard, de telles épreuves s'entasseront sur les saints. Aucun d'eux qui n'ait à en sentir la crucifiante purification. D'une part, sans doute, pour mieux savoir ce que peut être un monde sans Dieu; de l'autre, afin que leur offrande dénuée de tout secours apparent et comme toute nue, n'étant plus rien qu'héroïsme et foi, monte vers Dieu inaidée, solitaire, entêtée comme un fort et tenace amour. Marie comprit jusqu'au fond de l'âme et même jusqu'au fond des os. Nous sommes dans les plus hautes régions de l'héroïsme spirituel, où les plus sévères exigences de détachement sont aussi les plus grandes grâces.

Là encore, dans les suprêmes minutes de sa vie terrestre, Jésus disposa de Marie avec sa tranquille souveraineté de toujours. Marie est précisément l'âme humaine dont Dieu peut toujours disposer avec une tranquille souveraineté.

Avait-elle cru que, désormais seule sur terre et privée de son unique amour, elle pourrait descendre du Calvaire les paupières baissées sur le monde, gardant à jamais dans son cœur le tragique des très grands deuils?... Mais Jésus détourne vers l'action et vers l'apostolat cette tendresse maternelle désormais vide. Ce cœur bienfaisant, ce cœur utile qui ne s'est jamais appartenu, il n'a pas droit à cette retraite qui suit les morts irréparables. « Femme, voilà votre fils. » Ce cœur est donc à nous.

Cette sorte de consolation qui pleure et se cache au fond de la tristesse, l'ouate secrète des minutes étein-

tes, ce tissu cicatriciel du sentiment, ce repos dans le souvenir, Marie a l'ordre d'y renoncer. A combien d'âmes mutilées dans les hécatombes des guerres, à combien d'autres désespoirs avez-vous été bienfaisante, ô Marie d'après le Calvaire !

Nous restons là, nous, la triste humanité des rachetés, les âmes minces, les pauvres diables, les bonnes volontés douteuses, les nécessiteux incessants, dévoreurs des appâts terrestres, aussi sûrement créés ses fils par une parole souveraine que cette pincée de terre arable fut faite homme aux temps de l'Éden. Nous sommes là. Nous avons besoin qu'on s'occupe de nous.

Qui, nous ? D'abord ce premier rassemblement, ces cent vingt hommes qui seront l'Église, qui la sont déjà. Cinq petits mots, au seuil des *Actes*, jettent sur l'essentiel silence, où comme toujours s'enfonce Marie, une lumière sûre et minuscule. Ils nous apprennent qu'Elle vit, qu'elle prie, qu'elle demeure avec eux. Il nous font comprendre que de bons esprits puissent attribuer à Notre Mère l'élan de propagande, la prodigieuse jeunesse, la chaleur de foi et de martyre qui marquent les premiers temps de l'Église et la frondaison immense enveloppée dans ce premier bourgeon.

Et, ensuite, chacun de nous en particulier, c'est-à-dire l'infini détail individuel de nos âmes, depuis ces jours initiaux. Même dans sa gloire éternelle, Marie ne donne pas l'impression d'être entièrement au Ciel. La jeune sainte qui, pour marquer sa douce assistance dans la prière et même ses secours matériels, a trouvé ces mots : « Je descendrai », n'a fait que décrire l'incessant geste de Marie.

Entre le Ciel et nous, il existe, grâce à Notre Mère, une percée des voiles noirs par lesquels passent des regards célestes, et comme des trous dans la mort. Des clochers de Chartres au clocher de Lourdes, du moyen âge à nos jours, dans la suite infinie des pèlerinages sur la terre de France, une douce présence continue a l'air

e nous dire : « Je suis là. » C'est le phénomène le plus npressionnant peut-être de la vie spirituelle collective ans les temps post-évangéliques.

Marie reste au milieu de nous, cachée et parlant bas, areille à une bonne pensée, à une suggestion à l'oreille c nos cœurs, à une douce pluie tiède de printemps nocırne qu'on n'entend pas tomber, qu'on devine le man, au parfum accru des jardins.

Mais elle n'est pas moins présente quand il le faut, ı de grands miracles dramatiques, en des coups rares : fulgurants. Hors même des lourdes fautes positives, ne sorte de matérialiste somnolence fait trop souvent roûte sur la surface de notre âme et lui retire le sens e Dieu. Ces grandes marques de la bonté de Marie onfèrent à sa présence auguste la puissance de heurt ı'il faut, un appel en coup de clairon vers les cimes. [arie se prête avec une facilité maternelle à ce rôle ectaculaire, ces douces et prodigieuses entrevisions e l'au-delà, ce métier de héraut du ciel.

Mais il est cependant deux vérités qu'elle ne laisse as oublier.

Le secours momentané de très rares miracles n'est as un relâchement de l'étreinte terrestre. Marie n'aprte pas à l'homme des solutions de facilité. Notre che demeure une tâche d'énergie, de conquête de us-même, de création de notre destin. Le paradis final émigre pas sur la terre. Il reste où Dieu l'a mis, en présence éternelle, hors du monde de la mort.

Pas davantage Marie ne lèvera pour nous la loi de douleur. Notre carrière morale ne se limite pas aux cteurs abrités ni aux sols plats. Il est inhérent à la ndition de l'homme que la géographie spirituelle comrte des terres difficiles et des ascensions. Cette loi onte pour nous du fond de nos parentés biologiques, aussi du péché initial, et encore d'une affreuse assotion avec les déchéances angéliques.

Ces données d'un tragique problème, Marie ne les

modifiera pas. Résultats de notre liberté initiale, c notre terrible don de création, Dieu lui-même s'est in terdit de les modifier. Mais nous contemplerons un e couragement céleste sur ce visage maternel tourné ve nous. Et même un sourire de pure grâce humaine pa sera sur la face de l'épreuve, un air de dire : « Qu'e cela ? Tout cela ne dure pas. Tout cela n'est rien. Marie souligne d'un trait délicat ce qu'il y a si souve d'égoïste au fond de la souffrance, tous ces étroi points de vue particuliers qui ne savent pas se perd dans la généralité et la générosité du divin.

Très Sainte Mère, pureté intégrale, Reine des sile ces héroïques, dispensatrice des bontés innombrable nous vous voyons si bien en chacun de vos geste comme vous avez, à Lourdes, désiré d'être vue par v tre petite servante : « ... Un visage de seize ou d sept ans (à peu près l'âge du premier Noël), paisib souriante, regardant la foule comme une jeune mè affectueuse regarde ses enfants; et puis prenant un grave et paraissant s'humilier, joignant les mains, portant au haut de sa poitrine, puis les séparant len ment, elle dit, en laissant tomber sa voix, qu'elle ét l'Immaculée Conception. »

J. Malègue.

Les harmonies mariales

Pour des témoins plus ou moins étrangers à l'intime évotion des fidèles, le culte de Marie a souvent paru non une excroissance, du moins une des particularités ccessoires du catholicisme, comme s'il s'agissait d'un entiment tendre, presque enfantin ou amoureux dont enveloppait, s'éclairait, s'adoucissait l'austérité du ogme, de la discipline et de l'ascèse. Il semble à quelues-uns que l'expression « enfant de Marie » appelle sourire et ne convient pas au chrétien viril. On sait omment, après la ferveur du moyen âge — où l'élan opulaire a élevé tant d'admirables cathédrales sous le ocable de Notre-Dame —, après le charme artistique tant de madones sculptées ou peintes au temps des rimitifs et de la Renaissance en sa fleur, le protestansme et les doctrines qui s'inspirèrent d'un rationasme, d'un rigorisme, d'une exégèse critiques, tendint — plus ou moins explicitement — à discréditer ou mettre à l'arrière-plan ce culte populaire, ce tendre et evaleresque amour de la Mère du Christ. Cette dévoon, fût-ce par réaction contre de tels dénigrements ou telles incompréhensions, n'a pourtant jamais cessé

d'attirer et d'inspirer non seulement les plus grands saints, mais les plus éminents docteurs, les maîtres les plus savants et les plus spéculatifs, tout ce que l'Église a compté de plus mâle, de plus pur, de plus épris d'une vérité nourrissante pour les intelligences comme pour les âmes.

Un simple fidèle — que sa tâche habituelle conduit à rechercher le plus possible la connexion des réalités, des pensées et des actions, et que l'on a convié à célébrer « philosophiquement » les convenances foncières des enseignements relatifs à Celle qu'en Provence beaucoup nomment « la Bonne Mère » — se trouve ainsi conduit à examiner très brièvement quelle place la raison doit assigner au culte marial non seulement dans la dévotion privée ou publique du peuple chrétien, mais dans la synthèse doctrinale, dans la connexion et l'économie de la vérité et de la vie catholiques. A ce prix peut-être, nous reconnaîtrons que cette piété filiale n'est pas seulement sentimentalité, superfétation et luxe destinés à embellir, à échauffer d'affections parfois trop humaines la vigoureuse profession d'un christianisme réduit à ce qu'on a nommé sa pureté essentielle; nous allons voir que c'est cette pureté, cette rigueur qui commandent cette dogmatique et cette pratique mariales en leur conférant une signification, une cohérence, une sublimité incomparables.

1° S'il est vrai que, afin de servir de médiateur, de rédempteur, d'introducteur à la vie surnaturelle, le Verbe, pour s'incarner, pour expier, pour souffrir et pardonner, avait besoin de dire à son Père : *corpus aptasti mihi*, il convenait que l'Homme-Dieu naquît d'une femme. Conçoit-on, dès lors, la suprême fonction

e privilège inouï de cette maternité divine sans laquelle
n'y avait point de passage pour la grâce ni de porte
uverte sur le ciel, *Mater divinae gratiae, fulgida cœli
'orta?* Et ne voit-on pas les conditions et les consé-
uences de cette vocation toute sainte et immaculée : le
'ils unique de Dieu ne peut entrer corporellement en ce
ionde des créatures que par la volonté de son Père cé-
:ste, par l'opération de l'Esprit d'amour et de toute
ratuite charité; le Verbe se fait chair sans qu'aucun
ouble de la chair, aucune tache de l'âme ne se mêle
cette divine et virginale génération.

Mais ce n'est pas tout. Pour que l'union hypostati-
ue de l'Homme-Dieu se réalisât, il fallait sans doute
ue le Verbe s'incarnât non point par une immédiate
éation d'une chair divinisée, mais par une insertion à
fois miraculeuse et naturelle. Et cette conception vir-
inale est précisément le secret qu'exprime cette for-
ule : *caro Christi, caro Mariae.* Ainsi, sans l'interven-
on de l'homme, le Fils éternel du Père devient aussi
n fils de l'humanité. Il est né, par l'opération de l'Es-
rit-Saint, d'une Femme qui exprime en elle la pure
ssence et réalise le type parfait de l'humanité. Privi-
ge unique qui réclame la double merveille de la con-
eption immaculée et de la virginale conception, car,
our s'unir hypostatiquement à un corps, il convenait
ue le Verbe descendît non en une matière brute, non
une nature souillée si peu que ce soit par le péché,
ais en une chair absolument intègre.

Et si, dès avant la chute, le dessein divin, par une
onté toute gratuite, avait appelé la nature raisonnable
une élévation surnaturelle, si une telle grâce ne pou-
ait être obtenue que par les mérites du Verbe incarné,
cette incarnation n'était possible que par la Vierge-
ère, n'est-il pas clair que, dans le dessein éternel et

l'unité du plan créateur, Marie — de qui est né Cel
dont il est écrit : *primogenitus omni creaturae, in qu*
omnia constant — est, après Lui, la première des cré
tures : sa maternité divine lui confère une dignité q
ne peut être surpassée : enfantant l'Auteur de la grâc
et avant même de l'enfanter, elle est déjà justement sa
luée par l'Ange comme « pleine de grâces », en raiso
des prévenances divines qui feront d'elle le canal d
toutes les grâces et la Reine de tous les esprits bi
heureux.

2° Du point de vue de l'éternité, nous ne devons pa
surbordonner nos pensées à l'ordre chronologique;
ce qu'il faut considérer c'est que, dans ce que nous a
pelons — faute d'un mot qui nous libérerait des aspec
anthropomorphiques de la succession et du devenir -
la prescience divine, il y a finalité réciproque entre
mission du Verbe incarné et le rôle incomparable de
sainte Mère. La piété chrétienne la plus fondamenta
et la plus raisonnablement, la plus théologiqueme
comprise ne peut, ne doit pas séparer le Christ du C
boire vivant où Il a commencé à devenir un de no
pour se communiquer à chacun de nous.

Que l'on subordonne toute la destinée humaine à
prévision de la chute, de l'incarnation et de la rédem
tion, ou que l'on considère la primitive vocation surn
turelle de l'humanité et, par elle, de l'univers entier
Verbe incarné pour voir en Lui un parfait Adorateur
le Médiateur auprès de Dieu de toutes les créatures,
fonction de Marie apparaît toujours comme insépara
de toute l'économie du plan divin. Et n'est-ce point,
effet, une doctrine traditionnelle que celle d'après l
quelle l'épreuve des Anges en vue de leur confirmati

en grâce a été liée au mystère de l'Incarnation et du règne glorieux de Marie? Soit donc qu'en ce qui concerne l'humanité l'on considère la déchéance originelle comme faisant ressortir les exigences de la justice divine et de l'immense charité du Sauveur venu par Marie jusqu'à nous, s'offrant et offert par elle pour nous jusqu'à la mort de la Croix, soit que l'on s'attache plus explicitement à la grande tradition selon laquelle l'incarnation glorieuse aurait procuré à Dieu un Adorateur digne de Lui et un Médiateur pour surnaturaliser les créatures par une grâce toute gratuite, dans tous les cas, la Vierge Marie est, si l'on ose ainsi parler, une pièce indispensable dans l'économie générale de l'œuvre divine pour la surnaturalisation de l'humanité, elle est la vivante Arche d'alliance où s'opère l'union la plus intime entre la Perfection incréée et un être contingent.

3° Toutefois, le plan primitif, en dotant l'homme d'une grâce déjà surnaturelle, ne supprimait pas la liberté, condition indispensable de l'acceptation méritoire et salutaire. En fait, l'humanité a failli dès l'origine. L'offense à Dieu exigeait en toute nécessité de justice une réparation pour une faute qui avait tourné le don divin contre Dieu même par un péché d'intention déicide. Et, pour que les hommes coupables pussent être pardonnés, relevés, rétablis en grâce, il fallait que l'exigence de la justice ne fût pas rien qu'obéissance et sacrifice, mais que la victime même acceptât par amour miséricordieux de s'offrir librement, de se substituer à l'humanité pécheresse afin d'obtenir par de tels mérites la rédemption surabondante offerte à toute bonne volonté. Dans cette sublime réalité historique et dans ce

drame de sainteté, d'équité et de charité conjointes, qui devient la fonction providentielle de Marie? Seule, elle demeure pleine de grâce, préservée par l'incorruptible pureté de sa maternité divine. Et puisque c'est elle qui demeure la Mère sans tache de l'Auteur de la grâce rédemptrice et surnaturalisante, elle reste la source virginale par où la grâce dont elle est remplie, *Dei plena*, s'écoule vers toutes les âmes auprès de qui elle joue véritablement, et de façon toute concrète et toute singulière, le rôle universel de co-rédemptrice et de médiatrice; c'est cette participation essentielle qu'il nous faut maintenant mieux apercevoir encore.

4° Comprenons, en effet, la grandeur de la fonction qui a été non pas imposée comme une consigne impérative, mais proposée à son humilité et sollicitée de sa charité. Le consentement de Marie est demandé dans l'annonciation, non seulement par respect de cette liberté dont il est dit : *magna cum reverentia Deus disponit nos*, mais parce qu'à l'égard de Marie, en possession d'une nature intègre et déjà surnaturalisée, il s'agit d'associer son consentement héroïque et sa participation à l'œuvre sanglante de la réparation et du salut : *honos summus, summum onus*. Devant l'annonce de Gabriel, elle ne fait pas que subir, sa volonté accepte pleinement : *fiat* ! Et ce verbe humain d'acceptation permet la réalisation en elle du Verbe divin qui assume sa vie en elle en même temps qu'elle assume la sienne en Lui.

Par là donc Marie s'unit librement à l'acte d'humilité, de réparation, de médiation, de rédemption qui est effectivement la raison d'être de la divine Personne du Fils s'incarnant pour satisfaire à la justice de son Père

céleste, pour le glorifier et pour s'offrir volontairement comme holocauste à la place de l'humanité coupable. Innocente et consentante elle-même, Marie devient, ontologiquement, si l'on peut dire, coopératrice et co-rédemptrice de Celui qui, dans son infinie charité et en vue de ses mérites infinis, l'a prémunie contre toute tache originelle, contre toute faute personnelle. Dès lors aussi, Marie est (si l'on ose ainsi s'exprimer) une actrice essentielle dans le drame de la création, de la vocation surnaturelle de l'humanité et dans le mystère de notre rédemption.

Et de même que nous devons avoir à l'égard du Christ médiateur et rédempteur une confiance, une gratitude, un amour immenses, nous les devons aussi, en raison de Lui et en raison du testament par lequel sur la Croix Il nous a expressément légués à Elle, à sa Mère qui devient ainsi notre Mère. Elle l'était déjà à tant de titres, Elle le devient davantage encore à l'heure où nous lui avons tant coûté par l'offrande qu'Elle fait à Dieu de son Fils pour notre salut, et où la parole toute puissante qui réalise ce qu'elle dit : « femme, voilà votre fils » impose à son cœur maternel ce merveilleux échange et cette effusion de son cœur transverbéré sur tous les hommes.

5° Et il ne s'agit pas d'un sentiment purement humain, ni d'une maternité simplement métaphorique ou adoptive, ni, encore moins, d'une part faite aux émotions enfantines ou romantiques qui mettraient en mouvement les émois inférieurs de la sensibilité, comme on l'a parfois prétendu en parlant de satisfaire et de purifier par la dévotion même ce qu'on a nommé le besoin

de l' « éternel féminin » (1). Rien de plus indiscret, c'est plus erroné même qu'un tel recours à ce qui confine aux sens, là où il s'agit des sources mêmes non seulement de la vie de l'esprit, mais de l'union surnaturelle. Car la maternité virginale de Marie, indépendante de toute passion humaine, n'a rien de comparable à ce qu'est la filiation naturelle; elle est pour nous la Mère de la vie surnaturelle de grâce parce qu'elle est la Mère de l'Auteur de la grâce. Et, pour participer à cette effusion toute pure, la piété mariale, qui n'exclut certes pas les plus délicates tendresses du cœur, ne les avive qu'en les purifiant et en les élevant dans une sereine et généreuse charité.

Si, en effet, Marie est, dans l'ordre du salut, la Mère du genre humain et la Reine des élus, c'est qu'Elle nous a enfantés dans la plus haute souffrance et la plus pure qui soit concevable. Déjà, par le *fiat* de son humble et courageuse acceptation, lors de l'annonce de

(1) Si des objections systématiques se sont élevées contre le culte de Marie, ce n'est pas seulement à cause d'hyperboles laudatives — s'adressant à l'imagination et aux sens plus qu'à la vie spirituelle — ni en raison de pratiques singulières d'un caractère parfois superstitieux; c'est surtout par suite d'une incompréhension ou même d'une ignorance de la foncière théologie mariale, si intimement unie à tout le dogme christologique. Ne faut-il pas ajouter qu'aujourd'hui, même parmi des esprits cultivés, de telles méconnaissances semblent fréquentes ou plus graves encore ? Un savant collègue, en discutant religion, ne confondait-il pas Immaculée conception et conception virginale ? Et un autre ne cherchait-il pas, pour montrer les emprunts du christianisme aux influences de l'Inde, à placer la Vierge Marie dans la Trinité chrétienne ? Oserai-je citer entre mille un trait de belle ignorance devant une prière indulgenciée à Marie : « Comment, me disait cet agrégé de philosophie, pouvez-vous admettre en conscience de telles pratiques immorales ? Pour une courte prière, on obtiendrait donc l'autorisation... des pires désordres (le terme employé était beaucoup plus fort) toute une quarantaine ? »

l'Ange, Elle avait consenti à l'offrande totale d'Elle-même puisque les prophètes avaient décrit les souffrances du Rédempteur promis. Déjà aussi Elle avait connu et gardé dans son cœur les blessures des épreuves mystérieuses de la vie cachée et de la vie publique de son divin Fils. Mais aux jours de la Passion, son cœur maternel avait été vraiment transpercé de multiples glaives non par une simple compassion toute naturelle, mais par une immolation consentie, en offrant sa souffrance en union avec celle de Jésus au Père céleste; bien plus, en offrant Celui qui était aussi son propre Fils à la justice de Dieu pour la gloire de l'infinie Charité.

6° Ainsi, Marie est bien co-rédemptrice, non point seulement comme une condition lointaine ou passive de la rédemption, mais parce qu'elle a été réellement active en toute l'exécution du plan providentiel dans le drame universel de notre salut. En acceptant de s'offrir avec son divin Fils à la Passion douloureuse qui rachèterait l'humanité à la vie éternelle et en perdant pour ainsi dire son Jésus sur la Croix afin de recevoir en échange les hommes pécheurs à aimer et à sauver, n'avait-Elle pas à faire un sacrifice au prix duquel nul autre ne semble compter? Comment, dès lors, les plus grands coupables n'auraient-ils pas confiance en Elle qui a donné son Dieu pour les racheter, pour devenir auprès de Lui l'intercession, la miséricorde même, puisque c'est par Elle que passent toutes les grâces comme est entré dans le monde l'Auteur de la grâce même : *omnipotentia supplex*? Et cette gloire incomparable reste faite d'humilité, de douceur et de compassion secourable à tous, car Elle incarne en l'être le plus hu-

main des humains toute la pure essence de l'esprit chrétien. Si l'on s'étonnait des accents du *Magnificat* qui célèbrent les petits, les pauvres, les dévoués, les sacrifiés, c'est qu'on aurait perdu le sens du christianisme, de même que si l'on ne voyait plus dans le culte marial qu'une dévotion de sentiment, c'est qu'on aurait méconnu la sublime ordonnance de ce qu'il y a de plus fondamental dans la doctrine, la morale et la mystique catholiques.

Qu'on ne s'imagine donc pas que ni le culte de Marie soit une superfétation dans la foi et la piété chrétienne, ni que les dogmes spécialement définis en l'honneur de Marie soient pure affaire de dévotion à l'écart du grand courant de la doctrine essentielle. Qu'on réfléchisse un instant au sens profond et à la portée maîtresse du dogme de l'Immaculée-Conception : cette vérité de foi, définie seulement en 1854, n'est pas uniquement conforme à la pieuse tradition des fidèles, elle n'est pas seulement une déduction des théologiens à partir des données révélées; elle est réellement impliquée dans le dépôt total de la foi où elle se trouve éclairée et confirmée par toute la causalité réciproque des certitudes chrétiennes auxquelles son enseignement explicite apporte pour notre temps les plus opportunes clartés. Car cette leçon nouvelle ne fait que mettre en plus vive lumière des vérités fondamentales que trop de nos contemporains ne réalisent plus assez explicitement en leur pensée et en leur conduite. Elle fait ressortir la vérité de la déchéance de l'humanité, la vérité du caractère surnaturel et gratuit de notre destinée, la vérité du privilège unique attribué par grâce à la Mère du divin Auteur de la grâce, la vérité de l'humble soumission au message de la révélation et à l'œuvre de rédemption que nous avons à recevoir, mais non à réclamer comme

une chose due, ni à produire comme un triomphe de la science ou de la vertu humaines.

Et au cours de notre Jubilé marial, sur cette terre de France où, en réponse à la définition de 1854, a retenti, en 1858, la parole : « Je suis l'Immaculée Conception », ne pourrait-il s'élever des suppliques renouvelées pour que la pieuse et traditionnelle croyance en l'Assomption fût à son tour formellement consacrée par une définition dogmatique ? Cette proclamation ne serait pas un surcroît sans relation avec tout le contenu de la doctrine intégrale. Il ne s'agirait, ni d'une simple satisfaction donnée à la ferveur populaire, ni d'une thèse savamment déduite par l'érudition et la théologie. Ce serait sans doute l'explicitation d'une certitude enveloppée dans le dépôt intégral de la foi. Car, sous le vêtement sans couture, le vivant organisme ne fait jamais que développer son unité parfaitement harmonieuse. Et, dès lors, comment ne pas apercevoir une admirable convenance entre tous les privilèges déjà définis et cette intronisation céleste, cette incorruptibilité de celle qui, Mère avec l'innocence et Vierge avec l'amour, constitue le point unique où s'opère la substantielle union du créé avec l'incréé : Marie sans tache peut bien mourir comme son Fils en co-rédemptrice et en médiatrice universelle, mais, exempte de tout ce qui a introduit la corruption dans la destinée normalement immortelle de l'homme tel que Dieu l'avait d'abord posé avant de l'appeler à la vision béatifique, elle doit conséquemment rester indemne de ce qui n'est que la suite du péché. Son assomption

en sa propre chair surnaturalisée semble donc le complément normal de l'Ascension triomphale, puisque la chair du Christ est la chair même de Marie par l'opération du Saint-Esprit qui se consomme en cette élévation inaugurale de la terre et du ciel nouveaux promis aux élus.

Devant cette vision rapide des gloires de Marie, comment ne pas reconnaître que les satisfactions de la pensée la plus spéculative s'unissent à celles de la plus solide et de la plus tendre dévotion ? Le testament du Christ sur la Croix nous a fait tous enfants de Marie : Elle nous a enfantés à la vie de la grâce, puisqu'Elle nous a donné dans le plus douloureux des sacrifices son divin Fils pour permettre à cette vie surnaturelle de restituer en nous l'accès à la béatitude. De la manière la plus concrète, cette Mère de la divine grâce est donc la dispensatrice de tout ce qui découle du Christ Sauveur; et, par sa tendresse maternelle qui a consenti et coopéré à sacrifier son Fils pour nous, Elle est bien devenue le Refuge des pécheurs et la Reine du ciel.

Ce qui ne peut manquer de frapper tout esprit capable de réfléchir sur l'ensemble et l'histoire de cette synthèse doctrinale, c'est qu'elle n'a pas été une construction préalablement concertée par l'esprit humain; c'est que les aspects complémentaires de cette vivante unité dégagés par la science des théologiens, incarnés dans la piété de l'Église, définis par le Magistère avec l'assistance de l'Esprit-Saint, se trouvent réellement accordés comme d'eux-mêmes; c'est que nulle prévision de la raison n'avait entrevu ou guidé cette croissance dont

le principe était pourtant pleinement posé dès l'origine; c'est que la tradition, toujours fidèle à elle-même, comporte une fécondité qui ne s'épuise jamais. Ainsi, dans ce concert, les harmonies mariales s'accordent mystérieusement avec tous les autres dogmes chrétiens ; et cette polyphonie ne forme cependant qu'un plan unique où tend à se réaliser le vœu suprême de la charité : *sint unum*.

Maurice Blondel.

La Vierge et la vie de la pensée

A la mémoire de Charles Flachaire (1).

I

On pourrait concevoir cet immense et mystérieux sujet de deux manières fort différentes.

La première consisterait à indiquer l'histoire de la spéculation chrétienne sur la Vierge, qui est celle d'une dialectique régulière dont chaque moment est venu à sa place : elle n'est point achevée. Newman, qui à son habitude jeta sur cette question quelques traits de lumière, désignait ainsi l'origine de ce développement. On parle, dit-il, dans l'Écriture, d'un être suprême posé par Dieu au principe de toutes ses voies, et qui paraît le terme de toutes ses œuvres. Arius a cru que cet être

(1) Charles Flachaire, professeur agrégé au Lycée de Poitiers, mort pour la France le 10 septembre 1914, avait écrit en 1909 un mémoire sur la *Dévotion à la Sainte Vierge dans la littérature catholique du commencement du XVIIe siècle*. Ce mémoire fut publié en 1916 par les soins de son beau-père, M. Alfred Rébelliau. Lorsqu'on songe à l'âge de son auteur et aussi à l'absence des travaux de Bremond, on ne peut s'empêcher d'admirer l'ouvrage de Flachaire, si précis et si profond.

tait le Christ, et il faisait du Christ la plus parfaite des réatures. C'était ruiner la foi. Car entre l'infini et le legré le plus élevé du fini l'abîme est infini lui-même. Arius fut condamné, mais on avait découvert ce que Newman appelle « une sphère nouvelle dans les royaunes de lumière », à laquelle l'Église n'avait pas encore ssigné d'habitant. Il était désormais possible d'exalter ne créature sans courir le risque de la diviniser. Arius vait eu le tort d'appliquer au Verbe ce qui était vrai e la Vierge. Plus l'Incarnation fut connue et comprise, lus la Vierge reçut d'honneur. Bien mieux, c'est parce u'une nouveauté doctrinale heurtait à son sujet le sen- ment commun que l'Incarnation à Éphèse fut définie. Retracer l'histoire de ce développement du dogme, nontrer comment la foi a connu la maternité de Marie, uis sa dignité, puis sa sainteté; voir comment le rayon e la lumière est allé du Fils à la Mère et de la Mère u Fils; montrer le lien des dévotions naïves et des ré- exions savantes et comment les premières excitent les econdes qui, à leur tour, les purifient; — montrer que culte de Marie et sa théologie ont enrichi la personne umaine, et qu'en particulier ils ont élevé l'homme au- essus de son courage en lui permettant de trouver ans le suprême sacrifice la suprême douceur; dire en- n comment la méditation de Marie, comme on le voit nez Bérulle, chez Gibœuf et chez Ollier, donne à la ensée une sorte d'unité intime et chaleureuse, voilà ne tâche magnifique pour un spirituel qui serait aussi n intellectuel. Et l'auteur serait sans doute amené à oter que c'est dans les instituts voués aux tâches de ensée, comme l'Oratoire, que la mariologie a peut-être ouvé ses plus profonds interprètes.

II

Mais aujourd'hui nous voudrions proposer une ma
nière un peu détournée, et peut-être paradoxale, de sai
sir cette influence de la Vierge sur la pensée, mais qu
nous paraît ouvrir bien des voies et des vues sur le rôl
toujours caché de la Vierge, sur son influence naza
réenne et sur ce cachet de *présence absente* qui sembl
être sa vocation propre à travers les siècles. Notre f
conducteur sera le suivant : nous choisirons dans le
temps modernes plusieurs penseurs indépendants l'u
de l'autre, qui n'ont pas professé le catholicisme, bie
mieux, qui peuvent être tenus avec raison pour des ad
versaires redoutables ou subtils, et nous nous demande
rons s'il n'y a pas eu au secret de leur être une sort
d'aspiration mariale qui les a excités, visités, soutenu
et consolés. Si nous réussissions, nous aurions apporté
la Vierge le témoignage de ceux qui n'y ont pas cru.

Nous avons choisi pour cette expérience trois som
mets de ces temps modernes : Gœthe, Comte, Renan
Naturellement, dans cet article, il faut nous borner
une esquisse.

III

Gœthe

Il est aisé d'énumérer les misères de ce grand esprit
en tant qu'artiste, Gœthe était demeuré polythéiste.
avait des satiétés vulgaires. Ses amours demeuraien
égoïstes, quoiqu'ils fussent sincères. Il avait horreur d
la souffrance, et il était sans souci pour celle qu'il ca
sait. Il rêvait d'accorder le spirituel et le charnel dan
une sorte de concert dont il saurait régler et tempér

s discordances. Nul n'a été plus tenté par cette concepon si répandue chez les romantiques d'une nature en uelque sorte divine, toujours ascendante en ses métaorphoses, toujours harmonieuse en ses développeents, démoniaque plutôt que divine, et dans laquelle ieu n'est à la rigueur que l'âme du monde. Ces conersations de la fin de sa vie recueillies par Eckermann ndent ce même son : Gœthe se représente un développement éternel, et celui qu'il appelle Dieu paraît être le ief-d'œuvre de l'univers, la monade centrale et parite beaucoup plus que le créateur éternel et transcenant dont la nature ne serait qu'un langage. Gœthe pprouve dans un de ses derniers entretiens cette phrase Diderot : « Si Dieu n'est pas encore, il sera peutre. » Et cependant Gœthe a été sauvé de la tentation se dissoudre ainsi dans l'Abstrait, et toute son hisire est en un certain sens celle de ce salut.

Si tenté qu'il fût de se plonger dans le sentiment pur, tout bénir et excuser, Gœthe fut *sauvé,* comme son aust, par ces deux rayons issus d'en haut et qui perient sa nuit, *le vœu de la pureté* et *le sens du singur.*

Dans l'*Élégie de Marienbad,* on peut lire ce résumé de piété gœthéenne : « Si en toute circonstance ton eur est celui d'un enfant, tu seras un homme accom- et invincible » (1823). « Puisse l'idée de pureté qui globe tout devenir toujours en moi plus lumineuse » août 1799). Et, comme pour montrer le lien entre la reté et le sens de l'être singulier : « *Individuum est effabile* », notait-il, et il ajoutait : « De ce mot je déis tout un monde. »

On connaît assez la fin du second Faust. Jusqu'au ut, il sera dit que Faust devra lutter et succomber ; mme l'a écrit M. Lichtenberger, Gœthe cherche à

nous communiquer l'impression que « les mérites d Faust sont juste suffisants pour lui assurer son salut » mais alors qu'on aurait pu croire que Faust serait un sorte de titan qui se sauverait par ses seules forces la manière de l'homme pélagien, Gœthe, en définitive nous montre un Faust luttant et pécheur, gracié par l miséricorde d'un amour éternel et bienheureux. A cett vie d'en haut, Faust ne peut être initié que par un créature accomplie. Immaculée, elle comprendra la na ture pécheresse mieux que quiconque.

Voilà pourquoi sans doute ce mystère de tentation de faute et de rédemption qu'est Faust se termine pa une vision virginale. Ce qu'on entrevoit à la fin d drame comme son premier et immobile moteur, ce n'es pas une nature abstraite, un néant et un abîme, un dieu qui se fait dans la nuit, ce vide éternel, *das Ewig-Leere* dont parle Méphistophéles, non, c'est un être ineffab et personnel :

Alles Vergängliche
Ist nur Gleichnis...
Das Unbeschreibliche
Hier ist's getan;
Das Ewig-Weibliche
Zieht uns hinan.

« Tout ce qui passe — n'est que symbole... ; — I l'ineffable s'accomplit. — L'Éternel-Féminin nous ti vers le haut. » Et pour Gœthe, ce mystère éternel, c'e la « Vierge, Mère et reine », *Mater gloriosa,* « la so veraine sublime du monde », la Vierge, pure au sens plus sublime,

Jungfrau, rein im schönsten Sinn.

Et certes, pour Gœthe, Marie est le symbole de l'

ernel-Féminin, plus que l'Éternel-Féminin n'est le sym-
ole de Marie.

Il a rêvé, il a déduit ou postulé la Vierge beaucoup
lus, sans doute, qu'il n'y a cru. Parfois, il semble n'a-
oir vu dans le symbolisme religieux qu'un moyen de ne
as se perdre dans le vague au milieu des motifs supra-
ensibles et de donner à ses intentions poétiques de la
récision et de la fermeté. Sait-on jamais ? C'est lui qui
. écrit dans l'*Élégie de sa vieillesse,* que nous citions
antôt : « Au plus pur de notre âme, palpite l'aspiration
le se donner spontanément et par gratitude à un être
lus haut, plus pur, inconnu de nous, en qui se révéle-
ait le mystère de l'Être éternellement innommé. Ce sen-
iment, nous l'appelons la piété (1). »

IV

Aug. Comte

Il est presque de règle lorsqu'on étudie Aug. Comte
le considérer son œuvre dernière, *le Système de Politi-
ue positive,* comme un fâcheux appendice. Après sa
encontre avec Clotilde de Vaux, il aurait été hors de
ui-même; remplaçant la raison par le sentiment pur, il
urait sombré dans un mysticisme plein de manie. Ce
auvre Comte reçoit les coups des deux côtés. Naturel-
ement, les positivistes de la stricte observance ne peu-
ent admettre sa dernière philosophie ; les catholiques
rouvent d'abondantes occasions de tourner en ridicule
ce catholicisme sécularisé et inverti ». Et il faut bien
econnaître que Comte est parfois, sans le vouloir, l'au-

(1) La plupart des textes cités et traduits sont empruntés aux
dmirables études de Charles du Bos, dans *Approximations,* VI.

teur le plus comique qui soit. Mais si sa folie systémat que vint colorer les productions de son esprit, elle n'e a jamais atteint l'essence : tout se tient dans son œu vre, qu'on la considère dans sa structure interne o dans son développement historique, et la fin, à notr sens, éclaire le commencement. Comte ne s'est retrouv pleinement lui-même que lorsqu'il a découvert le pu amour, bien que ce fût sous des espèces imparfaites *Sed quidquid recipitur in modum recipientis recipitur* La rencontre de Clotilde de Vaux ne fut que l'occasio de cette révélation : elle agit comme une influence sp rituelle, dont l'office se borne à nous faire prendre cons cience d'une faculté qui sommeillait en nous, à nou faire entrer en plein accord avec nous-même. Et cett faculté, c'était chez Comte la faculté mystique qui, a lieu de s'épandre et de se dissoudre dans une adoratio vague, comme chez tant de positivistes ou d'humanis tes, se concentrait autour d'un être personnel. Le cult de Comte pour Clotilde rappelle celui de Dante pou Béatrice. Clotilde « épurait ses sentiments, agrandissai ses pensées, ennoblissait sa conduite par une angéliqu inspiration ». Grâce à elle, Comte a pu pressentir le services qu'avait rendus à l'humanité le culte catholiqu de la Vierge. Au XIIe siècle, « depuis le double esso de l'influence féminine et des mœurs chevaleresques elle représentait mieux que Dieu le seul objet final de vœux occidentaux, l'Humanité ». « En faisant habituel lement prévaloir une telle adoration », dit encore Comte on tempérait en quelque sorte « l'omnipotence du mo teur suprême » qui était balancée par une « influenc directement impuissante et purement médiatrice, qu ne devait librement développer que l'amour (1) ». E

(1) *Système de Politique positive,* III, p. 486.

dans la société future, Comte devait restaurer ce qu'il appelait « l'utopie de la Vierge Mère », pensant qu'elle pourrait « devenir pour les femmes les plus pures et les plus éminentes une limite idéale », surtout qu'elle pourrait donner à la religion nouvelle « un résumé synthétique équivalent à celui que l'institution de l'Eucharistie fournit aux catholiques ». Aug. Comte croyait même que l'idée utopique d'une virginité féconde pourrait servir à la science biologique la plus positive, en lui fixant une limite à la fois impossible et désirable, comme l'utopie de la transmutation des métaux avait excité l'activité préscientifique du moyen âge. A certains moments, Aug. Comte paraît même avoir cru que la science réaliserait un jour chez la femme une parthénogénèse, ce qui transformerait la constitution de la famille et assurerait « l'émancipation de la femme devenue indépendante de l'homme, même physiquement. L'ascendant normal du sexe affectif ne serait plus contestable envers des enfants exclusivement émanés de lui (2) ». Sourions, et passons : Aug. Comte ne savait pas s'arrêter sur la pente. Mais qui nous dit que ces vues n'enveloppent pas une vérité humaine et que, comme l'a dit mystérieusement M. Bergson dans les *Deux Sources*, « la femme pourrait apprendre à l'homme la continence comme elle lui a appris le plaisir »? (3)

V

Renan

C'était bien une vocation en quelque sorte mystique que la vocation de Renan, et si nous osions dire plus

(2) *Ibid.*, IV, pp. 276-279, à compléter par I, pp. 241, 258, 268.
(3) P. 327.

mystique qu'ecclésiastique et même qu'apostolique, — une vocation érudite et contemplative. Dans un article de son dernier ouvrage, intitulé *Emma Kosilis,* Renan nous parle de cette « capacité de vivre et de mourir d'une seule idée », de « cet amour inexprimé, toujours égal à lui-même, persistant jusqu'à la mort ». « Le plus souvent, ce qui en fait le fond, dit-il comme en baissant le regard et la voix, c'est un amour d'enfance, opprimé, chimérique, se doublant d'un instinct moral excessivement fort. Inavoué pour le dehors, ce sentiment règne au dedans comme en un silence absolu. Rien n'existe pour un tel état d'âme, rien ne plaît que la pensée chère. On la caresse des heures en heures. Pendant des années, cela peut suffire, et cela rend indifférent à tout le reste. » N'en doutez pas, Renan ici nous parle de lui-même.

Jamais Renan ne sépara le problème de l'amour du problème religieux. Dès la jeunesse nous les voyons s'unir et ses dernières pensées montrent comment ce problème l'occupait jusqu'à la fin. Autant que nous pouvons le deviner par l'examen de ces carnets intimes qui viennent de nous être si pieusement révélés par Henriette Psichari, « la piété et l'amour lui furent inoculées en même temps ». Mais laissons parler ici la petite-fille de Renan qui a une grâce d'état pour nous décrire le fond de celui qu'elle vénère. « Chez toutes les jeunes filles d'une classe mi-bourgeoise, mi-populaire, l'entrée au couvent au temps de la jeunesse de Renan était chose courante. Du moins, le jeune clerc mineur, lorsqu'il revenait en vacances, apprenait-il ces prises de voile avec l'admiration fervente qu'ont les prêtres pour les religieuses. Il lui arrivait même, dans cette cathédrale où il priait encore avec ferveur, de reconnaître, devenues femmes et pour toujours coiffées de cornettes,

celles qu'il avait connues, peu de temps avant, fillettes. » Peut-on appeler du nom d'amour ces sentiments si timides et si incertains? L'essence de l'amour est de se fixer irrésistiblement sur un être unique et qui résume l'univers. Il semble parfois que Renan ne s'est jamais concentré sur une Béatrice bretonne, mais que sa capacité d'aimer ait flotté comme une brume marine et qu'elle se soit posée tour à tour sur plusieurs visages. Dans les notes de sa vieillesse, on trouve cette confidence étrange : « Petites amies de mon enfance devenues religieuses, je dis tous les jours mon chapelet pour vous... » Pourtant, à d'autres pages de ces carnets de jeunesse, on lit encore : « La peinture que fait Dante de son amour pour Béatrix est inimitable; elle me ravit; elle me peint mon propre cœur et l'amour si chaste que j'ai conçu pour elle. Je ne la vois qu'à l'église, je n'ai jamais vu ses traits, mais je sais qu'elle est là priant... Je pense à elle quand je veux me purifier. Elle m'élève, me divinise, me tire du vulgaire et des tentations basses... C'est Dieu que j'aime en elle. »

Ces confidences que nous connaissons depuis peu ne nous apprennent d'ailleurs rien que nous n'ayons pu deviner en lisant dans les *Souvenirs d'enfance* l'histoire de la *Petite Noémi*. Rien, sauf la profondeur de ce sentiment de pur amour enfantin, car il y a toujours un léger voile d'ironie (la pudeur de Renan) dans les *Souvenirs*. Qu'un adolescent trouve dans une inclination angélique un secours contre lui-même et un appel vers la perfection de l'âme, c'est une circonstance dont Dieu peut se servir pour aider une vocation à s'affirmer et à se connaître. Au moyen âge, ces liens de la piété et du pur amour n'étaient pas rares; il semble que cette époque ait senti plus que toute autre combien l'âme virile pouvait puiser d'énergie et de délicatesse dans cette

dévotion à quelque princesse lointaine, et le culte de la Vierge a dû à cette tendance de féconds développements.

Renan quitte le séminaire, il se marie, il a des enfants. Et toutefois, il n'est pas difficile de comprendre que son idéal n'est jamais oublié et qu'il est comme exilé partout. Par exemple, nous le voyons qui étudie sainte Catherine de Sienne, et plus tard la bienheureuse Christine de Stommlen, tout cela pour documenter cette nouvelle *Divine Comédie* qu'il avait rêvé d'écrire.

Pourquoi faut-il que cette inspiration si haute, au lieu de venir inspirer une nouvelle *Divine Comédie,* aboutisse à ce drame indélicat, pour ne rien dire de plus, qu'est l'*Abbesse de Jouarre* ?

Ce qui est extraordinaire dans le cas de Renan, c'est qu'il ne semble pas s'être aperçu que son idéal de jeunesse s'était perverti. Il écrivait le 26 octobre 1886 à un destinataire inconnu : « Je vous assure que j'ai cru faire une œuvre noble, poétique, morale, élevée. Le malentendu d'une partie du public m'a étonné. Le livre m'a été inspiré à quelques égards par la lettre de sainte Catherine de Sienne sur la nuit qu'elle passa à exhorter un jeune condamné à mort. »

Ainsi d'un bout de sa vie à l'autre, sous des formes candides ou perverties, c'est bien un même rêve de piété et de pur amour. Les sentiments qui, dans l'âme d'un prêtre catholique, viennent se concentrer, s'épurer et s'ennoblir dans le culte calme et passionné de Marie, chez Renan ils font souffrir, ils brûlent le cœur, parfois ils poussent au blasphème. Vous vous souvenez aussi des paroles de la *Prière sur l'Acropole* : « On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : « Salut, « étoile de la mer... reine de ceux qui gémissent dans « cette vallée de larmes »; ou bien : « Rose mystique,

« Tour d'ivoire, Maison d'or, Étoile du matin... » Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond, je deviens presque apostat. »

VI

Réfléchissons maintenant à ces trois tentatives. Dans les trois cas, nous voyons le vœu profond de trois penseurs, et si j'ose ainsi parler, leur désir de dessiner l'image et la silhouette d'une créature idéale, qui est le foyer virtuel de leur pensée. Il semble que tous ils aient souhaité obscurément qu'au sommet de toutes les créatures, à la fine pointe de la pyramide des êtres, il y ait un être qui condense et résume dans son corps et dans son âme, uniques en leur genre, tout ce qu'il peut y avoir de pur et de fécond dans une *personne* humaine. Et, comme cette pureté et cette fécondité apparaissent davantage dans la nature qu'en ce monde nous nommons *féminine,* c'est vers une femme accomplie que leur pensée se portait de préférence lorsqu'ils voulaient ramasser en un ce qui les attirait et ce qui les séduisait dans l'être. Sans doute le pur et le fécond, — le virginal, le nuptial et le maternel, — s'excluent dans le train commun des choses. Mais ne serait-il pas possible qu'une fois au moins dans l'histoire, ou du moins à la fin de ce monde, ces qualités puissent s'associer ? Un être de ce genre, sous l'enveloppe de la fragilité féminine, contiendrait sans doute la plus haute ressemblance qu'une créature puisse soutenir avec Dieu. Et s'il n'est pas, tout se passe comme s'il devait être. Il faut regretter qu'il n'ait pas été ou bien vouloir qu'il soit. Naturellement, on ne pourra jamais prouver que ces hautes

et profondes vues n'aient pas été empruntées à la tradition chrétienne. Mais, dans ce cas même, la tradition aurait aidé ces penseurs originaux à traduire quelque aspiration presque inexprimable, quelque pressentiment que la pensée a la pudeur de dire, fût-ce à voix basse. Et n'est-ce pas le plus bel hommage que l'on puisse rendre à la Vierge que cette couronne tissée par ceux qui ne croyaient pas en elle, que cette espérance de ceux qui, sans pouvoir *admettre* son existence, en étaient arrivés à l'*exiger* afin d'assurer l'achèvement de leur système et l'équilibre de leur sentiment ?

Vergine Madre, figlia del tuo Figlio
Termine fisso d'eterno consiglio...

JEAN GUITTON.

Prière à Notre-Dame pour connaître l'amour

Par delà les cantiques et les images qui ternissent ma mémoire d'intolérable banalité, je voudrais, Vierge Marie, me mettre aujourd'hui en votre présence pour que vous m'appreniez à aimer, vous qui avez connu l'amour dans une plénitude qui ne cessa jamais d'être une pureté.

Notre-Dame, faites taire en moi les voix hérétiques qui jadis vous méconnaissaient; non, vous n'êtes pas à côté de Dieu une déesse de l'amour séraphique et irréel, je ne sais quelle divinisation de l'Éternel Féminin; vous n'êtes la première des créatures que parce que votre tendresse de femme et de mère est dilatée à la mesure de tout ce qu'il y a d'infini et d'insondable dans l'Amour de Dieu. Désormais, plus d'Astarté et de Vénus : la Vierge sur nos autels et dans nos cœurs, c'est la fin du paganisme dans l'histoire religieuse des hommes. Vous dont la présence royale fait s'écrouler toute idole parce que vous êtes souveraines docilité et humilité, gardez mes pauvres amours humains des exaltations sacrilèges et des idolâtries mortelles.

Notre-Dame de l'unique Amour, apprenez-moi qu'il n'y a qu'un seul amour, celui qui fait le lien de l'indivi-

sible Trinité et sans lequel le cœur le plus grand ne battrait pas son héroïque fidélité, sans lequel aussi le cœur le plus misérable ne battrait pas sa triste fièvre. Tout désir, le plus saint comme le plus égaré, puise son élan à la source éternelle. Vierge Marie, votre foi de l'Annonciation et du soir du Calvaire, votre joie de la Résurrection, et maintenant votre gloire faite de transparence parfaite à la gloire divine, et cette souffrance mystérieusement transfigurée qui vous unit au destin pathétique de toute l'humanité, cette prodigieuse histoire déroule les merveilleux épisodes d'un seul Amour. La Charité de Notre-Dame, elle était déjà tout entière dans cette paix inexplicable qui faisait grave et simple entre toutes les petites filles une enfant de Nazareth, une enfant qui jouait et qui ne savait pas que, déjà, elle souriait à Bernadette. Notre-Dame de l'unique Amour, apprenez-moi à aimer avec le cœur de Dieu.

Sainte Vierge d'avant l'Annonciation, Notre-Dame de la belle attente, gardez-moi des impatiences d'avant la vocation, des révoltes devant l'impasse; j'oublie que ce mur dant la nuit est aussi une présence divine. Donnez-moi la grâce de méditer votre vie toute simple où il n'y eut jamais de drame, puisque la douleur la plus inimaginable y fut toujours surmontée et toujours s'illumina de grâce et de sainteté; je saurai ainsi d'où se nouent les tragédies de mes amours humains : c'est moi qui me complais dans la douleur, qui m'enferme avec elle, au lieu de la laisser me prendre et me diviniser. La Rédemption signifie que tout désert peut refleurir. Et de la façon la plus imprévue, si je sais attendre. Parce qu'une jeune fille juive a été trouvée exacte à attendre les promesses des prophètes, elle a été jugée digne de la prédestination unique. Vierge Marie, donnez-moi la sagesse d'attendre les renouvellements de l'amour.

Notre-Dame de l'Annonciation, Vierge du Fiat, *qui avez connu cet instant au milieu des temps où le salut des hommes était suspendu à la décision d'une frêle*

liberté, vous me montrez comment la révolution la plus totale, cette Incarnation qui fit voler en éclats les impossibilités métaphysiques, est née du consentement le plus profond. Par une acceptation douloureuse et pleine de nuit, toute science et toute sagesse, toute justice et toute amitié ont été changées; elles gardent le goût du pain et du vin et continuent à nourrir les hommes, mais leur substance est autre. Les Anges étonnés pourront saluer toute bonne volonté, pleine de grâce. Que nos amours humains connaissent cet art secret : gardés de toute passion de révolte et de refus, ils sauront recréer un univers si nous savons accepter.

Mère de l'enfant qui devait être aux affaires de son Père, mère du jeune homme silencieux qui, comme l'enfant prodigue, quitta un jour le foyer pour aller au désert et aux foules, mère qui, à la descente de croix, avez connu le poids d'un fils mort et le poids d'un Dieu vaincu, donnez-moi du fond de vos épreuves surhumaines le sens des souffrances qui purifient l'amour. Nous connaissons mal votre histoire, mais nous savons que vous êtes la première des mystiques et que l'Esprit vous a conduite jusqu'au bout des abandonnements et des délaissements : Notre-Dame de la solitude, livrée à une tristesse errante dans les rues de Jérusalem, ce n'était pas à vous que l'enfant expliquait les Écritures. Plus tard, d'autres, qui n'étaient pas préparés, entendaient les paraboles d'or, et vous, à Nazareth, il vous fallait trouver votre Évangile dans quelque vieux psaume blessé et plaintif. Mère privée de la première Messe, Mère absente le Jeudi-Saint, Mère présente dès que l'ombre de la Croix obscurcit l'horizon, d'autres que vous, de ces hommes rudes et à l'esprit lent qui ne Le connaissent que depuis trois ans, déploieront les premiers le linceul vide. C'est que votre foi invincible à toute désespérance avait trouvé au fond de son angoisse l'indicible vérité : maintenant, vous n'avez plus besoin d'Ange pour accepter et savoir, car vous êtes

plus grande que les Anges. Marie, divine héroïne du recueillement et de l'attention intérieure, vous avez gardé toutes ces choses en votre cœur, et alors la grande déréliction est devenue la plus vaste espérance. Ainsi, quand le doute ronge l'amour, ce n'est pas le divertissement et l'inattention qui le sauveront, mais l'approfondissement de l'épreuve et l'agrandissement de la blessure. Vierge Marie, qui avez connu le calvaire avant le calvaire et Pâques avant Pâques, faites que nos amours, qui se déchirent eux-mêmes dans leur maladroite dureté, ressuscitent un jour dans l'unique Amour.

Mère de la divine simplicité, pardonnez-moi de vous avoir priée en un langage apprêté. Comme votre jongleur de jadis qui ne savait devant vous que ses tours ridicules, j'ai assemblé pour vous les phrases que je sais. Vous avez bien compris que je confiais à votre bénignité quelques chers visages, que j'aime plus que tout, que je voudrais savoir aimer.

Étienne Borne.

La Vierge et le père de famille

La Vierge, préfigurée par la Femme forte, est une ménagère, une intendante de nos biens spirituels et temporels. Lorsqu'aux noces de Cana elle s'est préoccupée du vin qui manquait, nous savons bien qu'aucun détail ne la rebute. C'est pourquoi les chrétiens l'invoquent dans toute sorte de nécessités, depuis la réussite aux examens jusqu'au gain d'un procès, sans oublier la santé du corps et celle de l'âme. Et il est sans exemple, comme dit le *Souvenez-vous,* qu'elle nous ait jamais abandonnés dans ces tristes conjonctures, où l'on veut bien s'aider soi-même, mais où l'on sent qu'un secours céleste ne sera pas du tout inutile et superflu.

On sait que Péguy nommait les pères de famille « ces grands aventuriers du monde moderne ». En effet, ils ont toujours besoin de quelque chose. On n'a jamais fini d'acheter des vêtements, de faire ressemeler des souliers et de pourvoir au pain quotidien de toutes ces bouches affamées. Sans compter les notes du médecin et du pharmacien; sans compter, surtout, le mauvais regard de ce fils qui revient on ne sait d'où, la bouche amère, et qu'on n'ose pas interroger de peur qu'il ne reparte aussitôt. Mais nous ne sommes pas seuls. Il y a quelqu'un pour nous au ciel, qui connaît ces ennuis petits et grands, qui en a souffert comme nous, et qui n'ignore pas combien il est difficile de s'en tirer par ses propres moyens.

Cette femme silencieuse sur son âne que saint Joseph conduit par le bridon, telle que, si souvent, les peintres de la Fuite en Égypte nous l'ont représentée, croyez-

vous qu'elle ait oublié les aspérités du chemin ? Et cett mère inquiète, qu'elle ne sache plus ce que c'est de n pas retrouver son fils parmi les pèlerins qui reviennen de Jérusalem ? Nous ignorons presque tout de la vi cachée que mena la Sainte Famille à Nazareth. Mai nous pouvons être presque sûrs que les soucis matéri ne furent pas épargnés à cette famille d'humbles art sans, et qu'il n'est pas de petite peine où le cœur d la Vierge n'ait été éprouvé.

Aussi savons-nous qu'auprès d'elle, nous autre pères de famille, nous ne serons pas seulement écoutes mais compris. Et c'est là, avant toute chose, avan même d'être exaucés, ce dont nous avons besoin. L Vierge miséricordieuse nous entend, au sens le plu profond du terme. Elle nous entend avant que nou ayons fini de parler. Elle n'est jamais lasse de ces be soins toujours les mêmes, et sans cesse renaissants. Le journées se succèdent, les mois se touchent, et les cho ses ne s'arrangent guère. Mais la Vierge est toujour là. Elle seule ne s'étonne pas de notre insistance, et n juge pas que de telles questions sont sans intérêt et au dessous de sa qualité. Elle qui, de sa propre substanc a fait la Chair adorable qui est notre nourriture, el sait ce qui se doit à nos corps aussi bien que le beso de nos âmes.

Le père de famille est devant elle, qui sollicite po les siens ceci et cela. Et, pour lui-même, il demande patience, la sagesse et l'autorité. Alors, il lui suffit la regarder, elle qui est la Mère. N'est-elle point terme de la patience d'Israël ? Pourquoi toujours env sager l'avenir avec ce mélange d'espoir et d'inqui tude ? Cet instant seul est à nous, que nous vivons au pieds de notre Mère, entourés par la couronne de n fils et de nos filles. Voilà pourquoi nous referons sa nous lasser l'observation cent fois faite, en espéra que, cette fois-ci, elle portera fruit. Le Refuge des p cheurs sait bien dans quel état il lui faut parfois les r

cueillir, et les abriter aux plis de son manteau. Serons-nous plus durs envers ces quelques enfants que Dieu nous a spécialement confiés qu'elle ne l'est elle-même envers ces innombrables fils et filles qu'elle a reçus du haut de la Croix ?

Plus encore que de patience, c'est de sagesse que nous manquons, désirant pour nous-mêmes et pour nos enfants ce qu'il est vain et dangereux de vouloir. O familles bourgeoises, où l'on ne songe qu'à la « situation », où toutes les forces intellectuelles et morales de l'enfant sont bandées vers cet unique but, que de vœux imprudents n'avez-vous pas formés ! On ne se préoccupe d'y cultiver ni le caractère, ni le cœur, mais seulement de réussir. Notre-Dame de la Sagesse, élevez nos esprits au-dessus de ces considérations utiles et misérables! Que sert à l'homme de posséder le monde s'il perd son âme ? Vous qui êtes l'intendante des biens matériels, vous savez aussi quelle est leur juste place, et, si vous éprouvez une infinie pitié pour nos faiblesses de toute sorte, vous n'en connaissez sans doute pas de plus pitoyable que la vanité. Mais cette sagesse et cette compétence, nous n'en avons pas besoin seulement pour diriger nos enfants vers leur avenir qui, Dieu merci, dépend de nous assez peu; mais davantage pour les élever. Vous qui nous entendez toujours, et nous refusez quelquefois, apprenez-nous cette conduite, qui est peut-être le suprême secret de toute éducation. Comme ces petits regardent vers nous et tâchent de lire dans nos yeux le mystère de notre décision, c'est ainsi que nous devons regarder vers Marie et lui emprunter la Sagesse.

Quant à l'autorité, dont on dit qu'elle ne se demande pas, mais qu'elle se prend, je crois plutôt qu'on la possède comme un don. Elle est la reconnaissance par autrui de ce que nous sommes vraiment. Ici, quelle que soit notre indignité personnelle, il y a une autorité sur nos enfants que nous tenons de Dieu, et qui est sanc-

tionnée par le quatrième Commandement. Il s'agit donc d'en être dignes, et qu'à ce respect extérieur, que nous avons le droit d'exiger, s'ajoute le respect intérieur qu'il nous faut mériter. Comment y parviendrons-nous sans les suffrages de Marie ? Seule parmi nous elle est reine et mère par un droit quasi souverain. Mais nous autres, pauvres pécheurs constitués en dignité, plus nous avons de charges et plus nous avons besoin de secours, car nos forces naturelles n'augmentent pas à proportion.

Pourtant, c'est plus encore que nous devons demander à Marie. Après tout, cette famille que nous avons constituée, elle est à l'image de l'immense famille humaine; elle est une partie de ce Corps mystique dont la Vierge est Mère. Aussi, les enfants qui sont nés de nous, et que nous élevons, sont-ils moins nôtres qu'ils ne sont les siens. Avec ce sens admirable qu'il avait de la communauté chrétienne, Charles Péguy avait tout simplement mis ses enfants sur les bras de Notre-Dame de Chartres. Ce geste, ne pouvons-nous tous l'imiter ? Si la Vierge a pris toute espèce de noms de lieux, dans toutes nos provinces, si elle a voulu se manifester à nous de la façon la plus familière par ces innombrables statues miraculeuses qui furent comme autant de graines d'où germèrent des églises, n'est-ce point pour nous inviter à une sorte de perpétuel recours ? Les autres saints sont spécialisés, si je puis dire, et nous n'osons importuner Dieu par le récit de nos sempiternelles misères. Mais la Mère ne dort jamais, qui nous attend à chaque carrefour. La famille aussi est un de ces carrefours où nous devons implanter son culte.

Bientôt, ces fils et ces filles grandissants vont sortir par toutes les portes de notre maison. La famille éclate comme une grenade ouverte. Mais en Marie, si nous avons su la prier ensemble quand il était encore temps, nous ne serons jamais séparés. Je voudrais que nous la vénérions comme le lien suprême entre les présents et

les absents, entre les vivants et les morts. A qui parler, après beaucoup d'années, de ce petit qui nous a été enlevé, dont les frères et les sœurs ne se souviennent plus, et qui ne garde une place ici-bas que dans le cœur de ses parents ? A qui parler de cet autre, parti au loin, et dont une lettre, de temps en temps, trahit seule l'existence ? Quels sont les yeux qui nous regardent avec tant d'amour, et en même temps ils voient ce que nos yeux humains ne perçoivent plus ?

Où nous passons, elle demeure. Cette flamme que nous transmettons dans la nuit, de génération en génération, c'est en Marie qu'elle brille d'un éclat toujours pareil. Sa maternité universelle donne un sens nouveau à nos humbles paternités. Nous avons besoin de cette grâce pour illuminer nos propres ténèbres ; de cette force pour étayer nos propres langueurs. Considérez cet homme brisé par le travail du jour, d'un jour semblable à tant d'autres qui ont précédé et qui suivront. Il n'est déjà plus jeune. Il sent sur ses épaules le poids des années et, au fond de lui-même, un appel insidieux qui, chaque jour, se fait un peu plus pressant. Sa femme et ses enfants dorment depuis longtemps dans la maison silencieuse. Une immense fatigue l'étreint, de tout et de lui-même. Sa vie lui apparaît une petite chose bientôt finie, au milieu d'innombrables autres vies pareilles. Les espoirs et les illusions de la jeunesse l'ont quitté. Il a le droit d'être faible un peu, puisqu'il est seul. Or, voici qu'elle est avec lui. C'est comme si quelqu'un, par-dessus son épaule, le regardait en souriant.

Où elle est, il n'y a pas de vains travaux, et il n'y en a pas d'arides, et il n'y a pas de problèmes vraiment insolubles. Elle ne nous laisse pas orphelins. Relève la tête et va dormir en paix. Je suis là qui veille. Ainsi semble-t-elle lui dire, comblant en lui ce vieux désir qui est en tout homme d'être traité comme un enfant. Elle est ancienne, mais elle ne vieillit pas. Toute ma vie dans ses yeux, depuis le premier *Ave* que j'ai balbutié.

Chaque père de famille sur sa barque affronte aujourd'hui la tempête. Il n'y a rien autour de lui qui ne bouge et qui ne présage des changements périlleux. Mais elle est aussi l'Étoile de la Mer.

Installons donc Marie dans nos foyers. Certes, elle n'a pas attendu notre invitation pour y prendre place. Mais elle a droit, cette année, où nous célébrons le troisième centenaire du Vœu de Louis XIII, qu'à l'imitation et à l'exemple de ce roi, nous lui consacrions solennellement chacun notre petit royaume. N'oublions pas qu'elle est femme et qu'elle est mère, faite de notre chair. Ce n'est pas une froide abstraction que nous aurions inventée pour meubler notre solitude. Alors elle n'est pas insensible à ce geste de nous vers elle; à cette humble reconnaissance de nos cœurs. Ne devons-nous pas la comprendre mieux que personne, nous autres pères de famille qui, si souvent, dans le regard de nos enfants, avons guetté cet éclair affectueux ?

Ce n'est pas le moment de jouer à l'esprit fort quand la tempête gronde. Mais si nous tenons fortement dans notre main droite ce pan de son manteau qu'elle laisse maternellement traîner jusqu'à nous, et notre femme et nos enfants derrière nous groupés, alors nous aurons le droit de relever la tête et de poser sur le monde un regard plein d'audace et de confiance, le regard du père, de celui qui pourvoit à tout sans faiblesse car il connaît le secret des trésors inépuisables. Faisons donc de Marie la reine de nos maisons et, même si tout vient à nous manquer, nous sommes assurés, du moins, par elle, que nous ne manquerons pas de cœur.

JACQUES MADAULE.

La Vierge et le Poète

(*Épiphanie,* chant V.)

Celui qui chante est replié sur un silence
Qui gonfle et se contracte, à la façon des cœurs
Ou des mers, des amours qui résonnent ailleurs.

Nous faisons notre nuit, disent les hommes ;
La merveille est de la trouver,
Pour les aveugles que nous sommes,
Au-delà de l'obscurité.

D'une âme envieuse de ce privilège,
Attristé de n'avoir rien en vue
Qui fut aussi désolé que leur ombre,

Je suis allé vers la nuit d'une Mère,
J'ai pénétré ce silence inconnu
Qu'elle veillait avant la mise au monde.

Faites-vous une nuit, comme j'ai fait la mienne,
Dit-elle, savez-vous qu'elle était
D'un être aimé vivant de ma chaleur humaine
Et dont l'amour me débordait ?

Savez-vous que c'est là que doit naître l'angoisse,
Et non sur les limites, mais en plein cœur ?
Savez-vous qu'il n'est pas une lueur qui passe,
Mais un enfant dans la nuit intérieure ?

Car moi, je l'ai bercé de mes frissons de femme,
Je voulais adoucir cet air qu'il respirait !
Celui qui affaiblit et qui affame,
Mon Fils, si vous saviez comment il s'endormait...

Pour que le cœur de sa Mère soit tranquille,
Pour que tous deux battent ensemble,
Que je le sache pacifié...

Et les tendresses sur les tendresses,
Puisque vos sens d'amour n'auront pas le regret
De n'être plus la seule nuit qu'il pût aimer.

Mais moi, je demandai pour encore l'entendre :
Comment appellez-vous ténèbre
Cette lumière dont vous fûtes la porteuse ?

Et silence, ce tremblement des vertèbres
Et de la chair qui l'entourait ?
N'est-ce pas la naissance de ce qui chante ?

— Parce qu'il est l'enfant de l'angoisse divine
Et de l'angoisse humaine, et que s'il n'était là
On sentirait sur leurs frontières un abîme
Où se perdraient les voix...

Mais veillez-le jusqu'à sa montée dans le ciel,
Contenez-le jusqu'à l'âge de l'homme ;
La mise au jour fut vécue par moi seule.

Alors, je me repliai sur moi-même,
Et, m'écartant des passants étonnés,
Je revins avec ma nuit sur la terre.

PATRICE DE LA TOUR DU PIN.

La Vierge et les ouvriers

Populaire, solide, instinctive, profondément accrochée dans les cœurs, la dévotion à la Sainte Vierge est certainement la plus largement répandue dans le milieu ouvrier.

Souvent le camarade depuis longtemps éloigné de toute pratique extérieure, s'il a cependant conservé, tenace, l'habitude d'une bribe de prière du soir, murmurera à ce moment-là un « Je vous salue, Marie... ».

La mère anxieuse pour la santé d'un gosse, pour le pain du ménage, ou, hélas ! pour l'harmonie d'un foyer, entrant furtivement dans la Maison de tous, va confier à la Bonne Vierge soucis, angoisses et chagrins.

Et ce culte, s'il semble se réduire souvent extérieurement à une consommation excessive de cierges, bougies bénites ou petites chandelles, n'en est pas moins quelque chose de profondément vrai et chrétien.

L'ouvrier qui, le soir, seul à seul en face de cet Être supérieur auquel il estime devoir rendre compte de sa journée, faire hommage à la façon dont il sait, c'est-à-dire avec ce dernier souvenir de prière qui est la louange de la Mère du Christ, ne pratique-t-il pas intégralement cette élévation de l'âme vers Dieu requise par les savants théologiens qui ont pris à tâche de définir l'acte de prière ?

La maman qui distrait de son maigre budget les

quelques sous nécessaires à l'achat de son humble cierge ne fait-elle pas le méritoire effort d'une prière d'offrande et de sacrifice ?

Et si l'un et l'autre consacrent une partie, une grosse partie de leur oraison à raconter surtout leurs misères et à en demander remède, n'est-il pas vrai que le Christ nous a dit de s'en rapporter à Lui pour tout, même pour le pain quotidien, et la prière de demande n'est-elle pas celle, si belle, d'une invincible espérance ? Et ce culte se tourne ainsi vers la Vierge, parce que vraiment c'est elle qui est la plus accessible aux laborieux.

Elle est Mère, tout d'abord, et il est caractéristique de voir que les images de la Vierge faites de mains d'artisans, d'ouvriers, sont toujours des Vierges à l'enfant, des Vierges Mères. Les Annonciations, les Assomptions, les Visitations sont restées l'apanage des artistes, des intellectuels; les ouvriers ont conservé la perception, d'abord et avant tout, de la Mère Accomplie.

Et puisqu'elle est mère, alors c'est tout simple; elle comprendra certainement tout, même et surtout les petites choses dont sont tissées, et souvent douloureusement, les vies ouvrières.

Alors, sûr d'être compris, c'est à elle qu'on s'adresse en toute confiance

Et puis, gage suprême, n'est-elle pas Reine aussi, donc toute-puissante ?

Car la piété populaire sépare rarement la Vierge Mère des somptueux manteaux, des riches habits et de la couronne d'or qui affirment, confirment et proclament sa royauté.

C'est ainsi que Marie, mère et souveraine, devient tout naturellement protectrice, médiatrice, auxiliatrice, Notre-Dame du Perpétuel Secours.

Et sur cette piété séculaire un bourgeon nouveau vient aujourd'hui se greffer.

C'est la dévotion de ces milliers de militants de l'Action Catholique Ouvrière.

Conscients de la grandeur de la coopération de la Vierge à l'aube de la Rédemption, ils veulent l'associer à cette continuation de la Rédemption, à cette collaboration de l'œuvre du Christ qui a enflammé leurs âmes.

C'est ainsi qu'ils nous ont donné ces vocables chers à leurs lèvres et à leurs cœurs : *Notre-Dame du Travail, Notre-Dame de la Jeunesse Ouvrière, Notre-Dame des Foyers Ouvriers.*

R. Prigent, J.O.C.

Renouvellement du vœu de Louis XIII (1)

Très Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu et notre Mère, dans ces assises solennelles de votre Congrès marial, voici que la France tout entière, en la personne de ses chefs de Famille, se prosterne devant vous.

Il y a trois cents ans, le pieux roi Louis XIII, en vrai père de son peuple, vous a voué sa personne, son royaume et ses sujets. C'est ce geste d'action de grâces et de consécration que nous voulons, héritiers d'une parcelle de son autorité, renouveler aujourd'hui.

Nous vous consacrons, ô Mère très pure, la famille française. Nos familles chrétiennes sont le plus solide rempart du catholicisme, mais ce rempart est, hélas ! battu en brèche plus violemment que jamais par des doctrines de jouissance et d'égoïsme qui, pour mieux atteindre les âmes, n'hésitent pas à tarir les sources de la vie. Faites que nos foyers résistent victorieusement

(1) Cette consécration, agréée par le Comité marial national sur la proposition de Mgr l'évêque d'Arras, sera faite, lors du Congrès de Boulogne, par trois cent cinquante pères de famille représentant tous les diocèses de France.

à ces assauts, qu'on y respecte les saints engagements du mariage, qu'on y observe les lois divines de la vie, qu'y fleurissent les belles vertus chrétiennes de foi, d'humilité, de courage dont vous avez donné l'exemple dans la sainte maison de Nazareth.

Nous vous confions, ô Marie, nos enfants. Qu'ils soient nombreux à nos foyers, y apportant l'union et la joie. Qu'une jeunesse saine, forte et pure, issue de notre sang, tienne le premier rang dans la grande tâche qui s'impose d'un renouveau chrétien et national. Et que, pour notre plus grand honneur, Jésus choisisse parmi nos fils de nombreux prêtres, qui enseignent à notre peuple les voies de sainteté ou qui aillent porter en pays lointain la bonne parole de l'Évangile.

Mais c'est aussi notre nation tout entière, ô Notre Dame, que nous remettons entre vos mains maternelles. Vous avez tant aimé la France dans le passé, qu'il convient que nous vous disions d'abord : Merci. Vous avez eu pour elle les attentions délicates d'une mère pour son enfant privilégié. Si la France a traversé miraculeusement bien des tempêtes, si son Église, durement frappée au début du siècle, s'est relevée avec une surnaturelle vigueur, développant le recrutement sacerdotal, organisant — sous la direction de Notre Saint Père le Pape — cette Action catholique qui remporte jusque dans le monde du travail, d'irrésistibles victoires, si notre Enseignement chrétien, par un prodige d'effort et de générosité, s'affermit et s'accroît malgré tant d'entraves, si le sol de France est toujours si fertile en sainteté, si nos œuvres missionnaires restent à la tête de l'évangélisation du monde, n'est-ce pas à l

bienveillance exceptionnelle de Votre Divin Fils qu'elle le doit, et à vous, qui êtes sa souveraine Trésorière.

Et comme si tous ces témoignages d'évidente protection ne suffisaient pas, vous avez choisi plusieurs fois la France pour terre privilégiée de vos apparitions. Le monde entier accourt en France pour vous mieux prier, témoignant ainsi que notre pays est, par excellence, le royaume de Marie. Aussi ce renouvellement du vœu de Louis XIII est-il tout d'abord un hymne de gratitude.

Mais c'est aussi un cri d'angoisse et d'ardente supplication que nous faisons monter vers le Ciel en cette solennelle occasion : car la France est environnée aujourd'hui de périls mortels. Elle a besoin, pour accomplir les « gestes » de Dieu, pour exercer sa vocation de fille aînée de l'Église, pour demeurer, à la face du monde, le soldat de l'idéal chrétien, d'une aide exceptionnelle du Tout-Puissant. Mais nous sommes assez confiants dans ses destinées pour attendre d'elle un généreux redressement. Si, dans son infinie miséricorde, Dieu a fait les nations guérissables, quels puissants remèdes ne réservera-t-il pas à notre pays, qui a toujours été et restera à l'avant-garde de l'apostolat et de la civilisation ! Et c'est vous, ô Notre Dame, qui aiderez la France à se ressaisir, comme vous le fîtes à chacun de ses égarements passés. Toutes les étapes de notre histoire sont ainsi jalonnées de preuves éclatantes de votre assistance.

O Marie, acceptez cette consécration que nous vous faisons de nos foyers et de notre Patrie. Secourez nos faiblesses, fortifiez nos résolutions, couronnez nos efforts, afin que, comme vous le demandait votre servi-

teur Louis XIII, et comme nous vous le demandons aujourd'hui à sa suite, « la France soit à couvert de toutes les entreprises de ses ennemis, qu'elle jouisse longuement d'une bonne paix, que Dieu y soit servi et révéré si saintement que nous et nos familles puissions arriver heureusement à la dernière fin pour laquelle nous avons été créés ». Ainsi soit-il.

Le Gérant : E. Aubin. — Imp. E. Aubin et Fils, Ligugé (Vienne).